Huerne de La Mothe

Huerne de La Mothe (F.-C.)

» Livre digne de prendre r

avec Manon Lescaut a

la tête des romans fran

J. J. Billing

HISTOIRE NOUVELLE, DE MARGOT DES PELOTONS, OU LA GALANTERIE NATURELLE.

HISTOIRE NOUVELLE, DE MARGOT DES PELOTONS, OU LA GALANTERIE NATURELLE.

PREMIERE PARTIE.

A GENÈVE.

M. DCC. LXXV.

HISTOIRE NOUVELLE, DE MARGOT DESPELOTONS, OU LA GALANTERIE NATURELLE.

JE ne prends point pour modéle de l'Histoire de ma vie, ni la sage Pamela qui avoit pere & mere, ni la prude Cécile qui se console aisément de découvrir l'un & l'autre au sein d'une union illustre, mais illégitime ; ces personnages sont des lieux communs propres à la disette d'imagination de nos Ecrivains Romanesques. Je ne prends point pour orginal ni la Paysanne &

vertus postiches, ni la Marianne au vernis philosophique ; la vérité ne me plaît que dans sa nudité. Enfin, je ne prétends point me comparer à la tendre Julie du Philosophe de Genève, dont le cœur étoit aussi voluptueux que le mien, mais dont la conduite vertueusement licencieuse a obtenu de la main de son Amant, l'honneur de l'apothéose. Je veux être seule mon original & ma copie. J'aime le naturel : que gagnerois-je, au surplus, à me peindre sous l'emblême de tant de contrastes ? Un ridicule de plus ? Je suis connue ; je ne suis point une fille possible ; c'est même à raison de l'exercice de mes voluptueux projets, que je me suis convaincue de de mon existence. A moi ! mon cher *J.... J.... R....* je vous prends pour mon Mentor ; vos leçons n'ont rien d'incommode. Je me suis cru criminelle ? vous avez déchargé ma conscience d'une syndérese qui m'accabloit : je courois à la solitude ; votre Ecrit philosophique m'a rappellé au monde ; & d'après vos principes moraux, je me trouve digne du grand jour. Qu'avez-vous à m'opposer, fiers Critiques de l'homme naturel ? *J'ai couru la carriere de mon bien-être ; c'est sur sa route que j'ai trouvé l'amour, le bonheur & l'innocence* que *Julie* nous laisse en

partage. Je vivois de ſon tems; ſon Amant me l'a préferé, ſans doute parce que j'habitois *le Fauxbourg Saint Germain.* Eh! que vous importe, Philoſophe charmant, le vice ou la vertu; la modeſtie d'une *Prude,* ou l'*air grenadier* d'une Coquette? *Tout eſt bien.* (*a*)

Trois femmes du Fauxbourg Saint Marceau à Paris, lieu de ma naiſſance, autant que je puis le croire, ſe ſont diſputées entr'elles la gloire de m'avoir donné le jour. La querelle n'eſt pas encore décidée: peu m'importe de devoir à un arrêt la connoiſſance d'une mere; j'exiſte; je me porte bien; que faut-il de plus? D'ailleurs, quelque préférence que je vouluſſe donner à ces femmes, mon amour-propre ne pourroit qu'en ſouffrir. Lecteur, jugez d'elles par le portrait au naturel que je vais vous en faire.

L'une eſt une Vivandiere, veuve de Garniſon, Blanchiſſeuſe de ſon métier. L'autre eſt fille domeſtique, galante d'un vieux Maître d'Hôtel retiré du ſervice. La derniere enfin, & celle que je crois ma mere, parce qu'elle

---

(*a*) Tout ce qui ſe trouve de Maximes Philoſophiques en caractères italiques, eſt tiré de la nouvelle Héloïſe, ou d'Emile, Ouvrage de J. J. R.

Huerne de La Mothe

Huerne de La Mothe (F.-C.)

» livre digne de prendre rang avec Manon Lescaut à la tête des romans franç

J. J. Weiss

HISTOIRE NOUVELLE, DE MARGOT DES PELOTONS, OU LA GALANTERIE NATURELLE.

le reste de Paris. Je m'avance sans doute un peu trop ici ; mais, que voulez-vous ? je suis, comme la plûpart des Auteurs Romanesques, le feu d'une imagination, qui me sera bien pardonnable, si on envisage qu'un nom fameux est quelque chose de précieux, à l'entrée d'une histoire telle que la mienne.

En bonne Héroïne moderne, il faut peindre ma figure : cependant je suis honnête ; je commencerai par celle de ma trop heureuse mere. Je la peins ici non telle qu'elle est à présent, mais comme elle étoit au tems de sa brillante jeunesse.

Je conviens que dans ce tems même dont je parle, sa figure n'avoit rien ni de bien ordinaire, ni rien de bien extraordinaire. Je dis qu'elle étoit, car je ne sçais si à l'heure que j'écris elle vit encore ; des circonstances fâcheuses, & dont je rendrai compte, nous ont tellement séparées, que depuis la mort de mon prétendu pere & de son époux prétendu, nous ne nous sommes jamais revues. Apprenez, Auteurs, qu'il faut être exact quand on se fait imprimer.

Ma mere n'étoit ni grande, ni petite, assez bien prise dans sa moyenne taille, le tour du

visage rond, un peu massif, un front assez ouvert, les yeux un peu petits, mais très-vifs, la bouche assez bien faite, la gorge assez belle, un peu trop épaisse, & trop haut montée; ce tout ensemble, sans un blond un peu trop marqué, des taches de rousseur, & des marques trop multipliées de la petite vérole, formoit une femme qui passoit dans Classes ordinaires. En récompense elle avoit de l'esprit, du manége, du jeu, de l'intrigue; s'énonçant avec facilité quelquefois avec graces, sur-tout dans ces momens, où elle se ressouvenoit de sa qualité de Comtesse; le regard imposant, souvent altier, l'expression domestique un peu trop à la grenadiere; celle du beau ton un peu estropiée; vive, emportée, quelquefois furieuse, son ton de minauderie étoit ordinairement aigre-doux; l'aigre étoit du caractere, le doux étoit celui de composition. Que de femmes dans Paris peuvent encore servir de copies d'un si heureux original! Telle étoit cette femme dont je me crois la fille: je serois bien ingrate de la répudier, elle à qui je dois mon éducation naturelle, le bonheur *de mon bien-être*, les principes *de mon être moral*, & *le façonnement de mon être physique*: elle sur-tout qui a passé

trois ans dans une affreuse captivité, pour prouver à ses chastes rivales qu'elle étoit l'heureuse mere d'une si digne fille.

Nos Auteurs Romanesques peignent nos portraits à l'aventure ; ils prennent notre imagination pour l'esprit, la volupté pour le cœur, le misantrope nous occupe d'une fausse philosophie, le bel esprit nous surcharge de vernis & de coloris ; tous de concert nous défigurent ; pour moi qui n'emprunte le secours de personne, qui ne suis ni philosophe, ni bel esprit, mais femme aussi naturelle que le pinceau du Mentor d'*Emile*, je vais me peindre avec ses traits : *Nature, Nature, mere tendre & prévoyante, c'est à toi que j'adresse mes vœux ; j'ai encensé tes Autels depuis que j'ai connu le sentiment du ton physique* ; seconde donc ici mes louables intentions ; conduis mon pinceau ; c'est de moi, comme de ton chef-d'œuvre, que je vais parler. Voici d'abord ma figure.

Je suis d'une taille moyenne, blonde sans être fade, l'œil assez bien ouvert, le nez bien tiré, la bouche un peu grande : en revanche les dents du plus bel émail du monde. Une femme doit tirer parti de tout, ou elle n'est point femme : le front élevé, le bas du visage

tirant un peu en pointe ; cet autre défaut eſt réparé par l'embonpoint ; une gorge bien placée, & qui ſemble ſans ceſſe renaître, la jambe parfaite ; je ne brille pas par le bras ni la main, toutes les proportions en ſont un peu trop étendues ; le coude ſur-tout un peu pointu : un Robin cependant en a ſouvent admiré la belle tournure ſans me rendre plus vaine ; ce n'eſt point non plus en connoiſſances de cette eſpéce, que brille cette Gente amoureuſe ; n'en parlons point mal cependant, car ces ſortes de Claſſes galantes, ainſi que celle des Petits Collets, nous ſont d'une grande reſſource ; j'en ai éprouvé l'avantage. J'avoue avoir peu d'eſprit ; en récompenſe, j'ai l'imagination fort vive ; mon caractere eſt enjoué ſans folies, la voix belle, chantant même avec graces, le ton de la converſation naturel & aſſez doux, le commerce aiſé ; cependant quelquefois rétif ; nullement *maniérée*, encore moins intriguante, aimant paſſionnément, & aſſez conſtante pour une femme de mon état ; de la décence ſans pruderie, n'aimant du plaiſir que la volupté ; franche, naïve, & trop ſouvent ſincere. Me voilà telle que je me connois.

Un jeune & bel eſprit de nos voiſins les

Militaires, qui avoit la mémoire ornée apparemment, me donna le nom de *Junon*; c'étoit déja tirer mon horoscope, & entendre finesse sur l'incertitude de ma mere; sans doute qu'il prévoyoit que je devois former des Héros dans l'art de la galanterie: les Dieux sont nos maîtres en tout genre; si je n'ai point formé des Héros, au moins plusieurs ont-ils encensé les Autels de la jeune Junon.

Quelle fut mon éducation; c'est encore un autre mystere; Critiques, ne vous allarmez point avant le tems; je ne puis parler de moi que depuis que j'ai eu assez de raison pour me connoître, & assez de mémoire pour m'en souvenir: au-delà, tout est mystere pour moi.

A l'âge de six ans, dont je commence à dater les époques de ma carriere, j'étois déja utile à ma très-digne mere; elle m'avoit déja appris à tenir l'aiguille; je sçavois lire, & ce que vous auriez peine à croire, enfant de l'incrédulité, je sçavois mon catéchisme par cœur. Mon Parrein, ce jeune homme qui m'avoit sur-nommée *Junon*, m'apprenoit le chiffre, l'addition, la multiplication, la soustraction, & à écrire; de façon qu'à huit ans au plus, j'étois en état d'en donner des leçons.

J'étois

J'étois déja à cet âge, fille de grande espérance ; mes Mentors formoient déja sur moi les partis les plus avantageux.

Si j'avois tant de facilité à retenir ce qui pouvoit m'être utile, j'en avois encore davantage à retenir l'idiôme des conversations familieres de nos Hôtes, & les exemples de ma très-digne mere : je sçavois cet alphabet par cœur, & j'en épellois les lettres à merveille ; aucun terme de ce langage ne m'échappoit ; on trouvoit même des graces toutes particulieres dans ma façon d'articuler : il sembloit à la façon de rire des uns & aux embrassemens des autres, que je serois en état de former un Dictionaire de cette langue, lorsque j'aurois par la suite appris la science d'en développer l'énergie. Eh ! mon cher Lecteur, n'est-ce que dans des cercles pareils qu'on donne de semblables éducations à notre sexe ? & pour être un peut moins à découvert, n'en sont-elles pas souvent plus dangereuses ? J'ai vu de ces gens qui nous injurient tant, mériter à plus juste titre nos blâmes & nos mépris.

Cependant je me plaisoit infiniment davantage au cerdeau que tenoit ma mere, qu'à rester sur une chaise toute la journée, l'aiguille

à la main, destinée à racommoder la culotte de l'un & les guêtres de l'autre. J'aimois à courir & à me dissiper. Je trouvois donc ces deux avantages à me mêler de la cuisine : c'étoit moi qui portois le dîner à mes tendres *Papas*, c'étoit ainsi que je les nommois pour-lors, pendant que ma mere les traitoit de *Messieurs*. En entrant dans le Champ de Mars, toute la compagnie se réjouissoit ; tous à l'envi chantoient des hymnes en l'honneur de la petite Déesse, & chacun se rendoit compte de l'augmentation de ses charmes naissans ; je n'y étois pas insensible ; cet éloge vaut bien le conseil d'un miroir. Sans façon on appelloit les choses par leur nom ; & ce que je n'entendois pas, au moindre signe de curiosité, j'étois sûre d'être bientôt instruite. L'un me faisoit danser ; l'autre me prenoit sur ses genoux ; un troisiéme m'embrassoit : enfin tous à l'envi me donnoient des marques de leur empressement à servir à mon éducation. Dès que j'en étois sortie, c'en étoit fait jusqu'au soir, car ma très-digne mere me retenoit à ses côtés, & il m'étoit défendu de visiter ces *Messieurs*, pour-lors je reprenois l'aiguille, & j'attendois le souper avec impatience.

C'étoit bien autre chose, quand à la fin de la journée, sur-tout l'hiver, chacun de nos *Messieurs* se rendoit à l'Hôtel garni de ma mere; c'est-à-dire, quand chacun se rendoit dans la vaste chambre dont je vous ai fait plus haut la véritable peinture. La Compagnie assemblée prenoit place autour d'une vieille table, & là assise sur des chaises, ou de vieux bahus quand les chaises manquoient, elle se disposoit à manger une copieuse soupe aux choux, après laquelle se servoit un plat de légumes, carottes, navets ou féves, suivant la saison. A côté étoit une grosse cruche remplie de vin du cabaret du coin, aux frais de la Garde amoureuse, qui donnoit lieu aux entretiens de l'amour. La Suite domestique de ce petit Dieu, par-tout ailleurs artistement composée, étoit parmi eux dans son plus parfait naturel: les intrigues, les mystères y étoient inconnus, & ce certain je ne sçais quoi, dont on ne peut définir la nature, dans ces cercles de bel esprit n'affectoit jamais; on étoit sûr d'aimer & d'être aimé; plaire & se le dire n'étoit que l'affaire du même instant. Ce jeu (eh! dans ce tems aurois-je présumé qu'il pût y en avoir d'autre) ne me parloit point encore: chacun d'eux dans

ce tems se disputoit l'honneur de me mettre au lit, quand chacun s'étoit disputé l'honneur de la préférence du lit de ma très-digne mere. Si j'ignorois dans ce tems la nature d'un tel commerce, j'appris bientôt l'avantage qu'il nous procuroit.

Le souper étoit donc le terme de mes instructions; mes leçons rouloient toujours sur la pure nature, & le tems du lit étoit le tems de mes comparaisons: l'homme naturel y étoit à découvert. Mon Philosophe de Genève a échappé à cette école; elle lui étoit cependant plus intéressante qu'à moi-même. De mon grabat j'entendois les colloques d'une conversation naïve, & en détournant mon mur de tapisserie, mon lit étant sans rideaux, j'aurois pu sans l'aide du Philosophe, m'instruire des paralleles d'une sage nature que ce Philosophe ordonne à la jeunesse de bien cultiver. Cependant mon esprit seul profitoit, car je m'endormois avec facilité, & je m'éveillois sans inquiétude. Je ne vous parparlerai point des parties de guinguette, & de tous ces autres plaisirs qui entroient nécessairement dans notre genre de vivre. Cependant ces jours-là étoient pour moi & pour ma mere des leçons de morale: eût-on pu se l'imaginer?

Un Soldat d'une autre Compagnie fort éloignée des nôtres, venoit les Dimanches & les Fêtes nous enlever à nos plaisirs de la semaine, & aucun des nôtres n'osoit nous aborder. A peine cet homme étoit-il arrivé, qu'il nous menoit à la Grand'Messe, & nous n'allions à la guinguette qu'après Vêpres & le Catéchisme. Que ne parûtes-vous plutôt, cher Gouverneur d'Emile, vous auriez retranché ce chapitre de mon éducation ! Quel service vous m'eussiez rendu ! C'étoit ce même homme qui me faisoit respecter mes leçons, & qui me punissoit ou me récompensoit, suivant que je le méritois. Ma mere étoit auprès de lui plus sage & plus réservée; moi-même, je ne sçais par quel pressentiment, je me trouvois plus à mon aise auprès de lui, & que je goûtois avec plus de plaisir ses sages remontrances que les folies de nos Hebdomadaires. Cet homme n'avoit rien de gai dans la physionomie ni dans l'esprit; mais je lui découvrois un certain bon sens, que je ne trouvois point ailleurs : il m'aimoit, je l'aimois, je le caressois, & je l'appellois avec plaisir mon *Papa : ah ! Nature, que tu es prévoyante !* Mon cher J.... J.... un bel exemple pour prouver votre thése, mais malheureusement pour votre

système, cet homme n'étoit pas plus mon pere, que *Margot des Pelotons* étoit ma mere : la preuve se trouve détaillée dans mes mémoires ; mais enfin je m'attachai à lui comme à mon pere, ainsi que je m'étois attachée à ma chere *Margot des Pelotons*, que je croyois ma mere, & conséquemment je m'attachai à l'un & à l'autre, comme à deux époux, dont le Ciel avoit béni l'union légitime, par le don de *moi*, qui étois leur fille, & leur fille unique.

Cet époux de ma très-digne mere, cet Auteur prétendu de mon existence, cet homme enfin, tel qu'il soit, étoit un grand homme, âgé de quarante ans, sec, hâve, bon soldat, intelligent dans son état, & qui avoit la confiance de ses Officiers. Comme il parloit notre langue même dans une énergie supérieure, il n'avoit garde de nous reprendre sur cet article : je m'appercevois bien que notre compagnie ne le suivoit pas : j'en demandai un jour la raison à ma mere : elle me répondit que c'étoit un ancien ami de sa famille, qui avoit le droit de lui en imposer, & qu'il falloit que je le respecte, mais que je fusse assez discrette pour ne lui rien dire de ce qui se passoit en son absence. Je pouvois bien pour-lors avoir huit ans, & je

commençois à sentir le poids de la discrétion : c'est un fardeau aussi lourd pour une jeune fille, que la sûreté de son innocence : j'étois fille, c'est tout dire. Cette confidence de ma mere, réveilla ma curiosité endormie ; pourquoi veut-on faire un mystere de ce qui se passe entre nous ? pourquoi la compagnie s'absente-t-elle dans ces jours où mon Papa arrive ? pourquoi lui seul est-il préféré ? pourquoi enfin ma mere est-elle si soumise devant lui, & si impérieuse à côté des autres, me disois-je en moi-même ? Pourquoi celui-ci partage-t-il son lit en maître, & que c'est elle qui accorde cette faveur aux autres ? pourquoi enfin celui-ci nous moralise-t-il ; & que les autres semblent être faits pour nous donner du plaisir ? Je n'osois d'un côté faire part de mes difficultés à personne, encore moins à ma mere : je n'entendois rien aux rigueurs d'un mariage, encore moins à l'usage d'une Hymenée : cependant je m'appercevois que ce tout ensemble, ne pouvoit faire que beaucoup de plaisir : moi-même je commencois à en ressentir les atteintes ; déja je me plaisois à me voir caressée, à caresser même, sur-tout mon jeune Parrain, qui me couchoit ordinairement. L'imagination fatiguée à force d'examiner, d'entendre, de

rêver, & de réfléchir, je fis part de mes inquiétudes au jeune Soldat, & je lui en demandai l'explication : celui-ci qui m'aimoit déja, me dit que j'étois trop petite fille pour m'instruire là-dessus; qu'il falloit *attendre l'heure de la nature, & ne la jamais prévenir;* mais que quand ce moment seroit arrivé, *il étoit contre l'ordre de la nature de vouloir combattre son penchant;* que c'étoit ainsi que ma mere en usoit; mais qu'il falloit à cet égard être discrette sur les autres, comme sur soi-même; que cette discrétion étoit le plus grand des plaisirs. Retenez bien, ma petite *Junon*, me disoit-il en m'embrassant, retenez bien que c'est *la nature qu'il faut toujours consulter.* En vérité, le sage Genevois ne pouvoit mieux s'exprimer : j'avois donc un bon Mentor dans mon jeune Soldat; il ne veut point, ce Philosophe, ainsi que ma mere, faire de moi ni une Citoyenne, ni une Marchande, ni une femme attachée à des devoirs civils, ni une mere sensible à ses enfans, ni attachée à son état; mais une fille, une femme naturelle; *tel est l'ordre de la nature, & il n'y en a point d'autres.*

Dans ces momens d'entretiens, quel plaisir n'éprouvois-je pas pour-l'ors dans les bras de

mon jeune Amant ! il traitoit sa passion pour moi en fille de mon âge ; sans doute qu'il pestoit contre la nature, de ne pas avancer à son gré les termes de son empire ; mais enfin, ces prémices de la nature ne demeurerent point infructueuses.

Je ne sçais par quelle fatalité toute notre compagnie vint tout d'un coup à cesser ; & que ma mere fut obligée de quitter & son Hôtel garni, & son commerce, & son industrie.

Je vis un jour toute la bande joyeuse accourir en foule, & se précipiter entre les bras de ma mere, pour lui faire compliment du nouveau grade dont mon Papa *sérieux*, (c'est ainsi que j'appellois notre Soldat moralisant,) étoit chargé : en effet, il venoit d'être fait Sergent de la Compagnie de *** dans laquelle il avoit toujours servi. On implora la protection de ma mere, & tous d'un ton civil auquel je n'étois pas accoutumée, me vinrent respectueusement embrasser ; mon jeune Soldat pleuroit dans mes bras : je vous aime, ma chere Junon, me disoit-il, il faut donc nous quitter ! Ne m'oubliez pas, je vous prie, & comptez sur ma tendre reconnoissance. Eh ! pourquoi donc,

lui dis-je d'un ton animé ? C'est, me répondit-il, que votre Papa est Sergent de sa Compagnie, & qu'il ne convient point à sa femme & à sa fille de tenir la même conduite avec nous. Hé bien, lui repartis-je, quand cela seroit; cela empêche-t-il de nous voir ? Non, me dit-il; mais vous sçavez que quand il vient ici, nous nous retirons toujours; & si jamais vous changez de demeure & d'état, il ne me sera plus permis de vous voir. D'accord, lui dis-je; mais je deviendrai grande, & nous pourrons nous voir. Cela est bien dit, ma chere Junon, m'interrompit-il à son tour; mais quand vous serez grande, vous m'aurez déja oublié. Non, non, lui dis-je avec vivacité, je vous aime déja trop pour vous oublier. Vous jugez bien que je ne lui ai pas tenu parole : cependant je l'ai toujours eu gravé dans mon esprit; & à présent même je me sens des mouvemens de tendresse qui m'emportent vers lui, ou plutôt vers son ombre; car il fut tué à la bataillee de *** dans la guerre de 17... qui survint quelque tems après que nous eumes changé de logement & de condition.

Le moment tant désiré de ma mere arriva enfin : me voilà, disoit-elle, Sergente de Compagnie aux Gardes; premier degré d'honneur

& qui nous conduira plus loin. Ma mere avoit cela de bon, de commun même avec notre sexe, & de favorable à notre éducation ; c'étoit de ne tenir qu'aux choses présentes, & de changer suivant les circonstances. La nature de son cœur la portoit toujours à ce qu'il y avoit de plus élevé ; & pour satisfaire son ambition, & sans doute celle à laquelle elle vouloit me faire parvenir, elle auroit sacrifié ses plus chers Galans, persuadée, disoit-elle, qu'on en trouve toujours dans toutes sortes d'étages. Madame des Pelotons ravie de pousser elle-même ses aventures ; prenoit toujours le prétexte du *bien-être* de sa chere fille *Junon*. Que de Prudes, qui sous le manteau de l'éducation de leurs filles, se livrent à tous les plaisirs qu'elles n'oseroient se procurer personnellement !

Enfin arrive le lendemain des complimens faits à ma mere, M. d'Ul... qui vint annoncer à sa femme son changement d'état & de condition. Il l'embrassa avec cette froideur de caractere que vous lui connoissez ; & me prenant entre ses bras, il me déclara qu'il étoit mon pere, & que je lui serois toujours chere. Je ne doutois plus pour-lors que j'avois pere & mere ; mais enfin quand je l'aurois ignoré, je n'en

aurois pas eu le moindre chagrin : la nature est la mere commune de tous les hommes : Minerve naquit du cerveau de Jupirer, Mars du sein de la Terre, Vénus de l'écume de la Mer, & Junon je ne sçais d'où : ces Déesses se sont-elles lamentées de ne connoître ni pere ni mere ? Les gens extraordinaires doivent être flattés d'une naissance qui n'est pas commune. D'ailleurs, est-ce la faute des enfans s'ils ne naissent pas au sein des formalités ? Est-ce souvent la faute des peres & meres ? Depuis quand ignore-t'on les effets de la fatalié des ascendans, des astres dominans dont nos cercles encensent les autels ? Laissons nous autres enfans cette stupide délicatesse de vouloir devoir notre origine plutôt à un contrat en forme, qu'à l'amour & à la tendresse. N'est-il pas vrai, mon cher Mentor, cher Amant de la vertueuse Julie, que ces maximes sont prises du sein de la Philosophie la plus naturelle.

Quoi qu'il en soit, je sçais que j'ai pere & mere ; on vient de me l'annoncer ; mon bonheur de ce côté n'a plus de réserve ; j'embrasse mes chers pere & mere, & je vis soumise à leurs loix. Que mon papa étoit beau ce jour-là ! je ne pouvois cesser de le regarder & de me faire un

plaiſir de voir un habit à galons d'argent, une veſte de ſatin, un chapeau bien bordé, un beau bas de ſoie, un ſoulier eſcarpin, la belle boucle de diamans, & une belle cocarde de de rubans de ſoie. Je ne diſtinguois point encore le grade qui lui donnoit droit à tant de reliefs; mais je m'appercevois à mon petit cœur d'une ſupériorité que mon papa avoit acquiſe, à l'air martial qui ſe découvroit en lui, au ton de maître avec le quel il impoſoit à ceux que la veille il traitoit en camarades, & ſur-tout au reſpect, au chapeau toujours bas, avec leſquels ſes anciens camarades lui parloient. Je commençai dès-lors à diſtinguer dans mon ame ce premier ſentiment de grandeur & de nobleſſe qui devoient s'étendre & ſe perfectionner dans la ſuite.

Si je m'écarte, mon cher Lecteur, c'eſt pour joindre à ce récit des faits la deſcription de mon cœur; il faut que tout marche d'un pas égal & ſur la même ligne. Je reviens à mon pere.

Sitôt que ces premiers éblouiſſemens furent diſſipés, mon pere adreſſant la parole à ma mere, lui dit: Madame, remarquez que ce nom ſi obſcur & ſi vulgaire de *ma femme*, de *mon mari*, de *ma fille*, ſont indignes des dégrés

de la fortune. Que de Madames sur ce même ton, qui méprisent dans nous cet air du beau monde, & qui sont moins destinées que nous à le porter! Madame, lui dit mon pere, il n'est plus question de votre état, & il faut le quitter; il faut faire honneur à la dignité à laquelle je suis élevé? dignité que je ne dois qu'à ma valeur & à mon mérite. Je vous préviens, pour remplir dignement tous vos devoirs, qu'il ne faut de familiarité avec ces anciens camarades qui se trouvent actuellement soumis à mes ordres; qu'il faut les traiter avec bonté, & toujours avec dignité: il faut aussi corriger vos façons & vos expressions; que rien de trivial même ne sorte de votre bouche; treve pour toujours à ces yeux grenadiers, à ce ton savoyard, à ces grossieretés soldatesques, & sur-tout à ces sentimens auxquels votre état sembloit vous imposer la loi: il faut plus, Madame, il faut donner de nouvelles instructions à notre chere fille; il faut la rendre telle que je ne puisse rougir d'être son pere. Je crois que vous ne lui avez donné que de bons exemples; à cet égard je ne crois point devoir vous exhorter à tenir une autre conduite que celle que vous avez tenue jusques ici. Je crois que vous avez quelques petits

fonds ; c'eſt à préſent le tems de les mettre à profit. J'ai épargné tant que j'ai pu ; & je vais jouir des fruits de mes épargnes.

Déterminez-vous, Madame, à quitter cette chambre. Je viens de louer un très-bel appartement, au troiſiéme étage, dans la rue de la Mortellerie, qui eſt composé de deux chambres & d'un petit cabinet. Je l'ai fait tapiſſer, l'une de la plus belle Bergame que j'aie trouvée chez les Fripiers du Fauxbourg Saint Antoine : c'eſt dans cette chambre que vous nous ferez la cuiſine. Il faut pendant quelque tems nous paſſer de domeſtique. Faites en ſorte que l'on ne vous découvre jamais dans cet équipage de cuiſiniere. J'ai eu ſoin d'en cacher ſous la tapiſſerie tout l'attirail. L'autre eſt meublée de ces jolies tapiſſeries de la Porte ; ce ſera là notre ſalle de compagnie ; & le cabinet attenant, que j'appellerai *mon Cabinet*, ſera la chambre de ma petite Junon, votre toilette & notre garderobe.

De payer le quartier de cette chambre, & nous ſommes les maîtres d'en ſortir : cependant je ſouhaiterois que vous vous habillez différemment, vous & votre fille, afin que nos nouveaux voiſins ne ſoient point témoins

de l'affreux accoûtrement dans lequel vous êtes à présent.

Quant aux Compagnies que vous y verrez, comme elles seront d'un étage supérieur, il faudra aussi les recevoir & les visiter avec ce ton de supériorité qui donne au premier coup d'œil un vernis de la bonne éducation. Imaginez-vous que vous verrez de grands airs dans ces Marchandes de grains & de Poisson qui sont logées dans cette rue ; que vous aurez des conversations d'un style élégant de la part de ces femmes de Procureurs à la Ville, qui résident toutes au même endroit. C'est chez un homme de ce dernier état que j'ai loué. Il ne faut plus parler de parties de guinguette, mais de ces repas que l'on fait venir chez le Traiteur. Nous ne serons pas loin de la Clef d'argent, où on est bien traité à vingt-cinq sols par tête. Ne parlez plus de jouer à la boule, de l'As qui court, & à tous ces jeux qui ne se jouent que dans les maisons obscures ; mais au bon-homme, au liard la fiche. Vous aurez l'habit de taffetas en été, le damas en hiver ; sur-tout soyez bien chaussée, & que vos bas ne tombenr pas sur vos talons : enfin, que tout, dans l'air, le maintien, le discours se

ressente

ressente du nom que je porte, des sentimens qui me préoccupent, & de la dignité où je suis parvenu. En cet endroit mon pere se tut, & ma mere reprit la parole.

Soyez persuadé, *Monsieur*, que je sçais trop tout ce que je dois à un nom comme le vôtre & à la place que vous occupez, pour m'égarer dans le nouveau monde où vous allez me placer : soyez sûr que rien de mes anciennes habitudes ne vous donnera occasion de rougir : peut-être un jour coopérerai-je à votre gloire, en récompense de celle dont vous m'honorez aujourd'hui. Ma mere ne parloit point encore ce langage dans une si grande pureté ; j'aide à la lettre. Ajoutez à ce noble discours de ma mere, un maintien grave, un air à ravir, des yeux qui se rouloient avec gravité, une gorge qui s'enfloit, & des gestes dont la rudesse s'est applanie par la suite. Tant mieux, *Madame*, lui répliqua mon pere. Puis se tournant de mon côté, il me dit : Eh bien ! ma fille, seras-tu contente de ton nouvel état ? Je ne répondois rien, parce que je n'entendois rien à tout ce langage : cependant j'appercevois qu'il étoit plus dans mon caractere, que celui que je devois quitter ; ma petite vanité com-

prenoit plus aisément que mon esprit, & déja affectant de me copier sur l'extérieur de ma mere, j'atteignois avec facilité le ridicule de ses contorsions. Mais il en est de ce changement, comme d'apprendre à danser : il faut se roidir, & faire plier son corps avec empire dans les commencemens ; l'habitude seule donne la facilité & fait évanouir la rudesse des premieres leçons ; de façon qu'au lieu de répondre à mon papa, je l'embrassai avec transport : mais je l'appellois *papa*. Défaites-vous de ce mot *papa*, me dit *Madame*, aussi bien que celui de *ma mere*. Laissez ces mots, petite étourdie, à ces petites gens que nous avons vus jusques ici, & souvenez-vous que *Monsieur* est Sergent de Compagnie aux Gardes. Pendant cette petite & critique instruction, qui ne quadroit guére au compliment qu'elle venoit de faire à *Monsieur* son mari, *Monsieur* mon pere nous quitta, en recommadant à *Madame* sa femme d'aller faire les emplettes qu'il lui avoit recommandées, & de nous tenir prêtes pour le Lundi suivant, pour prendre possession de notre appartement. Nous étions au Mardi : *Madame* ma meré n'avoit pas trop de tems pour faire ses emplettes, & pour se faire

habiller. Cependant voyant *Monsieur* sorti, pour ne revenir que le Lundi suivant ; elle ne se disposa à ces emplettes que pour le lendemain matin.

J'oublie, je pense, à vous informer que dès ce même jour la boutique & la cuisine furent vendues, & que *Madame* ma mere se trouva sans occupation & libre dans ses réflexions.

La premiere qu'elle fit, & qui étoit pour elle la plus importante, consistoit à sçavoir comment elle feroit ses emplettes. *Monsieur* son mari ne lui avoit point laissé d'argent, & elle ne vouloit pas toucher à son fonds : cette espece d'avarice a toujours été un fonds de caractere chez elle le moins inconstant ; elle pouvoit faire ses emplettes du produit de la vente de son négoce & de son industrie ; elle avoit de l'argent, & beaucoup. J'ignorois même comment elle pouvoit tant en avoir retiré d'un commerce aussi mince : je ne connoissois point les ressources de son industrie ; j'en fus informée le même jour.

Aussi-tôt décidée sur le parti qu'elle avoit à prendre, elle m'appella. *Mademoiselle*, me dit-elle, prenez vos souliers ; j'ai jetté vos sabots au feu, & allez de ma part prier M. *Jolicœur* de

me venir parler. Ce M. *Jolicœur* étoit un de nos amis de la Garnison, qui passoit pour avoir de l'argent, mais qui, apparemment taché du même défaut d'avarice, que possédoit éminemment *Madame* ma mere, n'avoit jamais eu l'honneur de participer à ses faveurs; elle espéroit, à cause de la nouvelle dignité que possédoit son mari, avoit part à sa bourse, en même-tems qu'elle lui feroit part des bonnes graces qu'elle lui avoit toujours refusées. M. *Jolicœur* conservoit ses fonds pour parvenir, & il avoit raison. A peine eus-je abordé M. *Jolicœur*, après une double révérence, que le Corps-de-garde avoit reçue chapeau bas, que je lui dis l'objet de ma commission. M. *Jolicœur* fit sa toilette devant moi, pendant laquelle je cherchois des yeux *Monsieur* mon parrein; mais il n'étoit point de guérite cette semaine; de façon que ne l'appercevant point, je m'en retournai auprès de *Madame* ma mere, lui dire que M. *Jolicœur* étoit sur mes pas.

A peine M. *Jolicœur* fût-il assis auprès de ma mere, qu'elle lui parla ainsi.... Mais le voyant chapeau bas par respect, elle le pria de le remettre, & lui dit, qu'elle avoit tou-

jours sçu le distinguer de ses autres camarades, & qu'elle étoit pénétrée d'estime à son égard. Vous m'avez aimée, frippon, je m'en suis apperçue : vous m'avez cru indifférente à votre égard, il s'en falloit de beaucoup. Des raisons, dont je n'ai pu vous rendre compte, m'ont empêché de suivre les mouvemens de mon cœur. Les choses sont changées ; me voilà débarrassée de tout ce qui me lioit à vos camarades Je veux, entre nous soit dit, laisser agir mon cœur en toute liberté : je vous ai déja donné des preuves de mon sincere attachement, en parlant ce matin de vous à M. d'*Ul*.... qui me quitte dans l'instant. Je lui ai vanté vos bonnes qualités, votre discrétion, votre bonne conduite ; il vous connoît, & m'a promis, à ma considération, de vous rendre tous les services qui dépendront de lui. *Jolicœur* savouroit avec délices ce préambule si railleur ; puis prenant la parole avec enthousiasme ; ah ! *Madame*, que j'ai de graces à vous rendre ! j'ai toujours pensé que vous me méprisiez, puisque vous aviez soin d'éloigner de vous le plus sincere de vos adorateurs. Il y a long-tems que je suis prévenu à votre égard de la plus vive des

passions. Mon silence a égalé mon respect, mais ma passion n'en a jamais été ni moins vive, ni moins ardente; & sur le champ sautant au cou de ma très-digne mere, il commençoit déja à s'émanciper. Alte-là, lui dit ma mere; comme vous y allez, M. *Jolicœur*! le tems de mes amours est passé, & si jamais je vous accordois des faveurs que je vous ai toujours refusées, ce seroit en considération des services que M. d'*Ul*.... vous rendroit; lesquels vous rendant mon égal, me donneroient lieu de vous sacrifier mes complaisances. Ah! *Madame*, repliqua le passionné *Jolicœur*, que je serois heureux, si je pouvois espérer ce privilége! Il me seroit un sûr garant de mon élévation; & je donnerois bien vingt-cinq louis, qui est le seul bien que je possede, & que j'ai toujours mis en réserve pour mériter vos bontés; puis se reprenant avec une sorte de réflexion, à travers laquelle il considéroit sa future élévation dans les bras de *Madame*, ma mere, il lui dit: mais, *Madame*, puis-je mieux employer cette somme qu'en vous la déposant? Vous avez besoin d'argent, & sûrement le changement qui va arriver chez vous exige des dépenses. Je la conservois cette somme, pour le

premier qui me tireroit de la soldatesque, & m'éleveroit aux grades : je sçais de quel poids est la considération de M. d'*Ul*.... & celui des représentations que vous lui ferez en ma faveur. Ainsi, *Madame*, acceptez, je vous prie, cette somme ; c'est le plus grand plaisir que vous me puissiez faire.

Madame ma mere écoutoit avidement ces discours, & croyant avoir réussi dans son projet, elle ne pensoit plus qu'à l'enflammer davantage. Ne parlons point d'argent, mon cher *Jolicœur*, lui dit-elle. Fi ! cela me fait mal au cœur : quelle bassesse seroit-ce à une femme de mon état actuel de vendre ses services à l'homme le plus aimable, pour lequel je voudrois sacrifier tout ce qui me seroit le plus cher ! Non, mon cher ami, conservez votre argent ; je ne vous en aurai pas moins d'obligation, & même je ne vous en aimerai pas moins, ajouta-t-elle, en lui passant la main sous le menton : cependant je sçais que M. d'*Ul*... a besoin d'argent ; qu'il a trop de vanité pour en demander ; que d'ailleurs il n'aime pas à emprunter...... Qu'à cela ne tienne, interrompit *Jolicœur* : ce n'est pas à lui que je donne cet argent, c'est à vous, à

c'eſt à ma protectrice : ce n'eſt point un emprunt : je ſerois fâché que vous me le rendiez ; je vous le donne en pur don. Eh ! peut-on avec ſi peu témoigner ſa reconnoiſſance, pour tant de bontés dont vous m'honorez ? La converſation amoureuſe en reſta là. Ma mere qui brûloit de tenir une ſi forte ſomme, ne tendoit qu'à le rendre plus aveugle, en le rendant plus amoureux. Pour mieux réuſſir, & avec l'apparence d'une ſincérité plus déſintéreſſée, elle lui dit : Il faut, mon cher *Jolicœur*, que je ſorte pour aller finir les emplettes que M. d'*Ul*.... m'a recommandées ; je vous attends ce ſoir à ſouper. Ce fut ainſi que cet imbécille & mon induſtrieuſe mere ſe ſéparerent.

Nous ſortimes, en effet, ma mere & moi, dans le cours de la journée, & nous fimes quelques emplettes. A huit ou neuf ans que je pouvois avoir pour-lors, je réfléchiſſois avec certaine maturité, & je comprenois aiſément de la converſation à laquelle j'étois préſente, que le fonds le plus conſidérable de l'induſtrie de ma mere étoit appuyé ſur le partage de ſon cœur, & la vente de ſes faveurs. Quant à moi, j'étois fort aiſe de notre changement : nous

ſerons meublés ſans qu'il nous en coûte, me diſois-je en moi-même ; moi-même je ſerai ſuperbe par la ſeule induſtrie de ma mere : ceci m'annonce d'heureux commencemens.

L'heure du rendez-vous arrive ? *Jolicœur* ne ſe fait point attendre ; il s'étoit mis à ſa toilette, les mouſtaches bien relevées, une chemiſe blanche, des bas ſans défaut *de continuité ;* en un mot, en *Mars* qui vient faire ſa Cour à ſa chere *Vénus*. Ma mere de ſon côté s'étoit parée des habits des Dimanches, & dans un état à donner dans l'œil de ſon nouveau Proſélite.

Jolicœur arrive, ſalue reſpectueuſement ma mere, me fait auſſi une profonde révérence. Il embraſſe ma mere, qui lui ſaute au cou ; revient à moi, me cajolle ; toutes les phyſionomies ſont riantes : ma mere reprend ſa premiere gaieté, & le même ton de ſes converſations amoureuſes. J'entends ce langage, & je ſuis au fait. C'eſt en votre conſidération, dit ma mere à *Jolicœur*, que je reprends avec vous mes façons ordinaires : c'eſt un tête à tête, mais n'en augurez rien de contraire à cette vertu, dont je me ſuis impoſé la loi depuis les changements de mon état ; c'eſt pour vous rendre plus libre vous-même, & vous donner lieu de m'ex-

primer, ſans façon, toute l'amitié dont vous m'avez ce matin ménagé l'expreſſion.

Madame ! lui dit *Jolicœur*..... Ah ! ſi *Madame !* .... dit ma mere : *Madame !* .... ne ſied que dans le Public ; je ſuis votre amie, & je veux vous en donner des preuves. A ce mot, mon Galant ne put y tenir ; il fouille dans ſa poche, & remet entre les mains de ma mere les vingt-cinq louis qui étoient tous les fonds de ſes réſerves : acceptez-les, ma chere *Margot*, puiſque vous ſouhaitez que je me ſerve d'un nom ſi flatteur à mon amour ; cette ſomme eſt à vous. J'ai fait, à ce ſujet, toutes mes réflexions ; mais, enfin, vous avez beſoin, & je ne peux trouver d'occaſion qui me flatte davantage, puiſque je trouve en vous, & un cœur prévenu en ma faveur, & une protectrice décidée! Ma mere fit des façons, devint ſérieuſe, reprit le haut ton, pour ſuſpendre ſes remerciemens : mais elle accepta, ſous le beau prétexte d'inſtances trop réitérées de ſon tendre *Jolicœur*. Elle ne garda pas ce tréſor ſur elle, elle l'alla enfermer avec ſes autres eſpeces, & revint joindre ſon Amant prodigue : ce ne fut plus pour-lors que proteſtations d'amour de la part de *Jolicœur*. Ma mere ſe décide, ſe mit à ſon aiſe, donna des preuves

d'attachement à *Jolicœur*, en attendant la résolution que décideroit l'Amour; enfin, je vis renaître dans ce moment les plaisirs qui nous avoient échappés depuis quelques jours.

On se met à table, on y mange, on y boit, on se divertit, on folâtre; on se met en état de liberté, on en profite. Je suis présente; je ris de ces folies: j'y prends part par ma naïveté; que dis-je? j'en augmente la durée; j'en perpétue les mouvemens. Ma mere m'embrasse; on parle de mes progrès futurs; que dis-je? on m'explique ce que j'ignorois: ma mémoire m'est fidelle, & dès ce moment je sentis que mon parrein me manquoit.

Enfin, l'heure de se coucher arrive: nos deux Amans se mettent au lit; je me jette dans le mien; j'ai l'oreille alerte; j'entends tout, & mon cœur suit tous leurs mouvemens; mais, Nature, Nature! tu me jettes dans les bras du sommeil: bientôt ils s'endorment eux-mêmes; le cœur n'est pas toujours d'accord avec les sens.

Le lendemain *Jolicœur* étoit deja sorti, quand je m'éveillai; je me leve, & demande à ma ma mere où il étoit. Il est sorti, me dit-elle, & est allé *à l'ordre*: je vais me lever, habille-toi, *Mademoiselle*, afin que nous sortions pour

aller acheter ce que mon mari m'a ordonné. Comme j'étois intéressée à toute cette emplette, je fus bientôt prête ; & comme cette acquisition devoit se faire sur les fonds de notre Amoureux, ma mere fit des emplettes en plus grand nombre qu'on ne lui en avoit demandé ; voyez que tout sert en ménage.

Nous nous dépêchames de nous faire faire une robe à chacune, parce que ma mere étoit impatiente de quitter la próximité de ses premiers Amans, & sut-tout *Jolicœur* qu'elle avoit déja oublié. Elle prit sur le champ deux Couturieres, à l'aide desquelles elle put le lendemain au soir aller visiter notre nouvelle demeure : c'étoit le Jeudi qu'elle avoit fixé pour le jour de sa visite ; mais la mienne n'étoit point faite, elle avoit renvoyé les Couturieres ; j'étois donc seule dans notre chambre, empressée à finir mon premier ajustement.

Je travaillois avec l'attention la plus sérieuse & la moins distraite, quand je vis entrer l'*Amour* : c'étoit le surnom que j'avois donné à à mon jeune Soldat, qui venoit me voir, & me dire adieu. Un frissonnement universel me surprit à sa vue : je l'aimois, vous l'ai-je déja dit ? Il s'apperçut du petit égarement de mes

ſens ; qu'avez-vous, ma belle *Junon*, me dit-il ? vous ſemblez me voir avec peine ; vous aurois-je offenſé, ou me mépriſeriez-vous déja ? Non, mon ami, lui dis-je, ni l'un, ni l'autre : mais je ne ſçais ce qui m'a cauſé un petit tremblement, qui m'a ſurpris en vous appercevant. L'*Amour*, ſans faire réflexion ſur ce que je diſois, ſauta à mon cou, m'embraſſa, mais m'embraſſa avec une telle vivacité, & une ſi forte tendreſſe, que je me ſentis émue juſqu'à me trouver mal. Mon Amant s'apperçut de ce contre-temps, ſans en être troublé. Je n'eus cependant beſoin ni d'eau forte, ni de ſel d'Angleterre, pour me remettre ; la Nature remédie elle-même aux maux dont elle eſt la cauſe. Mon Amant me prit entre ſes bras, & me jettant ſur mon lit, tenta de me faire revenir à force de careſſes : mais ne pouvant y réuſſir, il ſe troubla ; ſes pleurs inonderent mon viſage : il me remuoit de toutes les façons, ce qui m'incommodoit extrêmement. Je revins cependant à moi ; j'ouvris les yeux ; je le vis à mes genoux, tenant ma main collée ſur ſa bouche, & ſes regards fixés vers le Ciel, il lui adreſſoit des vœux en ma faveur.

A peine pus-je faire uſage de mes ſens,

que je retirai ma main avec précipitation, & l'apostrophai, en lui disant, que faites-vous donc, mon parrein? J'étois si joyeuse en l'état d'où vous me tirez, que vous me faites un grand tort; puis je me mis à rire comme une folle. Celui-ci interdi ne sçavoit que penser; qu'avez-vous donc, me dit-il d'un ton de voix animé? vous étiez expirante entre mes bras, je n'attendois plus du secours que du Ciel, & vous m'injuriez?

Je sentis pour-lors que je m'étois trouvée mal; je repris mon bon sens: je le remerciai de ses soins, & lui dis: Je me croyois dans cet instant dans un lieu enchanté, ou tout au moins, ainsi que je l'ai lu depuis, dans ce voluptueux Paradis d'*Eden*, où nous autres Femmes, transformées en Souris, nous jouissions en paix de la volupté des Dieux. Cet instant fut trop court à ma satisfaction; mais tréve aux réflexions: enfin, revenue entierement à moi, je voulus me relever pour me mettre à mon ouvrage; l'*Amour* ne le voulut pas, de peur que je ne retombasse dans l'état d'où il venoit de me tirer, état qui l'avoit fort effrayé. Je restai donc sur mon lit à causer avec lui, tant qu'il resta à côté de

moi, occupé à me careſſer & à revenir de ſon effroi.

Je ne vous découvrirai point toutes les inſtructions dont il me donna les prémices : j'étois curieuſe ; c'eſt le premier avant-coureur de l'Amour dans le cœur d'une jeune fille, qui n'eſt propre qu'à s'amuſer à des jeux d'enfant. Je goûtai à merveille toutes les leçons de mon Mentor : je les ai trouvé heureuſement retracées dans un ſtyle plus délicat, mais moins intelligible dans le Mentor de Genève : tous les reſſorts de ma curioſité s'éleverent, & je connus dès ce moment le Temple de l'Amour, & les propriétés du ſacrifice. Le tems de mes ſages inſtructions finit à mon grand regret ; c'eſt la vérité : mais, enfin, il falloit céder quelque choſe à ma vanité, & reprendre la ſuite de mes ouvrages. L'*Amour* me leva, & me remit à ma table, où, après avoir cauſé un inſtant, & s'être remis de part & d'autre, il retourna à ſon camp volant, bien content du ſecours qu'il m'avoit donné. Vous voulez donc bien, me dit-il avant de me quitter, charmante *Junon*, que je profite du peu de tems que vous ſerez ici pour vous venir voir ? Je le voudrois de tout mon cœur, repris-je ſur le champ ; mais ma

mere ne sortira pas toujours. Prenez garde qu'elle ne me voye seule avec vous ; car elle m'a défendu de vous voir depuis que mon pere est Sergent de Compagnie. Je m'en doutois bien, me répliqua l'*Amour*, que vous auriez cette défense : mais vous sçavez que vous m'avez promis dernierement, que quand vous seriez grande vous me procureriez les momens de vous voir. Me tiendrez - vous la parole que vous m'avez donnée de ne me pas oublier ? Non, non, lui dis-je, je ne vous oublierai point ; mais, où serez-vous, afin que je puisse vous faire dire quand je serai seule, en cas que ma mere sorte sans me mener avec elle ; Vous venez de me dire que j'étois déja grande ; pas assez, à la vérité, pour m'aimer encore plus : mais, enfin, je grandirai davantage ; profitons du temps où je suis, & aimez-moi bien. L'*Amour* me dit qu'il ne quitteroit point ses camarades ? qu'il se tiendroit à la porte ; que dès que ma mere sortiroit seule, je n'aurois qu'à mettre quelque chose sur la fenêtre, & que des qu'il l'appercevroit, il accoureroit dans mes bras. Je lui sçais un gré infini de ces précautions ; elles ne furent pas inutiles.

Une heure après le départ de mon Amant ; ou plutôt de mon tendre Mentor, de mon Philosophe naturel (car il n'avoit auprès de moi jusques ici que ce titre), arrive ma mere : changeons de langage, & disons *Madame d'Ul*......... Je tremblai à son abord qui se montoit sur la gravité, qu'elle ne vînt examiner le peu d'avancement de mon ouvrage ; mais qu'elle étoit éloignée d'y penser ! Elle m'aborda avec une joie inconcevable qui se faisoit jour à travers de ce sérieux à ressorts ; & me dit : Ah ! ma chere fille ! ma chere *Junon !* que tu seras enchantée ! Mais, que dis-je ? se reprenant, *Mademoiselle* ; car je me trompe toujours ; que nous serons superbement meublées ! Nos chambres sont pleines de miroirs ! on se voit de tous côtés ! M. d'*Ul*...... a fait tous ses efforts pour nous surprendre agréablement, il n'a que trop bieu réussi ; j'en suis dans une joie inexprimable. Je m'en appercevois bien ; elle n'avoit que faire de ces exclamations pour me le persuader. A ses yeux roulans, à son sein flottant, à ses gestes ridicules, je voyois toute la gaité que procure la vanité. Allons, *Mademoiselle*, dépêchez-vous ; j'ai donné ordre pour y être reçue Samedi au soir. Ensuite jettant des yeux de colere sur sa

chambre ; fi ! quel appartement ai-je là ! Je ne sçais comment je pourrai me résoudre à coucher dans ce lit, à rester dans cette chambre, où mes yeux ne voyent que des haillons & des *souillonages !* Ah ! ma chere fille ! si tu avois vu nos chambres, tu n'aurois jamais voulu en sortir. Ce récit me fit ouvrir de grands yeux, & pour le moins aussi vains que ceux de M. d'*Ul*.... Je détestois notre demeure, & j'oubliois l'*Amour*. Allons, *Madame*, lui dis-je, je vais m'efforcer de finir ma robe, & demain matin je pourrai la mettre. Tant mieux ! *Mademoiselle*, tant mieux !

Voici, dit ma mere, l'ordre de mes arrangemens. Nous avons Jeudi & Vendredi pour déménager. Notre déménagement ne sera pas long ; car demain matin je vais vendre ces bois de lit ; ces bahus ; & nous n'aurons plus à transporter que les lits, notre baterie de cuisine, nos hardes, que dis-je ; nos habits, & tout ce qui nous est utile ; ce que je ferai le lendemain. Je compte, quand cela sera prêt, faire un tour à notre nouvelle maison ; car je ne sçais pas si je pourrai être un jour sans m'empêcher de la voir.

Ce n'eſt pas tout, continua encore Madame d'*Ul*...... avec la même rapidité. M. d'*Ul*.... ne nous a pas trompé, en m'annonçant les compagnies que nous aurions à voir. Tiens, ma chere fille! (voici du naturel, car ſon air de grandeur ſe démentoit ſouvent), écoute! nous ſommes logés dans la maiſon d'un Procureur à la Ville; ce ſont ces gens-là qui ſont bons à voir, au lieu de ces *Eſtafiés*, que nous avons connus juſques ici. J'ai ſonné à la porte de ſon antichambre. Un Laquais m'a demandé fort poliment ce que je demandois, & quel étoit mon nom, pour m'annoncer à ſon Maître? J'ai pris mon air de fierté, & j'ai dit que je m'appellois *Madame* d'*Ul*...... A ce nom, on ouvre deux grands battans; je vois M. le Procureur ayant un bonnet de velours en tête, une robe de chambre de damas ſur ſon corps, qui m'aborde avec un air charmant. Soyez la bienvenue, me dit-il, *Madame*; c'eſt vous qui occuperez l'appartement que M. d'*Ul*...... meuble: c'eſt moi qui ſuis le propriétaire de cette maiſon; je ſuis charmé d'avoir trouvé d'auſſi bons locataires, qui me procureront une compagnie aimable & précieuſe, avec leſquels, ma fem-

me & moi, nous pouvons nous lier d'amusemens. Ma cuisine & mes Clercs sont au rez de chaussée. J'occupe le premier : c'est un Marchand de grains qui occupe le second ; mais entre nous, cette compagnie ne vous va point, ni à moi non plus ; ce sont des gens riches & avares au dernier point, nous ne les voyons que rarement. Ainsi, *Madame*, sur le compte que je vous rends, vous verrez à vous déterminer ; & de suite me prenant la main, il m'a conduit dans notre appartement, où étoient encore les Ouvriers. Après avoir donné mes ordres, je me suis mis à causer avec mon Procureur, grand babillard par état & par inclination. Dans le discours qu'il m'a tenu, il m'a appris que sa femme étoit fort âgée ; qu'il l'avoit prise à cause de la fortune qu'elle lui avoit apportée ; qu'elle étoit Veuve de son prédécesseur, dont lui-même avoit été le Clerc ; qu'elle étoit d'une avarice sordide, & que lui-même étoit obligé de lui rendre compte pour avoir la paix ; qu'il étoit bien las d'une pareille gêne, & qu'il étoit charmé de m'avoir pour dissiper ses ennuis. Si tu avoit vu, ma chere *Junon*, comme il équarquilloit ses petits yeux, comme il faisoit aller

ses mains, on l'eût pris pour un homme fou de moi. Je ne faisois pas semblant de m'appercevoir de ses œillades : je le laissois dire ; je feignois d'examiner mon appartement, pour voir où aboutiroit tout ce pompeux galimathias d'un Robin subalterne qui vouloit faire l'amour. Enfin, que te dirai-je ? sa harangue finit, & me tendant la main, nous descendîmes jusqu'à son appartement, où il m'a fallu entrer & causer de nouveau avec lui : il a ranimé sa premiere conversation, à laquelle je me suis laissée aller pour le sonder de mon mieux. Vous voyez mon état, *Madame*, me dit-il ! & combien je dois soupirer après une aimable Dame que je vois ici pour la premiere foi logée dans ma maison ; car si vous sçaviez, ma chere *Madame*, combien les femmes de dehors nous vendent cherement leurs faveurs, c'est pitié ! Je ne peut souffrir coucher avec ma femme ; elle n'aime que son argent : je n'ai donc d'autres ressources que de visiter les belles de Paris : dans mon quartier il n'y en a aucune ; il faut que j'aille à l'Opera, & là, ma chere *Madame*, sans y compter les risques que l'on y court, il faut encore y joindre de grosses sommes d'argent, au lieu que

si dans ma maison j'avois un amusement de cœur, il me feroit plaisir, & j'en serois quitte à bon compte. Mon Procureur se tait enfin, & je reprends la parole : *Monsieur*, lui ai-je dit, votre état me fais peine ; vous êtes jeune, fort & vigoureux ; vous êtes aimable : je suis surprise comment vous n'ayez pas encore rencontré un amour de cœur. *Madame*, interrompit-il avec une vivacité surprenante, cette victoire vous étoit réservée ; peut-être suis-je téméraire, mais vous m'avez inspiré tant de confiance, que je ne peux me refuser à vous rendre ma Confidente. Je vous remercie, *Monsieur*, l'ai-je interrompu pour parler à mon tour, de votre confidence ; mais vous êtes-vous apperçu que vous nous traitez trop mal, nous autres femmes, pour vous donner lieu que j'approuve votre amour de cœur ? vous nous faites passer pour des intéressées : nous le sommes, à la vérité, mais c'est du cœur d'un galant homme ; il est bien vrai que nous avons mille besoins, que nos maris, & sur-tout des Militaires, ne peuvent nous accorder. Ainsi donc, si jamais j'étois d'humeur à vous servir au besoin, croyez-vous que je serois assez vaine pour ne point exiger de vous un retour, dont

le prix seroit toujours inférieur à l'amour que je vous porterois ? Notre intérêt est donc un intérêt juste, un intérêt qui est même dicté par l'amour. Ainsi, *Monsieur*, si jamais vous jettiez les yeux sur moi, & que je voulus bien, par l'attrait insurmontable du cœur des femmes, condescendre à vous aimer, préparez-vous à me rendre de votre côté tous les services qui dépendroient de vous, sans gêner votre maison, & sans donner lieu aux plaintes de Madame votre épouse : mais à propos, *Monsieur*, il seroit convenable que j'eusse l'honneur de la prévenir...... Elle est sortie, m'a dit ce galant Procureur, elle est allé faire quelques emplettes. En ce cas, *Monsieur*, je vous prie de vous charger de lui faire bien mes complimens ; je compte avoir l'honneur de vous voir demain au soir ; je vais même parler à M. d'*Ul*...... pour qu'il trouve bon que je me rende ici tout-à-fait Samedi. En disant ces mots, j'ai pris congé de M. *Ruinard*, tel est le nom de notre propriétaire, & m'en suis venue vîte répandre auprès de toi ma joie & ma satisfaction.

De tout ce verbiage de ma mere, je ne fis attention qu'à deux choses. La premiere répon-

doit à ma vanité, qui étoit satisfaite de notre nouvelle décoration : celle-ci me flattoit sans difficulté. La seconde, étoit l'esprit d'avarice de ma mere, qui formoit des prétentions d'intérêt sur le gage d'un cœur mille fois rendu & mille fois à rendre. Cette réflexion me fit dans ce tems une peine aussi grande que celle que j'ai ressentie, quand ma carriere fut ouverte. Le lendemain, j'avois une très-grande envie d'accompagner ma mere, mais j'en avois une plus grande d'achever ma robe, & tout ce qui étoit du ressort de mon petit arrangement. Ma mere sortit, fit venir des Fripiers, & l'argent qu'elle reçut de tout ce qu'elle vendit, ne montant pas plus haut qu'à une pistole, elle m'en fit la générosité, pour, de mon côté, acheter tout ce dont j'aurois besoin pour me mettre en fille digne d'une telle mere. Je commençai pour-lors à ne plus trouver si ridicule la manœuvre intéressée de ma mere. L'espérance d'en profiter m'en enleva le disgracieux : son amitié pour elle accrut d'une bonne moitié en sus ; mais j'oubliois déja mon Amant. Entre les bras de la Vanité, l'Amour a peu de ressources. Ma mere s'occupoit à faire ses ballots, à tirer son linge & ses hardes

d'une armoire, dont j'ai oublié plus haut de parer notre chambre. Enfin, en moins de quatre heures, tout fut prêt à partir : ma robe étoit faite ; ma mere me l'essaya, la trouva bien faite, & moi, à l'aide d'un petit miroit cassé, je me trouvai aimable.

Ce fut pour-lors que je vis bien qu'il falloit à cette robe un accoutrement plus flatteur ; il me falloit un bonnet à la mode, des bas de soie, & des souliers brodés ; ce que j'avois même en réserve les Dimanches & les Fêtes, étoit tout-à-fait ignoble. Je crus, avec mon argent, que je serois en état de satisfaire à tout ; par malheur pour moi, je n'avois pas consulté ma mere avant son départ ; ce fut alors que je me ressouvins de mon Parrein. J'allai prendre un vieux bas de la garnison que je mis sur la fenêtre. Au signal, l'*Amour* monta, & entra dans ma chambre. Ah ! mon cher *Amour*, lui dis-je, après qu'il m'eut embrassée, c'est à cette heure où j'ai besoin de vous : regardez ma robe ; elle est *divine.* Tenez je vous prie, essayez-la-moi encore une fois. L'*Amour* se chargea avec plaisir de cette toilette ; il me deshabille, ne me laissant que ma chemise, dont il parut fort

ſcandaliſé ; car elle étoit de pluſieurs piéces, encore ſe trouvoit-elle déchirée en pluſieurs endroits. Fi ! me dit-il, ma chere *Junon* ; qu'eſt-ce que cette chemiſe ? Il en faut une autre que celle-là ; il faut y ajouter des tours de mouſſeline brodée : il vous faut des bas de ſoie, des ſouliers, ou plutôt des mules brodées ; il vous faut un autre coëffure. Ma vanité un peu démontée, au réflexions de l'*Amour*, me précipitant la parole, il n'eſt pas queſtion de cela, lui dis-je, mettez-moi mon juppon & ma robe. Quand l'un & l'autre furent collés ſur moi, il m'embraſſa avec tranſport, & oubliant ma chemiſe & ma pauvre nudité, il s'écria que j'étois charmante.

Ma petite figure ſe radoucit, & le priant de m'ôter cet attirail, je voulus moi-même reprendre mes haillons ; il ne le voulut point permettre, en me diſant que ces hardes, qui m'appartenoient, lui étoient plus précieuſes que la parure de la plus grande coquette. Par ce retour, il calma ma vanité choquée. A préſent, lui dis-je, aſſéyons-nous : dites-moi combien tout ce que vous venez de me dire de conforme à mon nouvel ajuſtement me coûtera ? J'ai de l'argent ; ma mere m'a donné

ce que vous voyez, en lui tirant mes finances de ma poche, qu'elle venoit de me donner : faites-moi le plaisir de m'aller acheter tout ce que vous me croyez convenir ; n'épargnez rien. L'*Amour* rit de mon ingénuité : il voyoit que je m'imaginois que cette somme pouvoit acheter l'Univers entier ; mais répondant à ma naïveté, il me dit : Soyez tranquille, mon petit cœur ; votre mere ne reviendra pas si-tôt ; je vais de ce pas vous achetter tout ce qu'il vous faut, & à mon retour nous compterons ensemble. Allez donc vîte, lui dis-je, & songez à m'acheter tout ce qu'il y a de plus beau. L'*Amour* sortit, & revint une heure après ; que cette heure étoit longue pour ma petite vanité ! L'*Amour* revient enfin ; je suis au comble de ma joie : il m'apporte pour coëffure un *cabriolet* charmant, un petit fichu de gaze, un petit collier de cailloux de Médoc, un petit mantelet de gaze, une paire de bas de soie, une petite paire de mules des plus jolies du monde, qui par hasard m'allerent à merveille, & une chemise fine avec ses ajustemens ; il n'oublia pas même une paire de mitaines de soie à jour, avec les brasselets à boucles de diamans pour les retenir au

bras : j'étois transportée de joie, à mesure qu'il me déployoit ses emplettes. Je sautai à son cou, & je me pâmois de plaisir. Ce fut pour-lors que brusquant le tems du retour de ma mere, je le priai de m'essayer toute cette toilette : il ne se le fit pas répéter deux fois : de sorte que, sans penser à autre chose qu'au plaisir de me voir parée, j'étois déja dans une parfaite nudité, que l'*Amour* ne cherchoit point à couvrir, lorsque m'appercevant enfin de mon état, je rougis ; je le regardai, & ma belle chemise fut passée. Alors d'ajustemens en ajustemens, me voilà parée : vous pensez bien que je n'oubliai rien. Je n'avois pas besoin des assurances qu'il me donnoit de mes charmes ; je les vis, je les apperçus pour la premiere fois dans tout leur lustre. Enfin tournée & retournée de toutes les façons, il fallut me deshabiller & rentrer encore une fois dans mon néant ; ce fut alors que je détestai mon misérable état, & que l'entretien de mon pere & l'esprit d'intérêt de ma mere me firent plaisir.

Quand nous eûmes fini ce divertissement, je lui donnai ma bourse. Tenez, prenez tout, dis-je à l'*Amour* ; je vous suis trop redevable

pour resserrer quelque chose. Je m'imaginois que tout ce qu'il m'avoit apporté étoit bien cher; & d'un autre côté, je croyois satisfaire à tout, même au-delà, avec ma pistolà: mais, mon cher *Amour* me refusa, en me disant qu'il étoit trop charmé d'avoir trouvé cette petite occasion de me prouver sa tendresse; qu'en qualité de parrein, il me devoit ma premiere robe, & en qualité de mon tendre Amant il me devoit tous ses soins. Je fus pour-lors pénétrée de reconnoissance: cependant si j'étois inquiette de recevoir des présens des mains de l'*Amour*, d'un autre côté, j'étois flattée de conserver mon argent. Bref, je finis la contestation de mon cœur: je passai pardessus les formalités; j'acceptai le présent, & je remis ma bourse dans ma poche. Je fis peu après une réflexion fort intéressante & qui me jetta dans l'embarras, jusqu'aux expédiant que me donna mon parrein. Ma mere, lui dis-je, s'appercevra de toute cette beauté, & me voyant encore mon argent, elle se doutera bien que c'est un présent, que lui répondrai-je cher *Amour*? Tout simplement, me dit-il; vous lui direz que je suis venu pour l'assurer de mes respects; & que comme parrein, je vous ai engagé à recevoir ce petit présent; que d'ailleurs je suis assez riche

pous en faire de pareils,ayant une tante qui m'aime malgré la haine de mes pere & mere, haine qui m'a jetté dans les Gardes par désespoir ; de sorte que ceci ne me fait aucune peine, ni aucun dérangement ; que cela fût vrai ou faux, je ne m'en inquiétai point : ma trauquillité survenue, la vanité reprit ses droits.

Cependant il fallut nous séparer ; il étoit près de huit heures du soir ; ma mere pouvoit arriver à tout instant. L'*Amour* me quitte ; mais non sans des aussurances d'un amour inviolable de sa part & d'une reconnoissance éternelle de la mienne. Ma mere arrive enfin, encore plus satisfaite de ce voyage que du premier. Son mari, à qui elle avoit écrit ses dispositions, s'étoit trouvé à l'appartement à son arrivée. Elle monta donc de suite à sa nouvelle demeure, & y trouva M. d'*Ul*....... ainsi que M. & Madame *Ruinard*. Cette rencontre fut le pemier début qu'elle m'annonça dès son entrée. Elle ne s'en tint pas là ; elle me raconta mot à mot tout ce qui s'y étoit passé. Pour abréger, voici succinctement le résumé du discours qu'elle me tint. M. d'*Ul*....... a été charmé de voir ma satisfaction & mon empressement à venir résider dans son nouvel appartement ; que M. *Ruinard* l'a-

voit abordée avec un air de respect, & sa femme avec un accueil charmant; qu'elle ne l'avoit point trouvée si décrépite qu'il la lui avoit représentée; qu'elle étoit fort enjouée, & qu'elle espéroit vivre avec elle malgré ses défauts. Cette femme m'a fait mille excuses de ne pouvoir rester plus long-temps avec nous, parce qu'une de ses voisines venoit de l'envoyer chercher pour jouer un *Médiateur*. Le jeu, ainsi que je l'ai éprouvé depuis, étoit sa passion favorite; je lui ai souhaité du bonheur, & lui ai fait mes protestations d'une union indissoluble.

Après le départ de l'antique Procureuse, ma mere m'ajouta que son mari, après avoir fait avec elle leurs arrangemens, consentoit à ce que nous vinssions le lendemain nous y établir; & ensuite qu'il avoit pris congé d'elle & du Procureur. M. *Ruinard*, me dit-elle, est fou de ma figure, il m'aime à la fureur: dès l'instant qu'il s'est trouvé débarrassé de sa femme, & qu'il a vu mon mari parti, il s'est jetté à mon cou, en me disant qu'il étoit enchanté des façons de sa femme, à mon égard; qu'il ne l'avoit jamais vus si gaie, ni si satisfaite d'aucun Locataire, comme de nous; qu'elle aimoit les Militaires, que c'étoit sa fureur, & qu'elle ne sçait point

comment le Ciel l'a attachée à ces *vilains* Procureurs, qui sont les plus maussades maris qui puissent se trouver. Enfin Madame d'*Ul*..... m'a-t-il dit en m'embrassant de joie, faisons un troc; ma femme aimera M. d'*Ul*...... ils sont fort bien ensemble, & je vous aimerai avec la plus vive passion. M. le Procureur, lui ai-je répondu, vous sçavez nos conditions; mais avant que de les mettre en pratique, laissez-moi donc le tems de vous aimer. Comme tous nos appartemens sont meublés, & que je pouvois en faire les honneurs, me trouvant lasse d'être toujours sur mes pieds, je l'ai prié de s'asseoir sur un sopha, qui est dans le Cabinet de M. d'*Ul*...... qui te sert de chambre, qui me sert de toilette & de garde-robe. C'est le plus jolis endroit de la Nature. Tu le verras, ma fille; tu en seras enchantée! M. le Procureur s'est assis à mes côtés, & pressée par ses instances & par l'ardeur de ses feux, de me déclarer en sa faveur, j'en suis restée avec lui à l'espoir de l'aimer: puis changeant de discours, je lui ai dit mon état, qui n'étoit pas opulent; que d'ailleurs tout ceci avoit beaucoup coûté à mon mari; que je n'avois ni commerce ni industrie; que l'un & l'autre étoient indécens à une

Femme de Militaire ; qu'il étoit honteux à une femme de cœur d'être obligée de se passer de domestique, jusqu'à ce que mon mari eût réparé ces dépenses ; que j'étois la cause de ce qu'il avoit mis de nouveaux meubles : ceux que nous quittions étant très-anciens & très-vieux, mais qu'étant de la succession de nos peres & meres, nous nous en étions jusques ici accommodés ; que d'ailleurs j'avois une fille qui avoit bientôt dix ans, à laquelle il falloit commencer à penser. Ajoutez à cela un loyer plus considérable, des ajustemens nécessaires ici & inutiles dans la retraite que nous occupions. Voyez, *Monsieur*, lui ai-je dit le cœur serré & la douleur sur les levres, si dans une telle anxiété je puis penser aux folies de l'amour, à mon âge encore : elle n'avoit cependant pas plus de trente ans, fraîche & dans l'embonpoint.

A ce discours, j'ai vu mon Procureur pâlir, rêver ; il vouloit parler, il balbutioit. A ces traits, je m'apperçus que c'étoit lui-même qui étoit un avare, & non sa femme qui étoit une joueuse, & à laquelle, suivant la maxime des gens de son état, il refusoit ce qui lui étoit même du nécessaire. Cette remarque de ma mere ne lui fut pas inutile. Je vois, lui ai-je dit, en-

l'envisageant avec un sourire malin, que mon état médiocre vous fait peine & fait taire l'Amour. Vous avez raison, *Monsieur*; la nécessité de soutenir une maison comme la nôtre, refroidiroit le plus amoureux. En disant cela, j'ai feint de me retirer, en lui ajoutant : *Monsieur*, il se fait tard; ma demeure est éloignée; peut-être vos affaires vous demandent-elles dans votre cabinet. Je ne veux point être la cause que votre politesse fasse souffrir vos intérêts. De grace, *Madame*, m'a dit mon Procureur, dont l'amour & l'avarice confondoient les idées; de grace, encore un instant; oui, je brûle pour vous de l'amour le plus violent; je ne sçais ce que je sacrifierois pour obtenir votre cœur; de grace, donnez-moi l'espoir de l'obtenir; je vais me mettre à vos genoux, & je ne les quitterai qu'après m'avoir promis que vous vous efforcerez de m'aimer. J'ai réfléchi à tout ce que vous m'avez dit, reprit-il; il est juste de vous dédommager de vos dépenses & de pourvoir à un état qui vous mette plus à votre aise. Je forme des projets, & j'espere que vous me sçaurez gré de ce que je médite en votre faveur : écoutez, votre loyer est de trois cents livres; le bail que j'ai passé avec votre mari est de neuf ans : eh

bien ! *Madame*, je vais vous en ſigner une décharge. Il me ſemble, *Madame*, que ce commencement de déſintéreſſement, de la part d'un Procureur ſur-tout, mérite quelques attentions. Quoi ! lui répartis-je, avec un rire moqueur, la femme d'un Militaire, la femme de M. d'*Ul*...... ne vaut que trois cents livres par an ! ſans amour-propre, je me priſe infiniment au-deſſus ; allez, mon cher Procureur, en lui paſſant la main ſous le menton, hauſſez le prix, & ſongez que ſi je ſuis d'humeur à vous favoriſer, mon cœur vous reſtituera toujours au double, l'intérêt que vous pourrez lui fixer, à quelque titre que vous mettiez vos eſpeces adieu, mon cher propriétaire. En vain a-t-il voulu me retenir ; il y étoit trop tard ; j'ai ſorti, & me voilà.

La morale doit ſuivre de près de tels dialogues ; auſſi ma mere en finiſſant, ajouta-t-elle : Voilà, *Mademoiſelle*, comme il faut s'y prendre avec les hommes : tu es jolie ! tu ſçais plaire ! tu n'as d'autre induſtrie pour te ſoutenir avec honneur que celle de ta mere ! Quand la carriere te ſera ouverte, ſuis mes conſeils, & je te ferai la plus grande Dame de Paris.

Je l'avouerai, à mon âge je réfléchiſſois ; je

pensois; non aux *Astres*, non au *Soleil*, non aux *Planettes*, non aux *reseaux dorés de l'Aurore*; comme nous le prescrit notre nouveau Philosophe, mais aux sentimens de mon cœur, & aux sages mouvemens de la nature. J'eus horreur de ce honteux libertinage de ma mere; que les instructions de mon parrein m'avoient développé, & encore plus au honteux trafic des charmes de Madame d'*Ul*....... Enfin, je gémissois de la bassesse ignominieuse que j'appercevois dans toute sa conduite: je voulois bien aimer; en vain me serois-je opposée aux secrets mouvemens de mon cœur, qui m'entraînoient à aimer, mais je ne voulois devoir l'amour qu'à l'amour même. Ce sentiment est celui de la nature; aussi puis-je dire que je ne me suis volontairement attachée qu'au cœur qui me rendoit le réciproque, & sans ma malheureuse mere, je n'aurois jamais donné dans les cruels écarts auxquels j'ai été forcée.

Il est vrai, & ce que je vais dire est le fruit de mes expériences; il faut nécessairement qu'il en coûte à un hommee qui s'attache à une femme dont les galanteries commencent à percer. Je dis & j'avance avec confiance, que de toutes les femmes auxquelles un galant

homme s'attache, il n'y en a point qui lui coûte moins qu'une femme de notre état, qui joint aux sentimens du cœur, la tendresse de l'amour. J'avoue que de telles femmes de mon état sont rares ; mais j'avoue aussi que la folie des hommes est la source de la cupidité de ces sortes de femmes. Une femme se livre d'abord sans intérêt à l'amour d'un homme ; l'homme honnête lui plaît, & sans le malheur des concurrens qui se succedent les uns aux autres, l'or à la main, l'homme honnête lui auroit suffi. Je tremble à vous représenter la dépense qu'occasionnent ces femmes que nous appellons sages, vertueuses même, parce qu'elles n'ont jamais joint l'expérience de l'amour, avec les sentimens dont souvent & trop souvent elles sont tyrannisées ; elles nous méprisent ces femmes, & sont les premieres à nous jetter la pierre ; mais, en vérité, n'aurions-nous pas, nous autres, plus de raison de leur renvoyer ce mépris, nous qui souvent gémissons d'un état, dont en secret elles sont elles-mêmes trop flattées ? Pour prouver ce que je dis, regardons leur extérieur : même art dans les ajustement, même désir de plaire ; l'œil fixe, & le regard attentif ; ces minauderies affectées ;

ces rendez-vous multipliés, sous le prétexte d'amusemens; ces parties de plaisirs, de promenades, de spectacles; enfin, que vous dirai-je? cette cruelle ambition d'être examinées, d'être préférées même. Que faisons-nous de plus? Quelle disparité dans notre conduite! Je reviens à ma thèse, qui est de faire voir que de telles femmes sont capables de ruiner un homme, qui a le malheur de s'attacher à elles. Le mari ne supplée point aux dépenses fixées à une femme; son fonds annuel est borné à un jeu médiocre, à des ajustemens d'état & de condition; mais qui paye leurs parties de plaisir? qui leur donne lieu de jouer gros jeu? qui perd à ces parties? ce n'est sûrement pas elles. Sous ce prétexte du jeu, j'ai ruiné un Robin qui n'a eu aucune part à mes faveurs: ces présens d'étrennes, du jour de la fête! si la femme aimée a plusieurs surnoms, chaque Saint exige un présent! ces détours adroits pour se satisfaire sur un collier, sur une robe, sur des coëffures à la mode, & qui coûtent tant dans leurs commencemens! ces petites dettes, artistement exagérées! ce fonds de mélancolie qui afflige un Amant! ces reproches adroits! ces vapeurs qui s'appaisent avec l'or!

enfin, ces fêtes, ces promenades ; tout cela tombe ſur le corps d'un malheureux adorateur de charmes, que ſouvent il ſuppoſe ! Nous ſommes, au contraire, ruinées, nous autres, ſi nous aimons ſincérement ; pendant que le profit ſeul reſte à ces femmes dont je parle, parce qu'elles n'aiment point : nous autres femmes, nous avons deux rivales qui ne ſe détruiront jamais ; les femmes, dont je parle, c'eſt une ſecrette envie qui les dévore ; elles s'imaginent que nous leur enlevons le droit de leurs conquêtes, & les dévotes ; quant à celles-là, c'eſt un fonds inépuiſable de critique qui les tourmente : elles médiſent de nous, & calomnient les autres. Mais quant aux femmes ſages & vraiment vertueuſes, c'eſt un état que je reſpecte du plus intime de mon cœur : elles gémiſſent de notre état ; hélas ! nous en gémiſſons continuellement ; mais leurs gémiſſemens ſont accompagnés de reſſources : j'en connois, que ne les ai-je connues au commencement de mon exiſtence ! qui en ont pris ſoin, & qui n'ont point trouvé de plus grande gloire pour la vertu, que de tendre la main à nous autres, pauvres infortunées, que le goût du plaiſir, que la contrainte d'une mere

malheureuse, avoient jettées dans cet affreux libertinage des passions de la pure nature, & qui avoient, sans le sçavoir, pris pour régle constante de leur conduite, que c'est *résister à l'ordre de Dieu, que de résister à l'ordre d'une nature, qu'il ne faut jamais, à la vérité, prévenir, mais qu'il est indécent de voloir combattre.*

Mon Dieu! cher Lecteur, que je me suis écartée! aidez-moi à revenir à mon sujet! J'y suis. Je gémissois pour-lors, comme je vous l'ai dit; sur les idées effrayantes que m'avoit inspiré le discours de ma mere: je sortis bientôt de ces pensées morales, appercevant ma mere, qui, en finissant son éloquent discours, jettoit les yeux sur les piéces du triomphe de ma vanité, éparses sur mon lit & sur ma table: qu'est-ce que ceci, *Mademoiselle*, me dit Madame d'*Ul*.....? Quelle magnificence! tu as donc déja dépensé ton argent? & comment as-tu fait en si peu de tems? Ce que je t'ai donné n'a pas été suffisant pour tout ce que je vois; puis tenant cet ensemble piéce par piéce, elle se récrioit sur chacune d'elle. Je ne lui fis aucun mystere, & lui dis que ce tout étoit un présent de mon parrein, qui m'étoit venu voir &

m'avoit donné tout ce qu'elle voyoit. Tu as donc conſervé ton argent ? Oui, *Madame*, lui répondis-je. Tant mieux ! tant mieux ! ma fille, voilà comme il faut en uſer : ne va pas t'amuſer, quand tu ſeras grande, à ces gens qui font les langoureux ; c'eſt à un Amant bien riche qu'il faut s'abandonner. Retiens bien ce conſeil, ma fille : ne donne jamais ton cœur ? qu'il ſoit toujours libre ! ce n'eſt pas ſans deſſein que je te fais ma confidente. Ecoute-moi bien, & fais ton profit de ma conduite : tu n'as rien à eſpérer que ſur le fonds de mon induſtrie, en attendant que je te puiſſe aſſocier à mon commerce. En vérité, je tremblois d'effroi : je rougis même de me trouver expoſée aux leçons d'une mere ſi indigne de l'être ; leçons ſi contraires à cette façon de penſer que j'ai toujours conſervée, & dont je n'appercevois encore que de foibles prémices. Hélas ! grand Dieu, quels exemples d'une pareille conduite, & d'un ſemblable caractere, n'ai-je pas eu lieu de voir pendant le cours de ma carriere, & de mon propre libertinage, qui m'ont déchiré le cœur ? Que de meres ai-je vu ſous le voile de la pruderie qu'avoit tiſſu le débris des attraits de la Jeuneſſe ; atten-

dre avec impatience la maturité des graces naissantes de leurs filles, & même en prévenir le tems en faveur d'une augmentation de fonds, qu'avoit devancé leur propre industrie! que de meres, dans le commerce de la vie, vendent l'honneur de leurs filles, & immolent cette vertu naissante qui auroit porté d'heureux fruits! que de filles, qui sous une autre discipline, auroient fait honneur à la Société, & détruit le malheureux préjugé que les hommes ont pris de nos caractéres! Je l'avouerai, qu'on me permette cette législation; je crois que pour couper court au libertinage de Paris, qui infecte même les Provinces, il seroit indispensable de punir les peres & meres, plûtôt que les filles; ce seroit le vrai moyen, & le seul même qui pût arrêter la progression d'un tel débordement : c'est nous autres femmes qui devons être consultées à cet égard, plutôt que des hommes sages, & qui sont, quoiqu'heureusement, sans expérience ? ce seroit contre ces hommes misérables, crapuleux; enfin, ces hommes bas & méprisable, qui dissipent leurs richesses à l'acquisition de l'innocence; contre lesquels il faudroit sévir avec la derniere rigueur. Hé! ce sont justement & à ces meres

indignes, & à ces hommes barbares que l'on prostitue l'encens, & la sévérité n'est que pour une malheureuse victime, souvent contrainte malgré elle à suivre les pas de l'avarice d'une mere & la brutalité des hommes !

Pardonnez-moi, cher Lecteur, j'ai lu un Auteur Romanesque propre à ennuyer considérablement, à raison des réflexions métaphysiques, qui enjamboient sur chaque phrase historique : il a été applaudi ! pourquoi ne le serois-je pas également, puisque mes réflexions sont toutes du ressort de la pure nature, & qu'elles suivent d'un pas égal l'histoire de ma vie ? On doit me croire ; je suis sincere, & la preuve que je donne de ma sincérité n'est pas suspecte.

Ma mere s'occupa ensuite de son déménagement pour le lendemain : en effet, dès ce jour M. d'*Ul*...... nous vint prendre dans un fiacre ; ma mere & moi étions habillé de façon à lui faire honneur : il fut enchanté de ma figure. Je lui plus ; je l'aimois. Nous descendons, nous roulons grand train, nous arrivons à notre Hôtel. Le Procureur qui nous attendoit, entendant arrêter un carosse, se douta que c'étoit ses nouveaux hôtes : il descendit,

toujours en robe de chambre, mais au lieu du bonnet de velours, il avoit une perruque ronde toute neuve ; il s'étoit mis à sa toilette, & étoit le plus beau garçon du monde. Il présenta la main à Madame d'*Ul*...... ce fut la premiere fois que je lui vis faire avec élégance ces minauderies, qui étoient le sel de son amour postiche, ou plutôt qui étoient l'hameçon de l'imbecille Amant. M. d'*Ul*......me prit dans ses bras pour descendre ; nous montons au premier ; nous y rencontrons Madame *Ruinard*, qui embrassa ma mere, qui s'écrie ensuite sur ma jolie figure, m'embrasse & me caresse à mon tour. Ce fut ainsi que nous entrames chez elle. Quand nous nous fumes un peu reposées, (c'est le terme ordinaire du beau monde ; quand on descend de carosse, sur-tout d'un fiacre, on est, ou on doit être *excédé* de fatigue,) nous montons à notre appartement, qui se trouva prêt à nous recevoir ; car M. d'*Ul*...... avoit eu soin de faire ranger tout ce que ma mere avoit envoyé. La premiere chose qui me frappa, ce fut deux miroirs, l'un sur la cheminée, qui répondoit à un autre au-dessus d'une commode placée vis-à-vis, que nous nommions nos *glaces*. Je me vis à mon aise

dans ces glaces par devant & par derriere ; & ſans autre cérémonie, je me tournois & me retournois, de façon que Madame *Ruinard* s'en apperçut. Eh quoi ! ma fille, vous vous trouvez ici plus jolie que d'où vous ſortez, me dit Madame *Ruinard.* J'allois répondre avec précipitation, quand ma mere ſe doutant que j'allois dire une vérité qui l'auroit deshonorée, me ferma la bouche, en répondant, que ce qui affectoit ſa fille étoit de ſe voir en même tems par devant & par derriere ; que leur ancienne chambre ne pouvoit ſouffrir ce vis-à-vis : cette réponſe fut acceptée pour bonne, & donna occaſion à la diſſertation des différentes façons d'ameublement que pouvoient ſouffrir les appartemens. Quand tous ces préambules ennuyans furent finis, M. & Madame *Ruinard* engagerent Monſieur, Madame & Mademoiſelle d'*Ul*..... à leur faire l'honneur de ſouper avec eux, attendu, diſoient-ils, que nos gens viendroient trop tard pour nous faire à ſouper ; je vis ma mere pâlir au mot de *gens*, dont elle n'entendoit que trop bien les termes, mais dont le défaut de gens aigriſſoit ſon amour-propre. M. d'*Ul*..... plus uni, ſouffrit de ſon côté, mais il eut aſſez

de force pour répliquer que leur gens ne consistoient qu'en une servante que Madame d'*Ul...* avoit mise dehors par mécontentement, & qu'il remplaceroit aujourd'hui ou demain par une qu'il avoit arrêtée & qui devoit arriver. On est si trompé, reprit sur le champ Madame d'*Ul......* dont la vanité étoit en une terrible allarme, avec ces sortes d'animaux, qu'en vérité on aimeroit mieux s'en passer que d'en prendre; mais c'est un mal nécessaire. Aussitôt la conversation roula sur les Cuisinieres; les Servantes & les Laquais, de façon que sans M. *Ruinard* on auroit passé la nuit sur leurs chapitres: mais lui, interrompant le cliquetis de ces femmes, qui faisoit main-basse sur ces pauvres gens, dit à Madame *Ruinard*, vous oubliez qu'il est tems de nous faire souper, & qu'il est tems que nous descendions. Nous descendimes, en effet, à l'appartement de M. & Madame *Ruinard*, qui étoit très-illuminé & beau; M. d'*Ul......* donnoit la main à Madame *Ruinard* avec laquelle il n'étoit déja point trop mal, & M. *Ruinard* donnoit la sienne à Madame d'*Ul.......* avec laquelle il étoit en voie de convention. Je suivois par derriere, & je fermois la marche, occupée à

saisir toutes les physionomies. On nous servit des féves & des œufs. J'aimois mieux cette cuisine que la *Gargotte* de Madame d'*Ul*.... Les Convives mangerent à merveille, & surtout ma mere : on avoit beau lui dire qu'il y avoit du poisson qui alloit paroître, elle alloit toujours son train ; elle ne prenoit point garde que les Clercs & les gens de M. *Ruinard* n'avoient point d'autres ressources que ces deux premiers mets. Enfin, on servit le poisson : Madame *Ruinard* nous vanta ses soins, qui lui avoient donné le plus beau poisson du monde. Ce plat unique consistoit en une matelotte prise à la Croix d'argent, qui lui avoit coûté trente sols. Vous ne croiriez pas, dit-elle, combien je me suis donné de peine pour aller ce matin chez les Marchandes de poisson, sans avoir pu rien rencontrer qui fut présentable, & qui ne fût d'un prix excessif ; ces Marchandes de poisson, continua la Dame *Ruinard*, sont si fieres & si insolentes, qu'elles ne céderoient point le pas à une femme de Procureur : elles s'enrichissent des vols qu'elles font sur le Public ; en vérité, on devroit bien régler les états. Vous verrez ! vous verrez ! Madame d'*Ul*.... ! vous ! femme de Militaire, qui méritez des égards &

des considérations au-dessus de ceux qui nous sont dûs, comment ces femmes-là vous regarderont! Madame d'*Ul*......! prenez-le sur le haut ton, & ne vous laissez pas marcher sur le ventre! tout dépend des commencemens! ces femmes, encore une fois, sont brillantes à nos dépens, & nous éclaboussent fort souvent: cependant il faut les voir ces sortes de femmes; car nous en avons beaucoup dans ce quartier-ci: mais vous verrez, vous verrez combien je rabbaisse leur caquet..... M. d'*Ul*.... voulut faire finir cette ennuyante conversation, mais inutilement; on ne l'écoutoit point. M. *Ruinard* de son côté, qui n'étoit occupé que de plaire à Madame d'*Ul*...... & qui perdoit ses peines, attendu que cette même Dame, qui se trouvoit dans son centre, au milieu de ce rapport de médisance & de calomnie, n'avoit d'autre attention que celle d'écouter, de répondre & de manger. Les deux maris, voyant qu'ils ne pouvoient être écoutés, resterent donc dans le silence; ils crurent un instant que tout étoit fini, parce que Madame *Ruinard* avoit enfin cessé; mais Madame d'*Ul*...... toujours la bouche pleine, répliqua: Eh quoi! *Madame*, vous vous mêlez donc du ménage? vous allez donc vous-même

à

à la provision ? Oui, vraiment, repris Madame *Ruinard* ! Nous serions bientôt ruinés, si nous laissions faire nos domestiques. Nouveau sujet de reprendre le caractere des Valets, nouveau reflux, nouvelles réparties. Madame d'*Ul*...... enchantée de la conduite de Madame *Ruinard*, saisit cette occasion pour pallier son défaut de Domestiques. Que je suis charmée, Madame, lui dit-elle, de ce que votre caractere est conforme au mien ! toute femme de Militaire que je suis, je vais à la provision, j'y mene même à présent Mademoiselle : je fais plus, je sçais faire la cuisine ; demandez à M. d'*Ul*...... s'il ne dévore pas ce que je lui présente, accommodé de ma main : la ! Madame, la ! vous en goûterez. A vrai dire, je ne suis inquiette d'une servante que pour faire annoncer ; car cela est du beau ton. Eh ! fi, Madame ! répartit Madame *Ruinard* ; ce n'est point une servante qu'il vous faut ; c'est une cuisiniere : entre nous cependant, dans nos maisons, une cuisiniere n'est qu'une servante, une fille grossiere & ignorante ; mais nous lui donnons le surnom de cuisiniere ; cela sonne mieux : tenez, c'est moi qui ai accommodé les œufs & les féves que vous avez man-

gés ; qu'en dites-vous ? & ſans lui donner le tems de répondre, elle continua à faire rougir Madame d'*Ul*....... en lui diſant qu'une ſervante ou cuiſiniere n'étoit point faite pour annoncer. C'eſt un laquais, Madame qu'il vous faut, c'eſt un laquais ; tenez, ce laquais que vous m'avez vu, annonce, me ſuit, me porte la robe, mon livre, & ne me quitte pas ; à plus forte raiſon doit-il en faire autant à une femme comme vous, à une femme de Militaire. M. d'*Ul*.... dit à Madame *Ruinard* ; Madame, ce que vous dites eſt vrai ; mais je n'ai pas cru devoir accoutumer Madame d'*Ul*.... à ſe faire ſuivre ; je ſçais que je ſuis d'un nom & d'un état qui m'obligeront à tenir cette conduite par la ſuite ; mais nous ne ſommes point riches ; il faut attendre. Ah ! M. d'*Ul*..... interrompit Madame *Ruinard*, il en faut un ; cela n'eſt pas ſi cher que vous penſez. Voici un laquais ; ſes gages ſont pris ſur les cliens qui viennent conſulter Monſieur ; ſon habillement eſt fait aux dépens d'une vieille garde-robe d'habits que porte M. *Ruinard* pendant les vacances, & la dépenſe d'ailleurs ſe prend ſur les rôles d'écritures : n'eſt-il pas vrai, mon cher ami M. *Ruinard* ? M. *Ruinard* ne s'en

défendit pas, encore moins rougit-il de cette apostrophe. Mais, répliqua M. d'*Ul....* fort pertinemment, nous n'avons point de cliens, nous ne faisons point de rôles ; nous n'avons que nos appointemens. Oh ! oh ! M. d'*Ul....* répliqua Madame *Ruinard*, vous nous la donnez belle ! & ne sçavons-nous pas comment vous faites avec vos soldats, & les arrangemens que vous avez avec vos Officiers ? ces petits tours de bâton valent bien nos cliens & nos rôles. Allez, allez, M. d'*Ul.....* chacun sçait son métier : vous glosez sur les Procureurs ; mais, la main sur la conscience, dites-nous la vérité : n'y a-t-il pas lieu à gloser sur vous. Vivons bonnement, dit-elle en finissant enfin, & faisons du mieux que nous pourrons. Madame d'*Ul....* étoit ravie que cette femme eût ainsi parlé & donné un nouvel essor à l'amour-propre de son mari : elle observoit un mystérieux silence, & sembloit voir dans la physionomie de M. d'*Ul....* qu'il commençoit à capituler.

Cette conversation, comme vous pouvez en juger, ne laissa pas que de nous mener assez loin : minuit sonna, cette heure fit réfléchir Madame *Ruinard*, qui ne s'ennuyoit pas, mais qui avoit peur que son mari ne se réveillât trop tard le lendemain : c'est pourquoi elle lui

dit : M. *Ruinard*, vous feriez fort bien de vous aller coucher ; vous avez demain des cliens auxquels il faut arracher la derniere plume. M. *Ruinard* applaudit au diſcours ſenſé de Madame ſon épouſe, & ſe retira. Ma mere demanda ce que vouloit dire *ce mot du guet*. M. *Ruinard* étoit déja paſſé dans ſa chambre ; elle étoit libre ; auſſi nous découvrit-elle le myſtere : ce ſont, dit-elle, d'honnêtes gens qui doivent environt deux mille écus ; ils ont été attaqués par leurs créanciers, au moment du défaut d'argent : mon mari à fait ſaiſir une maiſon dans Paris de valeur de plus 200000 livres. Les débiteurs ont cru bien faire de ſe mettre entre les mains de M. *Ruinard*, qui eſt le Procureur des créanciers ; de façon que, ſelon l'uſage introduit dans la communauté, ils ſont pour & contre : mais afin que cela ne paroiſſe point, ils conſervent les premiers cliens en leurs noms, & défendent ou ruinent les autres, ſous le nom emprunté de leurs confreres. Cet uſage ménage les frais ; mais cependant n'en diſpenſe point des néceſſaires ; de maniere que la vente de cette maiſon doit être décidée inceſſamment ; on n'eſpere en avoir que 40000 liv. au plus, vû le malheur des tems ; encore

faut-il que mon mari, pour faire plaiſir à ces honnêtes gens, la prenne ſous un nom emprunté, & la faſſe monter à cette ſomme, qu'il ſera obligé de payer de ſes deniers : demain doivent venir pluſieurs perſonnes affidées pour lui ſervir de *prête-noms*, auxquelles il faut qu'il paye deux mille écus au moins ; c'eſt-à-dire à celui qui ſe contentera de cette ſomme, ſans préjudice des 40000 liv. Madame d'*Ul*..... charmée de cette confidence, dit à Madame *Ruinard* : je ſuis ſurpriſe que M. *Ruinard*, homme intelligent, ne s'adreſſe pas plutôt à un ami qu'à ces ſortes de *prête-noms*, qui ſouvent trahiſſent le ſecret & la bonne foi : je vous conſeille de lui faire part de cette réflexion avant qu'il ſe couche. Madame *Ruinard* s'égoſilla à appeller M. *Ruinard*, qui, déjà endormi, ſe réveilla en ſurſaut ; & croyant que l'on crioit au feu, vint avec une vieille robe de chambre & un bonnet de laine fort gras ; tout effarouché, au milieu de la compagnie, criant & s'égoſillant, au feu ! On l'appaiſa ; il revint à lui, & Madame *Ruinard* l'inſtruiſit du motif qui avoit donné lieu à l'appeller. M. *Ruinard* auroit été fort aiſe de trouver un ami, non pas tant pour le ſécret que

pour se dispenser de compter deux mille écus; mais n'osant trop s'ouvrir à cet égard, il ne trouva plus qu'une difficulté qui étoit celle de trouver un tel ami. C'est moi, dit Madame d'*Ul*...., & il est surprenant que vous n'ayez pas jetté les yeux sur moi. L'imbécille donna dans le panneau, & passa une partie de la nuit à mettre avec Madame d'*Ul*..... l'affaire en regle. Quand Madame d'*Ul*..... eut signé son pouvoir & son offre, M. *Ruinard* l'embrassa de tout son cœur : sa femme se félicita davantage de ses nouveaux hôtes : chacun se retira & alla se coucher. J'avois besoin de dormir; cependant je me roidissois contre le sommeil, pour être présente à toute cette affaire.

Le lendemain, M. d'*Ul*.... se leva de fort bonne heure pour aller à sa Compagnie, & dit à sa femme qu'il lui enverroit aujourd'hui une servante & un lit pour la coucher; qu'elle préparât la premiere piece à recevoir le tout ensemble : mais, lui dit-elle, (ainsi qu'elle me le rapporta ensuite, (avez-vous pensé à me donner un laquais? Oui, lui répondit-il, je prendrai quelque jeune homme de mes Soldats que je formerai, & qui ne me coûtera que l'entretien. Madame d'*Ul*.... sauta au cou de son

complaiſant mari, & lui promit en révanche que cet entretien ne lui coûteroit rien, qu'elle en vouloit faire les frais : l'embarras étoit de trouver un trou pour le placer ; cela ſe trouva dans la journée, & le jour ſuivant nous eumes cuiſiniere & laquais. Ce même jour M. d'*Ul*.... avant de partir, vint m'embraſſer dans mon lit, me dire adieu pour huit jours ; car il étoit ſouvent des quinze jours ſans coucher à la maiſon, à cauſe de ſes fonctions ; de ſorte que nous étions libres pendant les trois quarts de l'année.

Ma mere ſe levoit à peine, il étoit près d'une heure quand M. *Ruinard* entra. Madame, dit-il, la maiſon eſt à nous ; c'étoit aujourd'hui le dernier jour des criées ; j'ai fait ſignifier vos actes, & ce matin, au lieu de faire remettre l'enchere, comme je me l'étois propoſé, j'ai fait fixer l'adjudication. La maiſon me revient à quarante mille livres, elle vaut cent mille écus ; elle étoit louée douze mille livres de rente ; mais par le bail judiciaire, les loyer ſont tellément diminués que, les réparations faites, à peine en retiroit-on deux. Comme votre Domeſtique n'eſt pas encore arrivée, nous avons pourvu à tout ; nous dînerons enſemble ; Madame *Ruinard* a donné ſes ordres ; elle

vous attend avec notre chere petite Junon : quant à moi, je vais manger un morceau afin d'aller de suite payer tous les droits, & retirer mes actes de propriété. Sur le champ M. *Ruinard* sortit.

En effet, ma mere, enchantée de faire une si belle épreuve, de rendre un Procureur dupe de ses intérêts, vint dans ma chambre : j'étois déjà occupée à me parer ; elle m'embrassa avec tendresse ; en m'assurant que bientôt elle auroit une cuisiniere & un laquais en regle, & qu'elle me mettroit sur le ton de la bonne éducation. Je n'entendois rien à cela, mais je jugeois qu'elle me parloit de l'histoire de la veille, sur laquelle, sans trop sçavoir ni comment ni pourquoi, je fondois des espérances. Le dénouement n'est pas éloigné : nous nous habillames à la hâte & nous descendimes ; nous trouvames Madame *Ruinard* qui nous accabla de mille amitiés, & M. *Ruinard*, déjà à table, nous prévenoit de mille témoignages de reconnoissance. On nous servit sur le champ. M. *Ruinard* quitte table, sort & court à ses affaires ; il ne revint que fort tard : quant à nous, étant engagées à souper encore chez le Procureur, nous tinmes table assez longtems, & nous ne la quittames même

que quand on vint nous avertir que *Jeanneton*, notre cuiſiniere, étoit arrivée avec le lit qui lui étoit deſtiné : nous remontames toutes, & nous fimes ranger ce nouveau & premier Domeſtique. Ma mere lui donna nos vieilles ſerviettes, qui reſſembloient fort à des torchons pour faire ſa cuiſine : cet embarras que ma mere n'avoit nullement prévu, lui donna du ſombre ; car il falloit acheter torchons, tabliers & d'autres meubles de cuiſine qui décorent les Cuiſinieres. Je vous ennuirois ſi je vous décrivois les interrogations qu'elle ſubit de la part de Madame *Ruinard* & de Madame d'*Ul*... Cette fille, qui paroiſſoit merveilleuſe, répondit juſte à tout : les gages furent fixes à bon compte pour la premiere année, & elle nous reſta.

Madame *Ruinard* & Madame d'*Ul*... paſſerent la ſoirée à jouer *à la briſcambille* ; elles s'acharnerent au jeu pendant trois heures au moins : le foible de ma mere n'étoit nullement le jeu ; auſſi, inquiette de revoir ſon Procureur, perdit-elle ; mais avec une nobleſſe qui mérita l'éloge de Madame *Ruinard*. M. *Ruinard* arrive enfin, armé de pied-en-cap de tout l'attirail de la chicane. En entrant il ſauta au cou de Madame d'*Ul*..... & de ſes bras, il paſſa dans ceux de

sa femme : par votre moyen, Madame, lui dit-il, voilà donc ma fortune faite. Oh ! l'heureux jour, que celui qui m'a procuré votre connoissance, Madame ma chere d'*Ul*....! Voilà, d'un trait de plume, dit mille livres de rente que je me fais pour douze mille livres ; car les frais d'obligation, les taxes, les droits payés, il ne reste plus que cette somme pour acquitter les créanciers : je suis au comble de ma joie, je suis à présent en état de me retirer ; j'ai bien cent mille livres d'argent comptant : cependant je veux encore poursuivre mon état ; car il est disgracieux de n'en point avoir, surtout à mon âge, du caractere laborieux dont je suis doué. Allons, ma chere femme, divertis-toi à présent, rien ne te manquera, & conservons fidélement l'amitié que méritent M. & Madame d'*Ul*... Ma mere sourioit à toute cette volubilité d'étalage de la fortune de M. *Ruinard*, & se disposoit à profiter de tout cet évenement.

Ces préambules finis, on servit à souper : il ne fut pas long ; car nous avions bien dîné, & M. *Ruinard* avoit besoin de repos. S'appercevant pour-lors que M. d'*Ul*..... n'étoit point avec nous, il en demanda la raison. Madame d'*Ul*..... reprit son air *jovial*, & dit qu'elle étoit

accoutumée à ces absences que son état exigeoit ; que quelquefois en quinze jours elle ne le voyoit pas deux fois. On plaignit l'état du mari, & le veuvage de la femme ; chacun se retira, & chacun à part fit ses réflexions pour la journée du lendemain.

M. *Ruinard* avoit travaillé dès le matin pour faire dresser un acte de déclaration de la part de Madame d'*Ul*..... Comme cette adjudication de la veille étoit au profit de M. *Ruinard*, qu'elle reconnoissoit que tout avoit été payé de ses deniers, & qu'elle n'avoit servi que de *prête-nom*, M. *Ruinard*, dis-je, qui avoit disposé tous ces arrangemens, entra chez ma mere qui étoit encore dans son lit, qui rêvoit de son côté à prendre ses mesures pour rendre dupe son discret Procureur. Il se fit annoncer par la Cuisiniere & parut. Quoi ! Madame, lui dit-il d'un ton de voix fort élevé, vous êtes dans votre lit pendant que je viens de vous donner dix mille livres de rente ? Madame d'*Ul*....... ne fut pas fâchée que devant sa Domestique il lui eût fait cet honneur : ce discours, d'un autre côté, enchanta la Domestique, qui en fit bientôt part à sa confidente ; & de bouche en bouche, on sçut dans le quar-

tier que la nouvelle domiciliée logée chez M. *Ruinard* venoit d'avoir dix mille livres de rente par les ſoins de ſon propriétaire. Cette renommée fit l'effet le plus conforme à la vanité de Madame d'*Ul....*; car nous fumes regardés dans le quartier comme des gens riches; mais dont la modeſtie égaloit les fonds.

Ma mere ſe laiſſa embraſſer par M. *Ruinard*, qui bientôt ne penſant plus à l'objet qui l'amenoit', voulut renouer ſes premieres converſations. L'état où étoit ma mere qui faiſoit paroître ſes charmes dans tout leur jour, ces petites agaceries qu'elle lui faiſoit ; tout cet enſemble brouilla la cervelle du Procureur. Le Procureur devint preſſant, ma mere contrefit la prude, elle voulut détourner la converſation & demanda à voir le titre de ſa nouvelle propriété, & qu'il lui montrât les quittances de tout ce qu'il avoit été dans l'obligation de payer pour aſſurer ſes droits. Ma mere vit en effet que tout étoit en ſon nom ; eh bien ! lui ditelle, à préſent c'eſt donc moi qui ſuis propriétaire; oui, lui dit en plaiſantant l'amoureux Procureur, & pour preuve de ce que je vous dis, voilà la déclaration que j'ai ſigné en votre nom au bas du pouvoir dont ceci n'eſt que

l'expédition, car les originaux ſont déposés au Greffe ; mais je ne vous remettrai le tout que quand vous m'aurez accordé...... J'entends, dit Madame d'*Ul*..... un pareil préſent vaut bien un ſacrifice de ma part ; donnez-moi ces papiers, & fiez-vous à ma bonne foi. Le Procureur continuant la plaiſanterie, les lui remit : elle les mit à côté d'elle, ſous ſon oreiller, & après elle écouta volontiers les propoſitions flatteuſes de M. *Ruinard.*

L'amoureux Procureur ſe mettoit en devoir de prendre ſa place à côté de ma mere, & déjà dans une entiere liberté d'exprimer ſa paſſion, lorſque Madame *Ruinard* entra : par bonheur pour ma mere, qu'en plaiſantant ſeulement, elle cherchoit à l'éloigner, & qu'elle lui diſoit : comment, M. *Ruinard*, pouvez-vous être ſi fou ? vous avez une aimable femme, & vous voulez courir ſur les briſées d'autrui ? Ce fut dans ce moment que Madame *Ruinard* entra, & qu'elle entendit ce débat, qu'elle prit au ſérieux de la part de ma mere, qui ne diſputoit pour-lors que pour enflamer davantage l'amour du Procureur : ce fut dans cet inſtant que Madame *Ruinard* s'avança au lit de Madame d'*Ul*...... qu'elle l'apperçut

repousser son mari ; elle se mit à crier comme une folle. M. *Ruinard* interdit & confus, ne sçavoit que devenir. Madame d'*Ul*...... enchantée des embrassemens de Madame *Ruinard*, fut bien contente que ses discours eussent été pris au serieux ; elle fut justifiée, & le mari contraint de s'habiller & de se retirer dans son cabinet.

Au bruit, aux lamentations que faisoit Madame *Ruinard*, je m'éveillai ; je me levai & m'habillai au plus vîte pour voir ce que cela signifioit. Je vis Madame *Ruinard* collée aux joues de Madame d'*Ul*..... larmoyant & déplorant sa situation, jurant, pestant contre l'infidélité de son mari. Voyez, Madame, si vous n'étiez pas une femme aussi sage, à quelles extrémités se feroit porté ce libertin ! Pour qui vous prenoit-il ? Madame, il falloit prendre un bon bâton, & le chasser de chez vous à grands coups : le scélerat ! le bélitre ! vouloir violer des femmes aussi vertueuses, & encore des locataires & des femmes de Militaire comme vous ! Si c'eût été M. d'*Ul*.... qui fût entré au lieu de moi, il lui auroit passé son épée au travers du corps, & il l'auroit bien mérité.

Ma mere écouta avec une feinte compassion les cris de sa douleur, la consola, lui fit entendre que les hommes sont entreprenans, & que c'étoit sa faute d'avoir permis que M. *Ruinard* entrât avant d'être levée; qu'une autre fois cet évenement le rendroit plus circonspect: mais après tout, Madame, reprit ma mere, il n'y a que la folie de votre mari qui puisse vous faire de la peine: il ne faut pas divulguer ces sortes d'évenemens; cela vous feroit tort, & vous compromettriez ma réputation: je vous demande en grace de vous raccommoder avec lui, & de n'en plus parler. Ma mere se leva ensuite, mit ses papiers dans sa commode, en serra la clef, & après s'être habillée, elle descendit avec Madame *Ruinard.* Là dans sa chambre, elle lui fit promettre de recevoir les excuses de son mari. Madame d'*Ul*..... passa dans le cabinet de M. *Ruinard*, qu'elle vit tout essoufflé de son aventure. J'ai fait la paix, mon cher M. *Ruinard*, tout va à merveille, lui dit-elle; venez avec moi; faites quelques excuses à Madame *Ruinard*; embrassez-la, couchez ce soir avec elle, & tout sera raccommodé. La pénitence étoit trop rude pour M. *Ruinard*, il

se débattoit ; mais Madame d'*Ul*..... lui ayant fait appercevoir que cette querelle auroit des suites par rapport à elle, M. *Ruinard* y consentit. La paix se fit, mais il falloit la faire à cette condition pour que tout fût oublié ; c'est ce que M. *Ruinard* ne pouvoit digérer, cependant il fallut en passer par-là ; aussi pour marquer de reconnoissance de la part de Madame *Ruinard*, elle nous engagea à passer encore la journée chez elle ; de façon que nous dinames & nous soupames encore avec le Procureur. Par un bonheur inexprimable, c'est que notre cuisiniere, aussi-tôt après avoir annoncé M. *Ruinard*, étoit sortie, & n'étoit revenue que fort tard ; ainsi cette histoire ne passa pas les personnes intéressées.

Madame d'*Ul*..... reconduisit M. *Ruinard* dans son cabinet, où il déploroit son sort auprès d'elle. Vous avez mal pris vos mesures, mon cher Amoureux, lui dit Madame d'*Ul*..... pour le sonder ; il falloit fermer le verrouil avant de faire vos folies : par bonheur que ce que je vous disois en badinant, a été entendu & pris au sérieux par Madame *Ruinard* ; sans cela, nos affaires étoient en assez mauvais état. Cependant l'amoureux Procureur détestoit cette fatale

fatale nuit qu'il devoit paſſer avec ſa femme; il auroit bien voulu la paſſer avec Madame d'*Ul*..... mais cela ne ſe pouvoit; auſſi pour le conſoler, Madame d'*Ul*..... lui dit qu'il falloit laiſſer paſſer quelques jours avant de monter chez elle en tête-à-tête, & ſurtout ne rien précipiter, & attendre du tems une nouvelle entrevue. Ce pauvre Procureur oublia l'adjudication de ſa maiſon : étoit-ce l'amour ; étoit-ce la honte ? étoit-ce la vue de la peine qui lui étoit impoſée ? Sans entrer dans un détail ſi triſte, & ſi inutile, il oublia, pour la premiere fois de ſa vie, de s'entretenir de ſon avarice. La journée ſe paſſa aſſez triſtement de ſa part ; & de notre part, du moins de la mienne, j'en fus aſſez contente ; je montois & deſcendois avec le plus grand plaiſir du monde. Quant à ma mere, elle joua avec Madame *Ruinard* toute la journée, préférant ſa propre ſatisfaction à la réconciliation d'une femme juſtement irritée, & d'un mari confus.

Je ne ſçais ce qui ſe paſſa chez ces époux pendant deux jours, où nous ne vimes perſonne, & où ne nous deſcendimes pas non plus. Il fut queſtion pendant ce tems, de prendre des arrangemens dans notre domeſtique, & de nous préparer

à l'ouvrage ; il nous falloit mille choses d'une utilité indispensable ; linge à notre usage, ajustemens, linges de ménage, &c. Que l'on s'imagine que nous manquions de tout, & on aura bientôt porté sa vue sur ce qui nous étoit indispensable. Ma mere ne vouloit point toucher à ses fonds ; elle ne prétendoit employer que le reste des 25 louis de *Jolicœur*. Cependant, par un effort généreux, elle se résolut d'y toucher pour calmer la vivacité de sa vanité, & dans une mâle assurance que dans la suite son industrie l'accréditeroit d'avantage.

Après ces deux jours passés dans notre domestique, ma mere me fit habiller pour sortir avec elle & aller acheter tout au moins une partie considérable de ce dont nous avions besoin. Nous passames sous des pillers, où elle acheta pour elle & pour moi des deshabillés, & deux robes avec leurs dépendances, pour chacune de nous. Cette acquisition de peu de conséquence fournit matiere à m'instruire de l'économie : nous emballames cette provision dans un carosse qu'il nous fallut prendre, & allames sous les pillers du Saint-Esprit, proche l'Hôtel de Ville ; acheter tout le linge de rencontre dont nous pouvions avoir besoin abso-

lument ; parmi lequel nous eumes chacune six chemises avec leur prétentailles, coëffes, bonnet de nuit, &c. de sorte que peu s'en fallût que tout ce que nous achetames ne dégarnit les boutiques de cet endroit. Que ma mere fut contente, lorsque, de retour chez elle, elle trouva que les 25 louis de *Jolicœur* n'étoient point épuisés ! Nous passames la journée à ranger nos ouvrages & à nous mettre au travail ; j'étois fort contente de me trouver ainsi à mon aise : elle s'appliqua à me montrer l'élégance d'une aîguille, & en peu de tems je fut en état de me passer d'ouvrieres.

Quelques jours après arriva M. d'*Ul*.... qui nous fit compliment de nos emplettes & de nos arrangemens. Il dit à Madame d'*Ul*.... qu'il comptoit passer avec elle ces deux jours-ci, & qu'il avoit pris ses mesures pour donner dans le jour à souper à M. & Madame *Ruinard*. Comme cette dépense étoit sur le compte de M. d'*Ul*...., ma mere en fut charmée ; elle descendit pour en prévenir M. & Madame *Ruinard* : elle vit M. *Ruinard* qui l'embrassa bien tendrement, & qui l'assura que la paix entre sa femme & lui étoit à présent inviolable. Elle lui en fit son compliment ; & pour ne point

donner d'ombrage à cette femme pacifiée, elle prit congé du mari pour aller voir sa femme. Madame *Ruinard* la reçut avec le témoignage le moins suspect de l'amitié la plus sincere; elle lui fit le récit de son raccommodement, & qu'elle avoit lieu d'avoir confiance au traité de paix. A son air, me dit ma mere, je pense qu'elle souhaiteroit avoir lieu d'avoir souvent de pareilles contestations. Si ma mere avoit quitté si brusquement M. *Ruinard*, ce n'étoit sûrement pas la crainte d'une nouvelle brouillerie, mais la crainte de la répétition des papiers. Quoi qu'il en soit, M. & Madame *Ruinard* vinrent souper avec nous & nous passames la soirée fort gaiement.

Ma mere étoit sortie, quand Madame *Ruinard* arriva, & elle arriva long-tems avant son mari. Ma mere avoit reçu de l'argent du sien pour achetter les choses nécessaires au repas; au lieu d'aller à la Croix d'argent, elle crut qu'elle en seroit quitte à meilleur marché ailleurs: en effet, elle alla visiter tous les petits cerdeaux du coin des rues: elle trouva chez l'un des mauviettes, chez l'autre un poulet, chez celui-ci un plat de pieds à la sainte Menehoud; chez l'autre des entremets, une assiette

d'épinars, & une aſſiette de concombres; de façon qu'avec un gros gigot qu'elle avoit chez elle, elle fut en état de régaler la compagnie avec un ordre & une ſymétrie qui ne s'étoient point rencontrés chez le Procureur. M. d'*Ul*.... qui lui avoit donné un loüis, fut régalé pour 30 ſous au plus; encore M. d'*Ul*...... le lendemain fut-il obligé d'en remettre un autre, ſuivant le mémoire de la dépenſe que lui avoit donné ma mere. M. d'*Ul*..... de retour, ne rentra pas dans l'appartement; elle remit au feu tout ce qu'elle avoit apporté & qui étoit déjà cuit depuis plus de deux jours: toutes ces allées & ces venues enſemble, la façon de la cuiſiniere, l'occuperent juſqu'au ſouper, dont elle eut force complimens, qu'elle avoit aſſez bien mérités par les précédens éloges dont elle s'étoit elle-même accablée.

J'ai laiſſé Madame *Ruinard* avec M. d'*Ul*.... revenons à eux; car ceci eſt intéreſſant. Madame *Ruinard* avoit déjà jetté des yeux de concupiſcence ſur M. d'*Ul*...., & M. d'*Ul*.... quoique froid & ſerieux, s'étoit laiſſé ébranler à la vue de Madame *Ruinard*: ces deux perſonnes cauſerent enſemble à voix baſſe & s'échaufferent apparemment dans leurs diſcours;

de façon que j'entendis M. d'*Ul*..... lui donner rendez-vous pour le lendemain sur les sept heures du matin, dans un endroit qu'il lui indiqua, & qu'il lui mit même par écrit : j'entendis qu'ils devoient passer la journée ensemble, au moins une bonne partie. Cette partie de cœur, ou que je croyois telle, étant liée, la pauvre Dame qui attendoit impatiemment l'heure du rendez-vous, ne pouvoit s'empêcher, dans l'épanchement de son cœur, de lui révéler le secret des infidélités de M. *Ruinard*, & de lui confier qu'elle seroit charmée d'ajoûter au plaisir de cette partie, celui de se venger. M. d'*Ul*...... de son coté, qui n'en vouloit aux femmes que pour ruiner un mari, lui répliqua que la meilleure façon de se venger d'un mari avare surtout, étoit de se divertir à ses dépens. Madame *Ruinard* goûta ce raisonnement qui la vengeoit de plus d'une sorte, se mit à rêver à cet expédient ; mais ne trouvant point sur l'heure de prétextes, elle s'en remit au tems, & continua à exprimer sa joie dans un style des plus pathétiques. Ce fut dans ce moment qu'entra M. *Ruinard*, qui voyant ma mere occupée du souper, courut l'embrasser ; mais, m'a-t-elle dit depuis, elle

refusa ses caresses en lui montrant Madame *Ruinard* dans la chambre à côté. M. *Ruinard* entra donc, salua M. d'*Ul*.....; la conversation tomba sur la guerre : elle fit bâiller le Procureur, qui se réveillant à la fin de cette narration, parla de procédure : enfin la compagnie arriva, le souper fut servi, & on se réjouit beaucoup. La compagnie étoit en pointe de vin, quand le dessert fut servi ; il y manquoit du ratafiat. M. *Ruinard*, charmé de se trouver avec sa maîtresse, ne balança pas de prier Madame *Ruinard* d'aller en chercher dans l'armoire de son cabinet, qu'elle y trouveroit une bouteille de vin de saint Laurent, & une bouteille d'eau de vie d'Andaye ; qu'elle apportât le tout, & que l'on se divertiroit à merveilles. Madame *Ruinard* fut d'autant plus enchantée de cette confidence, que cette clef ouvroit une armoire d'en bas dans laquelle étoit le trésor de M. *Ruinard*. Elle prit au plus vîte la clef de la main de son mari & sortit avec diligence. Son premier soin lorsqu'elle fut dans le cabinet, fut d'ouvrir l'armoire du bas : & de prendre quatre ou cinq sacs (il y en avoit tant qu'ils étoient *pele-mêle*,) qu'elle alla renfermer dans sa chambre ; ensuite de

quoi elle tira de l'armoire d'en-haut les bouteilles indiquées. M. *Ruinard* se ressouvint de sa méprise : je m'en apperçus, quand retournant la tête, je le vis pâlir, & dire avec assez de vivacité, Madame *Ruinard* est bien long-tems ; je vais l'aller joindre : il étoit déjà levé, quand ma mere, à côté de laquelle il étoit, l'arrêta par son habit & le força de rester ; mais le coup étoit porté ; il n'entendoit plus rien ; en vain ma mere tâcha de l'égayer ; il devint rêveur, les yeux hagards : par évenement il n'avoit point tort. Enfin arrive Madame *Ruinard* toute essoufflée, & pestant contre son mari ; elle lui dit que si elle avoit été si long-tems, c'est qu'elle avoit eu beaucoup de peine à ouvrir avec la clef qu'il lui avoit donnée ; qu'elle avoit été obligée de prendre d'autres clefs qu'elle avoit trouvées sur son bureau ; que revenue à la même, elle avoit enfin ouvert, & qu'elle rapportoit ce qu'il lui avoit demandé. Tu ne t'es peut-être pas trompée, lui dit M. *Ruinard*, tu as été a l'armoire d'en-haut. Je ne connois que celle-là, lui répartit Madame *Ruinard* avec un air de bonne foi, & je ne sçai pas encore s'il y a une armoire dans le bas. M. *Ruinard*, satisfait de cette apparence de sincé-

rité, reprit ſa bonne humeur, & chacun ſe remit aux délices du ſouper. M. *Ruinard* s'émancipoit avec ma mere; Madame *Ruinard* faiſoit les doux yeux à M. d'*Ul*...., & penſoit plus aux infidélités d'un mari que dorénavant elle abandonnoit à ſes amours.

Dans ces entrefaites, M. d'*Ul*.... propoſa pour le lendemain une partie de déjeuner dans ſa chambre, & y invita la compagnie. Madame *Ruinard* fut étonnée de cette propoſition; ne ſçachant pas l'intention de M. d'*Ul*....; auſſi attendit-elle que la compagnie eût parlé avant de ſe déterminer. Je ne peux accepter cette offre, dit M. *Ruinard*; c'eſt le tems le plus précieux de nos affaires. Je ne le peux, dit Madame d'*Ul*..... parce que j'ai ici beaucoup d'ouvrage à commencer & à finir. En ce cas, dit M. d'*Ul*.... à Madame *Ruinard*, vous y viendrez donc ſeule. Si M. *Ruinard* le trouve bon, dit Madame *Ruinard*, je l'accepte avec plaiſir. M. *Ruinard* ſcella ſon conſentement d'un verre d'eau de vie d'Andaye à la main, de façon que tous furent contents: chacun avoit ſes vues dans cette cordialité, & chacun en fit uſage. Ce trait de politique de la part de M. d'*Ul*.... donna à Madame *Ruinard* une haute idée de ſon eſprit

& de ſon mérite. Auſſi n'a-t-elle jamais rien épargné pour lui prouver la ſincérité de ſon eſtime. Fille unique de ſi dignes pere & mere, je ne pouvois qu'applaudir à une fortune naiſſante qui avoit les apparences de la plus grande ſtabilité.

Le lendemain, Madame *Ruinard* ſe leva de fort bonne heure, & partit avec les ſacs qu'elle avoit la veille enlevés au tréſor de ſon mari. Laiſſons-la avec M. d'*Ul*...., & revenons à la penſée ſecrette qui avoit occaſionné le refus de M. *Ruinard*. M. *Ruinard* s'étoit bien douté que ſa femme qui aimoit à courir accepteroit la partie; ainſi dès qu'il eut entendu Madame d*Ul*... la refuſer, il la refuſa également, bien réſolu de ne pas échapper ſon rendez-vous avec ma mere. Auſſi M. *Ruinard* qui étoit aux écoutes, le lendemain matin n'eut pas plûtôt entendu rouler le fiacre qu'avoit fait venir ſa femme, qu'il monta droit à l'appartement de Madame d'*Ul*...., qui de ſon côté étoit préparée à le recevoir, ayant ſur le champ pénétré l'intention de M. *Ruinard*. Il étoit à peine ſept heures du matin, quand M. *Ruinard* frappa à la porte: la cuiſiniere étoit déjà levée; elle ouvrit ſur le champ, & le fit paſſer chez Madame d'*Ul*..... Quoi!

pareſſeuſe ! lui dit M. *Ruinard*, vous êtes encore au lit, pendant que Madame *Ruinard* court la *prétentaine*.. ! Ah ! c'eſt vous, M. *Ruinard*, dit ma mere d'un ton à demi éveillé ; quelle heure eſt-il donc ? Huit heures, Madame, huit heures. Ah ! Ah ! répondit ma mere, je ne croyois pas qu'il fût ſi tard ; allons je vais me lever. Non, non Madame, dit M. *Ruinard*, qui commencoit déjà à l'embraſſer ; reſtez, Madame ; reſtez, nous n'avons rien à craindre ; notre Argus eſt dehors, & ne reviendra pas ſitôt. Mais répliqua ma mere, attendez que je donne mes ordres à ma cuiſiniere ; il n'eſt pas neceſſaire qu'elle entende ce que vous avez à me dire. Madame d'*Ul*.... appelle ſa cuiſiniere, & lui donne une liſte de commiſſions, qui exigeoient trois à quatre heures de courſe. La cuiſiniere partit, emporta la clef de la premiere porte, & voilà notre amoureux Procureur libre avec mon avare mere : voici un combat de ces deux paſſions qui s'éleve ; voyons-en l'iſſue.

Mon Procureur enchanté de ſe trouver ſeul avec Madame d'*Ul*.... qui ne faiſoit pas la moindre difficulté, ſe mit en état de la joindre dans ſon lit ; mais à peine y fut-il, que Madame d'*Ul*. lui dit : M. *Ruinard*, vous abuſez de ma permiſ-

ſion & de notre liberté ; il eſt bon avant tout de regler nos conditions, vous les ſçavez : ayez donc pour agréable de ſtatuer ſur mes propoſitions. De tout mon cœur, répliqua l'enflâmé Procureur, de tout mon cœur. Eh bien ! lui dit-il, je vous ai promis votre loyer franc ; ainſi je vais vous ſigner une reconnoiſſance, comme vous m'avez payé d'avance les neuf années exprimées dans mon bail. En ce cas, levez-vous, Monſieur, & allez me faire & me ſigner cette reconnoiſſance, répartit Madame d'*Ul*..... Mon Procureur ſe leve, prend une plume & de l'encre, & ſatisfait Madame d'*Ul*.... qui prenant cette reconnoiſſance, la lut, la trouva de ſon goût, la plia, & la mit dans ſa poche qui étoit ſous ſon oreiller.

Le Procureur reprend ſa place, & compte être au comble de ſes vœux. Alte-là encore une fois, Monſieur le Procureur, je ſuis logée pour rien : mais c'eſt peu pour mon mari, & ce n'eſt rien pour moi : à la vérité, je retirerai les quartiers de ſa main, & ils ſeront à mon profit ; mais de bonne foi, aurai-je prêté mon nom à vous donner 12 à 15 mille liv. de rente ; vous laiſſerai-je encore propriétaire de ma perſonne, ſans que je profite même de la ſomme qu'il vous

en auroit coûté si vous eussiez eu affaire avec vos *prête-noms* ordinaires ? Le Procureur brûlant d'amour, fit taire encore cette fois son avarice. Cela est juste, lui répondit-il. En bien ! j'aurois donné cent pistoles à ces *prête-noms* ; je vais vous les donner. Comment, Monsieur, reprit impérieusement ma mere ! me prenez-vous pour cette vile canaille, & me mesurez-vous à la même aune ? Allez, Monsieur, sortez d'ici, & que jamais vous n'y remettiez les pieds. Madame votre épouse m'a dit que vous leur donniez deux mille écus ; vous en êtes convenu ; & vous voulez me donner cent pistoles ! Fi ! vous êtes un avare & un homme bien méprisable. En disant cela, ma mere se mit à pleurer, & à se rejetter dans son lit, comme si elle se trouvoit mal. M. *Ruinard*, au désespoir de cette scene, revint en son bon sens, sentit que Madame d'*Ul*.... accusoit juste ; & se jettant à son cou, ah ! Madame, je vous demande mille pardons. Eh bien ! revenez à vous, je vous donnerai les deux mille écus & en disant cela, il sortit du lit une seconde fois, & alla tirer les deux mille écus de son trésor, qu'il vint faire briller aux yeux de son Amante éplorée.

Madame d'*Ul*... se rassura ; cependant pre-

nant un ton d'aigreur, mêlé d'un sel minaudier, lui dit : en vérité, Monsieur, je plains bien un caractere comme le vôtre, qui, sans sçavoir qu'il insulte la plus honnête femme de Paris, sçait apprécier ses faveurs au prix de la plus sordide avarice. Quoi ! Monsieur, continua-t-elle, cette somme est la plus modique que vous eussiez pu donner à ces ames vénales pour leur signature : sçachant la bonne affaire que vous avez faite, croyez-vous qu'ils s'en fussent tenus à un si bas prix ; mais, puisque vous sçavez si peu connoître vos véritables intérêts, & l'honneur des sentimens ; que vous confondez si aisément l'amour que vous m'avez inspiré, & le libertinage ; je vous prie de vous retirer, & de vous souvenir que la maison que vous avez acquise en mon nom, m'appartient, & que j'en employerai les fonds, & les revenus à mon usage. Ces derniers mots furent dit avec un certain sourire, qui fit voir au Procureur qu'elle ne lui parloit pas sérieusement : cependant, cette réflexion ne laissa pas de l'accabler, & de lui donner à penser ; aussi s'occupa-t-il d'un ton également *mignard* de la dissuader du parti qu'elle disoit vouloir prendre : il se jetta sur elle pour l'embrasser, & reprendre à ses côtés une

place qu'il avoit déjà quittée deux fois ; mais Madame *d'Ul....* ne fut plus si facile ; il falloit céder à son intérêt, ou renoncer à ses faveurs. M. *Ruinard* ne pouvant se résoudre à accroître la somme, convertit son amour en fureur, & lui dit les choses les plus outrageantes ; on eût dit qu'il la connoissoit. Madame d'*Ul....* en frémit ; mais autant intrigante qu'elle étoit, elle ne prit de son discours que ce qui lui étoit utile. Je veux que je sois telle que vous venez de me peindre, répliqua-t-elle ; Monsieur, est-ce à vous à me le reprocher ? que vous ai-je fait pour me traiter avec une fureur si basse & si insolente ? Je peux vous perdre ; il ne tient qu'à moi. J'ai voulu vous faire rentrer en vous-même ; vous avez vu mon jeu : tout ceci n'étoit qu'une badinerie de ma part ; mais vous n'avez rien eu dans toute cette folie qu'un dessein formé de m'insulter ; vous êtes un monstre à mes yeux ; retirez votre argent ; je vais vous rendre votre reconnoissance : apprenez qu'une femme comme moi, n'est point une femme ordinaire ; que vous lui devez du respect, & que chaque parole doit être un hommage que vous lui rendiez : retirez-vous, Monsieur ; sinon je suis femme à vous jetter moi-même par les fenêtres.

M. *Ruinard* fut saisi de frayeur en entendant ces expressions auxquelles il n'etoit point accoutumé : craignant encore davantage la perte de son adjudication, que Madame d'*Ul*..... ne lui rendoit point, sçachant qu'il avoit besoin de son désistement pour en être véritablement propriétaire, & encore qu'il falloit que ce désistement fût une piece secrette, pour-lors il changea de discours, se jatte aux pieds de ma mere, lui demanda mille pardons, & offrit douze mille livres.

Rassurez-vous, lui dit Madame d'*Ul*.... : rassurez-vous, Monsieur ; je ne prétends pas vous faire de tort ; j'ai répondu comme je le devois à votre discours outrageant, que votre passion d'avarice vous a dicté; ainsi, Monsieur, reprenez vos droits ; je ne veux ni de votre argent, ni de votre amour. Le malheureux Procureur accablé de ce désintéressement, qui ne suffisoit pas à ses vues, n'osoit lui demander de terminer sa générosité par un désistement ; il aima mieux prendre la voie de l'accommodement, & insista encore en se rejettant à ses genoux. Eh bien ! Madame, lui dit-il, je vous offre 24 mille liv. si vous voulez me rendre mes papiers, & me déclarer Propriétaire par un acte que vous signerez, acte que j'ai

j'ai préparé & qui eſt joint à mes expéditions, pourvu encore que vous vouliez bien me tenir le ſecret, & que j'agiſſe pendant quelque tems ſous votre nom.

Madame d'*Ul*..... parut ſe fâcher tout de bon, ſe mit en colere, & le rebutant avec indignation, lui dit : ſouvenez-vous, Monſieur, que vous m'inſultez encore : je vous avois pardonné ; mais votre réſiſtance m'outrage. Pardon, Madame, Reprit M. *Ruinard*, pardon ! Ecoutez-moi ; rendez-moi donc mes papiers, & puis je verrai ce que je pourrai faire. Je n'ai point de papiers à vous, Monſieur, lui répliqua ma mere ; vous m'avez remis ce qui m'appartenoit ; & ſi vous ne vous retirez je vais faire une eſclandre qui vous ſera funeſte.

Le pauvre Procureur, conſterné, confus, & vraiment ruiné par cet évenement qu'il étoit dans l'obligation de taire encore lui-même, ſe releva & alla ſe mettre dans un coin de la chambre en pleurant de tout ſon cœur de la perte de ſon induſtrie.

La Dame d'*Ul*.... parut ſatisfaite ; cependant, après l'avoir laiſſé un inſtant ſe lamenter, elle lui dit : M. *Ruinard*, je ne veux en vérité pas vous perdre : vous êtes un bon hom-

me, mais trop injuste..... M. *Ruinard* l'interrompit, à ce discours si flatteur; & croyant qu'il étoit tems de tirer parti de sa douceur, il lui dit en s'approchant d'elle, & d'un ton de voix entrecoupé de sanglots: tenez, Madame, tenez: je me mets à votre discrétion; faites ce que vous voudrez de moi. J'ai tort, je l'avoue; mais à tout péché miséricorde. Je vous ai déclaré avoir cent mille francs d'argent comptant; je vais les partager avec vous, soyons amis, ma chere Madame d'*Ul*...., & que tout ceci se passe dans le silence.

A cette proposition ma mere se radoucit entierement, essuya les larmes des yeux de M. *Ruinard*, & en tarit la source par des caresses. Ce n'est pas votre argent que je désire, lui dit-elle, mais de changer votre cœur, & de faire de vous un de ces hommes galants, dont on puisse prononcer le nom avec décence. Vous sçavez mon état? je vous l'ai dit; votre avarice a manqué de vous perdre; qu'un effort de générosité repare tout; c'est à ce titre que je veux bien vous rendre mon amitié A ce doucereux langage, mon Procureur reprit la vie; il s'élança sur ma mere, & lui tenant dans ses mains la tête qu'il embrassoit de tout son cœur,

il ſe diſpoſa enfin à rentrer dans ſes bonnes graces : en effet, il ſe remit auprès de ma mere. Dès qu'il y fut, ma mere lui dit : Monſieur, Madame *Ruinard* peut rentrer, & nous n'aurions plus le tems de finir nos affaires : croyez-moi, allez chercher votre argent, & dépêchez-vous ; nous ſignerons, quand nous ſerons levés.

M. *Ruinard* enchanté de ces derniers mots ſe leva pour la troiſiéme fois, & alla à ſon coffre fort prendre la moitié de ſon tréſor, qu'il apporta à pluſieurs repriſes ; a chacune deſquelles Madame d'*Ul*...... ſe relevoit pour le ſerrer. Quand cette opération fut faite, M. *Ruinard* ne penſa plus à retourner au lit ? mais il la pria de ſe lever pour voir avec lui les papiers qu'elle devoit ſigner. Madame d'*Ul*..... s'en rapporta à ce que M. *Ruinard* avoit écrit, & lui dit : je me fie, Monſieur, à votre bonne foi ! Apportez-moi votre acte je vais le ſigner. M. *Ruinard*, à qui ma mere avoit dit l'endroit où étoient ces papiers dans ſa commode, les prit, les lui porta, & Madame d'*Ul*... ſigna. Cette expédition faite, M. *Ruinard* bien contant, ne penſa plus à ſes amours, laiſſa ma mere tranquille, & deſcendit à ſon

cabinet. Quelque regret qu'il eût à son argent, ce regret fut suspendu par la réussite de ses desseins.

Madame d'*Ul*..... ne vit pas plutôt M. *Ruinard* sorti, qu'elle se leva & vint dans ma chambre, riant de tout son cœur du tour qu'elle avoit si bien jouée à M. *Ruinard*. Tiens, ma fille, vois-tu bien cet argent ? voilà mon premier tour depuis que je suis grosse Dame : cela ne vaut-il pas mieux que d'avoir affaire à ces petites gens, qui nous deshonorent, en achetant à vil prix nos faveurs. C'est pour toi, oui, c'est pour toi, ma chere enfant ! c'est pour ton éducation que je joue tous ces ressorts. Quand tu seras plus grande, je me fonde sur toi pour achever notre fortune. Je sentois du plaisir à me former un avant-goût d'une nouvelle éducation ; mais mon cœur désavouoit ces tours d'adresse, qui sont autant de bassesses qui tiennent de l'ignominie. Combien de prudes qui jouent, ou qui seroient charmées de jouer le même rôle ! Je ne contredis Madame d'*Ul*..... en aucune des circonstances de sa morale ; je la laissai serrer son argent dans un coffre qui étoit dans ma chambre, fermé à double cadenas, & je me remis à mon ou-

vrage, ſur lequel j'étois appliquée depuis ſept heures du matin. Que de choſes m'avoient échappé! Mais ce qui m'étoit échappé, ma mere eut ſoin de me le bien circonſtancier.

Cependant il étoit près d'une heure : M. d'*Ul*...... qui avoit promis de nous donner cette journée, ne revenoit point dîner; l'heure ſe paſſoit : Madame d'*Ul*...... & moi avions grand appétit; cependant il nous fallut attendre. Ma mere n'étoit point jalouſe; de ſorte que ſon mari pouvoit prendre avec Madame *Ruinard* tout le tems & tout le plaiſir qu'ils jugeroient convenables.

A près de deux heures M. *Ruinard* entra, & dit que, puiſque Madame *Ruinard* ne revenoit pas, il avoit donné ordre qu'on apportât ſon dîner ici, qu'il le joindroit au nôtre: ma mere accepta avec plaiſir la propoſition; elle envoya chercher une entrée à la Clef d'argent, qui ne lui coûta que 20 ſous, & M. *Ruinard* ajouta une poularde; de ſorte que nous dinâmes à merveille. voilà qui eſt bien! dit Madame d'*Ul*...... quand elle vit la poularde; voilà qui eſt bien, M. *Ruinard*! Je ferai de vous quelque choſe : il ne nous manque plus que du vin de ſaint Laurent & du ratafiat.

A propos de cela, continua t'elle, M. *Ruinard*, vous devriez bien m'en donner quelques bouteilles. M. *Ruinard*, flatté de se trouver un galant à la mode, descendit, fit apporter une demi-douzaine de bouteilles de chaque espece, dont il nous fit présent.

A mon âge, à près de dix ans, je commençois à réflechir, vous en avez vu quelques prémices ; *ce n'étoit ni à la géographie, ni à la cosmographie, ni à la lune, ni au soleil, ni aux végétaux, ni aux reseaux dorés de la belle Nature ;* mais à mon propre cœur, mais à ma propre intelligence. Je savois que j'éxistois indépendamment des élemens d'Euclide, & je regardois en pitié ce pauvre sot, qui se ruinoit en aimant une femme qui le jouoit : je voyoit avec pitié que cet homme ne connoîtroit son erreur, que plongé dans quelque désastre, dont il n'y auroit plus d'issue.

Après le dîner, je me retirai dans ma chambre, pour m'occuper de ma petite vanité, & travailler à l'augmenter de toutes mes forces. Ma retraite laissa libres Madame d'*Ul*....., & M. *Ruinard*, qui ravi de se trouver seul avec ma mere, ne pensoit déjà plus à ce qui s'étoit passé le matin ; il avoit ce qu'il sou-

haitoit, l'argent étoit payé, tout étoit dit de ce côté; mais dans la conversation qu'ils tinrent ensemble, mon Procureur se ressouvint de son amour; il l'exalta avec une volubilité & une extase si prodigieuses que ma mere consentit enfin à lui promettre ce qu'il désiroit d'elle : il n'étoit plus question que de prendre le premier jour de la sortie de sa femme. Si M. d'*Ul*...... aime Madame *Ruinard*, disoit-il à sa chere maîtresse, ils renoueront leurs parties; je connois l'humeur de Madame *Ruinard*; elle ne sera pas femme à s'en tenir à une unique journée : laissons-les faire; réjouissons-nous à son arrivée, & ne faisons semblant de rien.

Notre Amoureux en étoit à cette explication, quand ils entendirent un carrosse à la porte; ils regarderent par la fenêtre, & voyant descendre M. d'*Ul*...... & Madame *Ruinard*, M. *Ruinard* leur fit signe de monter tout de suite à l'appartement de Madame d'*Ul*.... ce qu'ils firent avec de grands témoignage d'amitié, suite du plaisir qu'ils avoient eu pendant la journée. Ce ne fut pendant long-tems que de grands éloges sur la générosité de M. d'*Ul*... sur les plaisirs qu'ils avoient eus, & sur la

bonne compagnie, qu'on lui avoit donnée; bref, l'éloge de M. d'*Ul*..... ne finit que par la propósition qu'il fit, de souper tous ensemble pour terminer la journée. Madame d'*Ul*..... approuva la propósition. M. *Ruinard* fut de la plus belle humeur du monde; & pour la premiere fois, en compagnie, il embrassa sa femme de tout son cœur.

Madame *Ruinard*, voyant cette gaité répandue sur tous les mouvemens de M. *Ruinard*, lui dit: mon cher mari, ce n'est pas pour cette fois seule que je dois me divertir; nous sommes invités pour après demain chez une Dame avec laquelle nous avons dîné, qui est la plus aimable femme du monde. La compagnie en est priée, je suis chargée de cette commission, & je m'en acquitte avec plaisir. M. *Ruinard* protesta qu'il ne pouvoit en être; Madame d'*Ul*.... se retrancha sur son affaire; tout le monde fut content.

M. d'*Ul*...... avoit envoyé ordonner le souper à la Clef d'argent: à l'heure indiquée, le souper arrive, on se met à table; toute la compagnie de la plus belle humeur du monde fut charmante. Le dessert arrivé, Madame *Ruinard* demande la clef à son mari pour avoir

des liqueurs ; M. *Ruinard* la donne : elle descend, visite l'armoire d'en-bas, prend des sacs à plusieurs reprises, & rapporte des liqueurs. Madame *Ruinard* s'apperçut bien que le tas des fonds étoit diminué ; mais elle sçavoit que l'acquisition de la maison avoit fait dépenser bien de l'argent à son mari ; elle sçavoit aussi que ces déboursés seroient bientôt remplacés : de façon qu'elle ne fut point allarmée de ce défaut. M. *Ruinard* s'étoit bien empêché de parler du présent de liqueurs qu'il avoit fait à Madame d'*Ul*..... Madame *Ruinard* n'y prit pas garde ; d'ailleurs c'étoient des présens de cliens qui se renouvelloient de tems en tems : de sorte que, quand elle auroit vû dans l'armoire une diminution d'une douzaine de ces bouteilles, elle n'auroit point été femme à s'en formaliser.

Vous jugez comme la bande joyeuse se tint à table, & comment elle en sortit ; c'est-à-dire, avec la plus grande joie du monde. M. d'*Ul*..... resta à coucher avec sa femme ; je crois que la nuit fut entiérement employée à bien dormir de part & d'autre. Le lendemain M. d'*Ul*..... sortit de fort bonne heure, & ma mere s'occupa du travail de nos emplettes ; il faut l'avouer, elle ne restois jamais

dans l'inaction. Je ne doute point qu'elle ne s'occupât de son trésor, & des moyens de l'augmenter. Un si heureux commencement, & aussi riant, ne pouvoit que lui procurer des idées brillantes, & des moyens avantageux.

Le lendemain, les affections du cœur se reprirent. Madame *Ruinard* étoit sortie de bonne heure pour sa partie de plaisir avec M. d'*Ul....*; & de peur d'être surprise pendant son absence, elle avoit eu soin de se munir de tout l'argent qu'elle avoit mis à l'écart, pour le déposer entre les mains de son cher Amant. Ce qu'ils se dirent, ce qu'ils firent, pendant le tems qu'ils se sont vus, c'est ce que je n'ai jamais sçu; quant à l'argent, ma mere en eut de violens soupçons, sur des aveux indiscrets que lui en fit mon pere, dans les circonstances où nous nous sommes trouvés.

M. *Ruinard*, profitant de la sortie de sa femme, se crut en pleine liberté; il monta sur le champ dans l'appartement de Madame d'*Ul....*, qui étoit préparée à le recevoir, & qui avoit employé à sa réception tous les agrémens qu'elle avoit pu inventer; car cette fois-ci elle avoit prémédité un coup d'état. Dès que M. *Ruinard* fut auprès de sa chere maî-

treſſe, il lui vanta ſa conſtance, & lui avoua que pour la premiere fois de ſa vie, ſon *tantinet* d'avarice s'étoit évanoui dans le feu de ſon amour. S'il avoit trouvé Madame d'*Ul*....., charmante dans ſon deshabillé, il la trouva adorable dans ſon lit ; c'étoit une Vénus au ſein de la gloire. Madame d'*Ul*....., que les éloges n'ébloüiſſoient pas, donna le tems à la fermentation des feux de ſon galant Procureur, mais ne lui permit encore aucune familiarité ; elle ſe défendit avec adreſſe. Mon impatient Procureur ne ſçavoit point encore quel but pouvoit avoir cette réſiſtance, qui lui annonçoit cependant une victoire prochaine ; il ne tarda pas à en être inſtruit. Monſieur, lui dit-elle, ſi je n'enviſágeois que moi, il y auroit long-tems que j'aurois ſuccombé à votre amour : mais j'ai une fille à pourvoir, j'ai un mari à ſoutenir ; on parle de guerre, & je vous avoue que je ſuis dans un chagrin mortel de ces nouvelle ; car enfin vous êtes plus mon ami que mon Amant ; je ne peux trop avoir de confiance en vous. Je vous préviens donc que vous avez un Rival que j'ai toujours refuſé, & encore plus, depuis que je vous ai vu : elle dit ces mots avec une certaine rougeur *pudibonde*,

dont M. *Ruinard* s'apperçut avec un plaisir inconcevable. Je sortis hier, continua-t-elle, j'allai voir une de mes amies, qui ne sçavoit où je demeurois depuis que je suis ici, chez laquelle j'ai rencontré cet Amant passionné ; nous avons causé de chose & d'autre : mais je voyois à ses yeux qu'il me demandoit un rendez-vous ; je suis sortie, en prenant congé de mon amie : ce jeune homme m'a suivi, & m'a tenu ce discours: Je sçais, Madame, les honneurs dont M. d'*Ul*.... est favorisé, que présentement vous avez besoin de beaucoup de dépense ; je voudrois être en état de vous offrir tout ce qui vous seroit nécessaire : j'ai mis à l'écart des billets nouveaux pour 1500. liv. de rente : je vous les offre, Madame, & je vous prie de me regarder comme le meilleur de vos amis & le plus tendre de vos courtisans. J'ai traité cette affaire avec désintéressement, cependant sans vouloir l'éloigner, en attendant que je puisse en conférer avec vous : je n'aime point les jeunes gens, & je vous aime, Monsieur : voilà une préférence dont je crois que vous me sçaurez gré. Assurément, Madame, lui dit M. *Ruinard* : un freluquet, un Petit-Maître osera l'empor-

ter ſur moi ! Eh bien ! Madame, tranquilliſez-vous, je vais vous en remettre pour trois mille liv. de rente, dont vous ferez tel uſage que bon vous ſemblera : j'ai tiré cette ſomme d'un de mes cliens, qui n'avoit pas de quoi en payer une de deux mille liv. qu'il me devoit ; je lui ai rendu ſervice, & je ſuis charmé que ces billets tombent en de ſi bonnes mains. Pour preuve que M. *Ruinard* parloit de l'abondance du cœur, c'eſt qu'il alla ſur le champ chercher ces billets, & les remit à Madame d'*Ul*..... Madame d'*Ul*.... frappée de cet excès de généroſité, ne balança point à les accepter ; elle tiroit la raiſon de ce don ſi peu attendu, de l'amour exceſſif de ſon Procureur ; elle étoit bien éloignée du but. Le véritable étoit, que les nouvelles d'une guerre prochaine avoient donné un coup mortel à la circulation de ces billets, de façon qu'il les regardoit, comme on regarde les billets de l'ancienne banque. Il ſe trouvoit donc enchanté d'en être quitte à ſi bon compte. Ma mere, qui apprit le lendemain la chûte de ces billets, fut raſſurée par quelqu'un de bon ſens qui lui dit qu'il en avoit pour cent mille écus, dont il ne ſe déferoit pas ; que ſi elle vouloit l'accom-

moder des siens sur le pied de la place, il alloit lui en escompter l'argent ; il n'y a qu'à attendre, lui dit-il : ces bruits de guerre ne sont nullement appuyés ; & dans six mois, ou un an, je compte gagner beaucoup sur tout ce que j'ai acheté de la part des gens peureux ou qui sont dans le besoin.

Ma mere en effet rassurée, suivit ce conseil & s'en trouva bien. Je reviens à M. *Ruinard*, qui paya bien par la suite le principal & les intérêts de ces billets, en attendant qu'ils pussent recouvrir leur valeur. Madame d'*Ul*..... ayant pris ses papiers, les serra dans ses poches, & accorda à M. *Ruinard* tout ce qu'il lui demanda, ou tout ce qu'il avoit acheté au-delà de sa valeur.

Ce commerce entr'eux continua pendant une couple d'années, pendant lequel tems M. *Ruinard*, bien loin d'établir sa fortune, la ruina, au point qu'il ne lui resta que son Office de Procureur & sa maison. M. *Ruinard* s'apperçut, mais trop tard, que sa femme *faisoit des siennes*; mais enfin il n'y avoit pas moyen de l'en empêcher : heureusement pour lui que M. d'*Ul*... trois ans après fut obligé d'aller à l'armée. La guerre fut déclarée dans les formes ; il fut bles-

ſé à la premiere campagne, & obtint les Invalides en qualité de Lieutenant: ſa bleſſure guérie, il fut dans la ſuite détaché ſur les frontieres en qualité de Capitaine, où nous le laiſſerons juſqu'à ſon retour, qui n'arriva que plus de dix ans après, mais ne prévenons point les tems.

Dans l'eſpace de ſix mois, à dater depuis notre entrée chez M. *Ruinard*, M. & Madame d'*Ul*...., dont l'induſtrie amoureuſe avoit garni les fonds, s'appliquerent à ſe mettre ſur le bon tôn, & à amener compagnie chez eux: on y jouoit, on m'apprit à jouer; c'étoit pour-lors ſur moi que rouloient les plus vives eſpérances: il fallut me mettre ſur le ton de pouvoir les rendre fructueuſes. J'avois pour lors près de douze ans, & je me formois à vue d'œil.

Ma mere, qui avoit cuiſiniere & laquais, voulut me faire élever convenablement; & mon éducation devoit être ſur le compte des finances de M. d'*Ul*.... C'étoit lui qui vouloit me donner cette éducation, & la convention étoit que ce ſeroit lui qui fourniroit aux dépenſes. Mon pere n'avoit que des vues ſages, me mere n'en avoit que de criminelles; la ſuite va vous les développer. On me donna donc Maître à danſer, Maître de muſique, Maître d'hiſtoire, enfin

Maîtres de toutes les especes, tels qu'on les donne aux filles légitimes, & du beau monde, qui toutes navigent dans le fleuve du *Tendre*. J'y fis en moins de six mois un avancement considérable. Toutes ces douces, ces fainéantes, je peux dire même, ces voluptueuses occupations auxquelles on livre la jeunesse, me flattoient agréablement; j'y mis toute mon attention & toute mon application. On m'enleva toute connoissance d'un ménage, toute application à l'utile, & par grace, on m'accordoit la broderie, encore la broderie la plus leste & la plus galante, & qui convenoit parfaitement à l'état de fille de *Comtesse*, telle que j'allois bien-tôt l'être. L'année suivante on me mit encore au-dessus de mon état présent par les ajustemens, & je commencai, l'année d'après, à hanter les Spectacles, les promenades publiques, les cercles brillants, & les bals de l'Opera.

Les compagnies ordinaires commencerent à me déplaire; Madame d'*Ul*.... s'en apperçut; voyant la noblesse de mes sentimens, elle ne chercha qu'à les appuyer, que dis-je? à les enflammer. Il n'est pas tems, me disoit-elle, de tenir le rang que M. d'*Ul*.... mérite; si jamais

il peut parvenir à être Capitaine, pour-lors nous ne ménagerons plus rien ; nous ſerons en état de faire valoir notre fortune, & notre nom. Ce fut dans ces converſations qu'elle me bâtit l'hiſtoire de l'Ecoſſe, & du nom illuſtre que portoit ſon mari. Je donnois dans ces panneaux ; mon amour-propre l'écoutoit avidement ; & l'amour-propre triomphe toujours.

Pendant tous ce laps de tems, ma mere faiſoit ſans ceſſe de nouvelles connoiſſances, & tiroit de nouveaux tributs de ſes charmes, dont elle dépenſoit très-peu. J'atteignois inſenſiblement l'âge de treize à quatorze ans. Ma mere voyoit avec plaiſir, que le terme de la Nature alloit éclore. Dans ce tems la guerre fut déclarée, & M. d'*Ul*.... partit, en lui laiſſant les eſpeces que ſon induſtrie avoit fait valoir pendant cette durée de tems. Ce fut pour lors que ma mere ſe trouva entiérement libre, & moi ſoumiſe à ſon empire. Quelque tems après le départ de M. d'*Ul*., on apprit qu'il avoit été bleſſé à l'attaque de la Ville de ***. Si elle fut ſenſible à cet accident, elle le fut davantage en apprenant que ſon mérite lui avoit fait donner la Croix de Saint Louis & le grade de Lieutenat aux Invalides. A cette nouvelle, Madame d'*Ul*.... fut ſi

extasiée, qu'elle vint comme une folle me lire la tettre de M. d'*Ul*....; c'est donc à présent me dit-elle, que la Comtesse d'*Ul*.... ne sera plus *Margot des Pelotons*....; elle débita mille autres impertinences, après lesquelles elle me lut la lettre de son époux : j'en fus pénétrée de joie en mon particulier, & je commençai à établir ma vanité sur des fondemens un peu plus solides. Mon pere revint du camp pour achever de se guérir : on l'avoit dabord condamné comme un homme estropié pour le reste de ses jours; mais transporté aux Invalides, où il étoit recommandé, on eut tant de soin de lui, que non-seulement il fut rétabli en peu de tems, mais encore qu'il n'y parut pas. Vous jugez bien quels embrassemens M. d'*Ul*.... nous fit; je l'avoue, il m'aimoit avec tendresse, & je voyois souvent qu'il étoit fâché de me voir sous l'empire d'une femme dont il sçavoit très-bien les intentions. J'ai sçu même depuis, & par lui-même, qu'il n'ignoroit point la conduite de ma mere; mais il s'étoit accommodé au tems, comme bien d'autres maris, & trouvoit qu'il falloit se fonder un établissement sur l'industrie la plus à la mode, & la plus commode; c'étoit même pour la laisser plus librement fonder cet établissemement, qu'il ne

demeuroit point avec elle, & que même; quoiqu'il fût le maître de revenir chez lui, & d'abandonner l'Hôtel des Invalides, il n'en voulut jamais rien faire.

Sa guérison opérée, il sollicita une commission pour avoir un détachement: la guerre continuoit; il fut des premiers placé sur la frontiere, avec le grade de Capitaine. L'hiver qui précédoit l'année de son détachement, il avoit chez lui nombre d'Officiers, avec lesquels il avoit servi la campagne derniere, qui se faisoient honneur de prendre part à ses blessures, après en avoir pris à sa gloire.

Parmi ces Officiers, j'en remarquai un entr'autres qui avoit souvent les yeux fixés sui moi, & qui saisissoit toutes les occasions qu'il trouvoit pour me prouver que j'étois à son gré: cet Officier pouvoit bien avoir trente ans, d'un nom connu, bon Gentilhomme, mais peu fortuné; il avoit assez de l'air de M. d'*Ul*.....; sa conduite sage & posée me le fit remarquer; je m'attachois même à lui par cet unique rapport de sympathie: il se nommoit M. le Chevalier *du Catel.* Quand il s'apperçut que je me familiarisois avec lui plus qu'avec les autres, il fit sa cour à M. d'*Ul*.... & à Madame son épouse,

demanda permission de voir quelquefois la belle *Junon*. M. d'*Ul*.... voulant profiter de l'honneur qu'il nous faisoit, le lui promit; la vanité de ma mere d'avoir chez elle un homme de condition, ne lui permit pas de lui refuser notre appartement; il nous reconduisit dans son carrosse, il monte avec nous, & nous tient compagnie. Ma mere l'engage à souper; il reste, on me fait chanter, voilà mon Chevalier amoureux, mais amoureux fou; M. le Chevalier revient deux fois, trois fois, à différens intervalles, fait sa cour à mon pere, la fait à ma mere; il se croit en droit de parler; il s'adresse à Madame d'*Ul*...., & lui fait des propositions, mais des propositions d'épouser. Ce mot *épouser* irrite la cervelle de ma mere, parce qu'elle n'étoit point préparée à me marier sitôt; il falloit des avant-coureurs, qui pussent me prodiguer une fortune qui fût la porte de l'hyménée. Aussi répondit-elle au Chevalier, que son intention n'étoit point de me marier si jeune, & qu'elle le prioit de ne point penser à sa fille sur ce ton.

M. *du Catel* s'apperçut que la conduite de ma mere n'étoit nullement une conduite des plus sages; il s'apperçut de plus, que Madame

d'Ul.... auroit ſouhaité que ſes vues ſe fuſſent tournées de ſon côté ; & bientôt à force de réfléchir, il comprit que cette femme auroit préféré un engagement d'intérêt avec ſa fille, pour préluder à un hyménée éloigné. M. *du Catel* ayant fait toutes ſes réflexions, voulut ſonder le terrein, & s'adreſſant à Madame *d'Ul....* ſous le ſpécieux prétexte d'un épanchement de cœur, il lui dit qu'il n'étoit pas d'humeur de ſe marier ; que depuis long-tems il avoit trouvé des partis avantageux ; mais que la crainte du joug l'avoit toujours arrêté ; ſi donc, reprit-il, je vous ai parlé de mon amour pour Madamoiſelle votre fille, c'étoit plutôt pour ſonder votre cœur & voir ce qui s'y paſſoit à mon égard. Quoi ! Monſieur, lui dit-elle à ſon tour, vous faites le badin, je crois, avec moi ! Je ne ſuis ni jeune ni jolie ; & vous voudriez me perſuader que c'eſt à moi que s'adreſſent vos vœux ! je ne le puis croire. En vérité, Madame, il n'y a rien de ſi vrai, que ce que je viens de vous dire, lui répartit le Chevalier : je ſuis devenu amoureux dès la premiere fois que je vous ai vue ; voyez, ſi votre cœur panche un peu en ma faveur, à vous décider. Ma mere prit ce diſcours en

plaisantant, & fit cesser cette premiere conversation.

Madame d'*Ul*.... n'étoit point femme à en demeurer-là; mais elle étoit fort aise de connoître le Chevalier, & de sçavoir a quel prix elle mettroit cet amour d'un Chevalier Militaire. Elle ne sçavoit point comment elle devoit parler dans cette circonstance, ni quelle route tenir pour lui enlever sa fortune: dans cet embarras d'esprit, elle s'adressa à M. d'*Ul*.... pour sçavoir qui il étoit; quelle étoit sa famille, & bien plus, quelle étoit sa fortune.

En effet, un jour que Madame d'*Ul*.... trouva M. d*Ul*.... seul, elle lui tint ce discours: Je suis obligé de vous prévenir que le Chevalier *du Catel* aime *Junon*; il m'a fait part de son amour, & que le but en étoit légitime; mais je ne le connois point assez pour me déterminer. Je vous en fais donc part, afin que vous délibériez sur la conduite que vous avez à tenir. M. d'*Ul*.... lui répartit d'une façon très-sensée: Je connois, lui dit-il, le Chevalier *du Catel*, qui est un bon Gentilhomme, mais très-peu pourvû des biens de la fortune; je sçais qu'il a une tante fort riche avec laquelle il est très-bien; je crois même qu'il espere avec quelque fondement sa

ſucceſſion ; mais enfin tout cela eſt encore dans un avenir éloigné, autant qu'il eſt incertain : je ne penſe point que *Junon* s'attache à lui, il eſt trop âgé pour elle ; d'ailleurs je ne crois point qu'elle ait encore ſenti les premieres atteintes de l'amour ; de ce côté je ne crois point qu'il ſoit néceſſaire de penſer à ce mariage ; mais ſi d'un autre nous réfléchiſſons à l'état où nous ſommes, j'ai lieu de me perſuader que la famille & ſur-tout la tante de *du Catel* s'y oppoſera. Je ſerois fâché de me trouver la riſée de cette famille, & que notre fille fût en bute aux traits de la critique. Je vous paſſe, continua-t-il, d'autres raiſons encore plus fortes que celles dont je vous préviens ; vous les ſçavez auſſi-bien que moi : ainſi pour me réſumer, je crois qu'il vous convient de répondre à cet excellent Officier, que nous ne ſommes point dans le cas de diſpoſer de notre fille, avant qu'elle-même ait la raiſon de pouvoir diſpoſer d'elle.

Madame d'*Ul*..... charmée de ces découvertes, en fit uſage ; voyant que l'amour du Chevalier ne pouvoit lui être profitable, elle répondit à ſes fauſſes déclarations par un maintien grave, un diſcours ſec, qui ſembla l'é-

loigner de la maison, mais qui ne l'éloigna que d'elle. Il y avoit déjà du tems que ma mere pensoit à me livrer à quelqu'autre ; j'étois dans l'âge, où le tarif est à son plus haut dégré ; mais elle vouloit que ce quelqu'un fût dans le pouvoir d'y mettre le haut prix où elle prétendoit atteindre.

Le Chevalier *du Catel*, qui ne parloit plus à ma mere d'amour, ne cessoit de *m'adorer*, (ce terme-là est du bel esprit) ; il venoit encore assez souvent à la maison ; mais il ne m'y trouvoit jamais seule : un jour ma mere m'annonça la visite de Monsieur *Vilhomme*, fils d'un Fermier Général, & qui avoit déjà la survivance de son pere. Ce jeune homme, ainsi que moi, se sentoit encore de sa premiere éducation ; il regnoit dans lui un mélange d'obscurité & de haute vanité ; & il étoit le singe des minauderies de ma mere ; il étoit riche, son pere lui donnoit abondamment ce qui étoit utile à ses plaisirs, & il le dépensoit avec la même facilité ; il jouissoit outre cela de la part de son pere dans les saisies & confiscation, dont il ne faisoit grace à personne, du revenu de la feuille des commissions qui étoient dans

le diſtrict du département de ſon pere ; c'eſt à dire qu'il avoit, quoiqu'en ſurvivance, une des plus fortes portions du revenu de la ferme ; d'ailleurs aſſez bien fait de ſa perſonne : ma mere m'ajouta que c'étoit le bon papa *d'Outremer*, Banquier, qui venoit lui faire ſa cour, qui devoit le préſenter ; elle me recommanda de le voir, de l'aimer & de répondre à ſes carreſſes. Que cette femme connoiſſoit mal notre ſexe ! l'ordre d'une mere fut-il jamais un piége pour fixer l'amour d'une jeune fille ?

Le jeune *Vilhomme* parut dans la journée, je le déteſtois déjà dans mon cœur ; ſa vue me fit horreur. Ce fut bien pis, quand il voulut me contrefaire le bel eſprit, & me peindre ſon amour, ſur le ton du *vernis*, du *goût* & du *coloris* ; il *s'extaſia* en m'abordant ; j'étois ſeule pour lors dans ma petite chambre à m'occuper ; que vois-je ? dit-il d'un ton froidement animé : quel *vernis* ſur ces aimables joues ! quel *coloris* dans ces traits naiſſans ! quel *goût* la Nature a-t-elle répandu ſur toute cette riante phyſionomie ! & en geſticulant avec des contorſions étudiées dans les couliſſes de l'Opera, il voulut ſauter à mon cou & m'embraſſer. Je le repouſ-

lai avec décence, & lui dis : Monsieur, ce n'est point ici où il me convient de recevoir de pareils complimens ; entrons dans la chambre où est la compagnie ; je prierai ma mere de répondre pour moi ; car je vous l'avoue, je n'entends rien à vos belles expressions ; & prenant avec moi l'ouvrage auquel il m'avoit surpris attachée, je sortis, & il me suivit. Mon jeune Général, (c'est ainsi que ma mere l'appelloit par abréviation, (fut fort étourdi de ma saillie ; ne sçachant comment y répondre, il alla se plaindre à ma mere en termes qui me firent juger qu'ils se connoissoient déjà. Ma mere prenant son air grave, me défendit de répliquer de cette façon ; que M. *Vilhomme* me faisoit trop d'honneur, & qu'elle entendoit être obéie. Frappée de cette réplique, je lui jettai un regard furieux, à ce que j'ai appris depuis, & quittant la compagnie, je retournai dans ma chambre.

Le paix se fit sans doute entr'eux par la médiation de Monsieur *d'Outremer*, & nos deux enchérisseurs se raccommoderent. Mon petit Général, à qui j'avois donné dans l'œil, fut aisé à la réconciliation ; il devint éperdument amoureux de moi ; c'étoit justement ce

que ma mere ſoihaitoit ; elle étoit même enchantée de ma bruſquerie, qui l'aideroit encore plus à hauſſer le prix du marché.

J'avois pour lors quinze ans, & j'avois une figure capable d'en emflâmer bien d'autres ; mais mon cœur nétoit ni banal ni avare ; il fallut attendre l'inſtant de ſa déciſion. J'étois furieuſe des diſcours de ma mere ; j'en pleurois de rage, je ne voulus point ſouper, & m'allai coucher. Le lendemain, je m'attendois que ma mere viendroit me trouver, & je comptois lui répondre ; elle avoit des affaires ſans doute plus intéreſſantes, car elle ſortit de bon matin & ne revint qu'au ſoir. J'ai appris depuis, qu'elle avoit une parie liée chez M. *d'Outremer*, auquel elle ſurvendoit les debris de ſa jeuneſſe : cet homme n'étoit nullement délicat ; pouvoit-il être autrement ? il avoit à bon compte au moins ſoixante & dix ans ; il avoit été ſage pendant ſa jeuneſſe entiere ; mais par un caprice imprévu de la biſarre Nature, après avoir rempli ſon coffre-fort, il étoit devenu amoureux. C'eſt ainſi que la Nature ſemble ſe jouer de ceux qui la mépriſent pour s'être occupés des paſſions différentes de celles qu'elle indique : on ne la brave jamais impu-

nément : j'ai sçu même que le petit Général devoit être de la partie de dîner, & que ce fut à ce rendez-vous où le marché se fit. Il n'étoit pas question de moins que de cent mille livres pour ma mere, sans le présent qui devoit être pour moi.

Ce jour même, jour le plus cher à mon cœur, & que je ne dois jamais oublier ; (heureuse si j'avois sçu profiter des évenemens qui en furent la suite !) le Chevalier *du Catel* entra, & ne trouvant personne dans la chambre de ma mere, il pénétra jusques dans mon réduit, oû il me vit les yeux encore rouges des pleurs que j'avois versés, & la figure dans un délabrement & un négligé qui marquoit trop le désordre de mon ame. Qu'avez-vous, belle enfant, me dit le Chevalier ? comme vous êtes changée ! je ne haïssois pas Monsieur *du Catel*, il s'en falloit de beaucoup ; je l'estimois, mais je ne l'aimois point. Asseyez-vous, Monsieur le Chevalier, lui dis-je ; vous me trouvez changée, & vous avez raison; depuis hier dîner je n'ai pris qu'un bouillon ; j'ai des chagrins qui surpassent tout ce que vous pouvez concevoir ; j'ai déjà confiance en vous, je compte sur vos conseils, & sur vo-

tre discrétion. Vous connoissez ma mere, mais vous ignorez son caractere ; je vais vous le peindre ; je fis en effet cette peinture avec le pinceau le plus naturel ; de-là je conduisis ma période à l'aventure de la veille ; j'accompagnai ce récit des réflexions analogues au caractere que je dépeignois. Monsieur *du Catel* surpris de ma naïvété, fut effrayé de tout ce que je lui disois : ah ! ma chere enfant ! me dit-il, je ne suis plus surpris de ce qui m'est arrivé ; je vais vous en faire part à mon tour. Je vous aime, que dis-je ? je vous *adore* ; je vous ai demandé en mariage à Madame votre mere ; elle s'est informée de moi, & a sçu que je n'étois nullement fortuné ; que j'avois seulement des espérances, mais espérances qui peuvent s'évanouir : cependant j'ai assez de quoi me soutenir, & faire vivre médiocrement une femme que j'aimerois. Votre mere ainsi instruite m'a fait sentir par ses refus que je n'étois point son fait : de mon côté, voyant que je ne pouvois venir à bout de mon dessein, attendu mon peu de fortune, j'ai fait semblant de vous avoir oublié, en me donnant tout-à-fait à elle. Je ne sçais sur quels pressentimens je m'étois figuré Madame d'*Ul*......

n'être point intraitable ; mais je ne sçavois point que c'est l'avarice qui lui faisoit vendre ses faveurs : vous avez éclairci ce mystere, & je sçais à présent à quoi attribuer la façon impertinente avec laquelle elle a reçu ma déclaration, qui n'avoit d'autre but que de vous voir souvent, sous prétexte de lui insinuer mon prétendu amour. A présent que je vous ai déclaré ma passion, ma chere Junon, qu'elle n'a rien que d'honnête, dites-moi si vous seriez assez bonne pour accepter le parti que je vous propose ? si cela est, ne craignez rien ; je suis en état de vous donner des conseils que vous pourrez suivre en toute assurance.

Je l'avouerai, cette déclaration faite en des termes si obligeans, & dans un point de vue si honnête, me fit plaisir ; je n'aimois point, mais sçavois-je ce que c'étoit que d'aimer ? Mon petit conseil décidé, je pris la parole & lui dis très-obligeamment.. Monsieur le Chevalier, on ne peut être plus charmée que je le suis de votre façon de penser à mon égard ; je vous en remercie mille & mille fois ; je ne sçais ce que c'est que l'amour ; mais, puisque vous m'aimez & que vous voulez bien me prendre pour femme, j'y consens de tout

mon cœur. Le Chevalier m'embraſſa mille & mille fois, & je le laiſſai faire. Il me demanda enſuite de quel caractere étoit Monſieur d'*Ul*.... C'eſt un fort honnête homme, lui dis-je ; il ne ſçait point la conduite de ſa femme ; il s'en méfie cependant ; car il n'a jamais logé avec elle ; il vient ici de tems en tems, mais les intervalles ſont très-longs ; il m'aime, & je penſe qu'il recevra avec plaiſir l'alliance que vous lui propoſerez. Mon pere eſt diſcret d'ailleurs, ſoyez ſûr de votre confidence. Eh bien ! ma chere ame, me dit-il, ſoyez tranquille ; je vais travailler à mon bonheur & à votre ſatisfaction ; ne vous mettez plus dorénavant dans cet abandon où je vous trouve ; répondez hardiment ; vous me paroiſſez avoir de la fermeté ; & afin que je ſçache ce qui ſe paſſe, à ſept heures du ſoir je paſſerai ſous vos fenêtres ; quand vous aurez quelque choſe de particulier à me marquer, mettez votre Lettre au bout d'une ficelle ; la fenêtre de votre chambre donne ſur la rue, je prendrai le papier qui ſera au bout, & j'en remettrai un autre de ma part, que vous tirerez ſur le champ à l'heure que je vous preſcris.

Nos petits arrangemens ainsi faits, Monsieur le Chevalier *du Catel* sortit. Je repris mes sens, je me rassurai & me promis bien de parler à ma mere sur le bon ton. Madame d'*Ul....* parut enfin, elle entra dans mon cabinet, & y serra les nouvelles especes que son trafic lui procuroit. Eh bien! ma fille, me dit-elle, êtes-vous encore en colère? Vous êtes bien jeune, je le vois bien; qu'est-ce que vous a fait Monsieur *Vilhomme*, qui est le jeune homme le plus accompli que je connoisse? Je sors d'avec lui, il est venu nous joindre chez Monsieur d'*Outremer*; ce jeune garçon étoit plus pâle que la mort, il n'a pas dormi de la nuit; il m'a chargé de vous faire mille excuses, & compte réparer, par ses soins & ses assiduités; le petit chagrin qu'il vous a innocemment causé. Ecoutez, ma fille, car il est tems de vous faire appercevoir que vous êtes grande, & que vous devez penser en femme, & non en enfant: vous n'avez à espérer de beauté que huit à dix ans, c'est de ce tems-là qu'il faut sçavoir profiter; si vous ne l'employez pas utilement, votre vie ne sera qu'une suite de miseres & de troubles continuels; pour comble d'infortune il faudra vous marier, & personne

ne

ne voudra de vous, n'étant point en état de joindre une fortune à vos attraits passés. Vous êtes au fait de ma conduite; voyez comme je me suis tirée & comment j'espere me tirer, toute flétrie que je suis. Mais auparavant, & pour décorer cette conduite, il faut vous marier à présent; j'ai donc dessein de prévenir deux choses, l'amour étourdi qui vous conduiroit dans le précipice, & le *bien-être* de vos jours. Le petit Général vous aime, je ne puis en douter, il me propose de vous épouser; c'est dans cette vue que je lui ai promis de vous voir; vous aurez la liberté de l'écouter & de recevoir ses présens; je compte en parler à Monsieur d'*Ul*..... Je ne suis pas fâchée au surplus de la petite colère que vous lui avez fait paroître; vous serez ma fille, (poursuivit-elle en m'embrassant,) & une fille digne de moi; c'est ainsi qu'il faut rejetter les premieres avances pour enflammer davantage un jeune Amant. Je ne répondis rien à ses discours; elle se fâcha, non pas encore sérieusement. Nous nous remimes ensemble & je parus consolée.

Cependant le Chevalier *du Catel* étoit avec Monsieur d'*Ul*.... avec lequel il prenoit des mesures bien contraires à celles de Madame

ſon épouſe. Il m'écrivit le ſoir, ſuivant nos arrangemens, qu'il avoit vu mon pere, auquel il avoit fait part de ſes deſſeins, qu'il lui avoit raconté l'hiſtoire de la conduite de ma mere, & de celle qu'elle avoit tenue avec moi la veille, que Monſieur d'*Ul*.... ſurpris au dernier point d'un pareil ſcandale, lui avoit promis de me ſeconder, & qu'il alloit préparer tout ce qui ſeroit néceſſaire pour me tirer ſans bruit d'avec ma mere; qu'il étoit queſtion d'un Couvent dans lequel on me mettroit pour achever, ou plutôt pour me donner une éducation convenable; que les frais s'en feroient également par mon pere, que j'euſſe à me diſpoſer pour le tems qu'il me feroit ſçavoir. Je lui écrivois de mon côté tout le diſcours de ma mere, qu'il alla le lendemain répéter à mon pere. Monſieur d'*Ul*.... me marqua dès le même ſoir que le libertinage de ſa femme lui faiſoit horreur, que le bruit que pourroit cauſer ſa juſte vengeance l'avoit empêché de faire un éclat; mais que j'euſſe à recevoir le jeune homme chez moi, lui faire amitié, pour découvrir ſes ſentimens & lui en faire part, qu'auſſitôt je ſerois ſecourue. Le jour même que ma mere m'avoit parlé, j'avois déjà

eu la visite de mon petit époux que j'avois reçu assez séchement, mais avec plus de bonté que la premiere fois ; le lendemain il revint, c'est-à-dire le jour d'après celui que j'avois reçu la Lettre de Monsieur *du Catel* ; cette fois je le reçus avec plus d'ouverture, il en fut enchanté ; ma mere m'embrassa avec tendresse au signal, mon petit Général me fit présent d'un collier de diamans & de deux boucles d'oreilles fort belles ; je serrai ce présent dans une petite armoire ; mais, pour plus de sureté, ma mere s'en empara, pour me les donner le jour de mon mariage, & ne les plus revoir.

Huit jours se passerent de cette sorte, nous avions souvent à dîner le jeune Financier, Monsieur d'*Outremer*. Les repas étoient fins & délicats, ma mere n'épargnoit rien pour les bien recevoir ; enfin dans un de ces soupers galans, on m'anonça que le mariage se feroit le troisiéme jour dans ma chambre, qu'il étoit inutile d'aller à l'Eglise, que les formalités ne servoient qu'à dépenser de l'argent inutilement ; que Monsieur *Vilhomme* déposoit la dot de cent mille livres entre les mains de ma mere ; qu'enfin elle avoit le consentement de mon pere. Je sçavois bien quelles étoient ces

formalités d'Eglise, mais j'ignorois qu'on pût les suppléer : le consentement de mon pere m'interdit cependant ; mais comme on ne jugeoit point à propos de m'en faire lire l'acte, je compris qu'il y avoit quelqu'intrigue à cet égard ; je devins rêveuse, cet air passa pour une pudeur expirante ; le lendemain je n'eus rien de plus pressé que de faire part de cette résolution au Chevalier *du Catel* ; il en fut charmé, & alla porter ces nouvelles à Monsieur d'*Ul*.... Il est tems, m'écrivit le lendemain mon cher Chevalier, de faire jouer nos ressorts. Le jour de votre mariage, qui est demain, m'écrivit il, Monsieur d'*Ul*..... se transportera sur les neuf heures du soir chez vous ; il y verra les préparatifs ; suivez ce qu'il vous ordonnera ; faites dès-à présent vos paquets, sans que votre mere s'en apperçoive.

Le jour de mon mariage, Madame d'*Ul*.... n'eut que les préparatifs du lit nuptial à faire ; elle nous donna son lit & se destina le mien ; déjà les présens, les habits de noces étoient arrivés ; on me para, on m'ajusta, le lit est déjà pompeux, & la victime est prête. Enfin arrive Monsieur d'*Outremer*, un de ses amis & mon futur époux. Qu'il se crut charmant ! qu'il se

crut aimé ! il m'embrasse, m'appelle sa petite femme, il veut même préluder ; je me retire, je deviens sérieuse, il n'avance pas : le souper est servi, l'on se met à table : à peine étoit-il huit heures, mon Galant étoit empressé, ma mere inquiette de voir arriver cet heureux instant de lui faire accroître ses finances d'une somme aussi considérable. Cependant toutes les physionomies, excepté la mienne, respiroient une grande gaieté : à peu près l'heure de neuf heures, heure si attendue & si chere à mon cœur, arrive Monsieur d'*Ul*..... qui voyant une table somptueuse & richement servie, un lit galant, & sa fille ornée comme une Déesse, demanda de ce ton sérieux que vous lui connoissez, ce que c'étoit que cette mascarade ? Il est inutile de vous faire ici la triste peinture du désordre de Madame d'*Ul*..... & de celui des convives ; le petit Financier seul, qui ne connoissoit pas Monsieur d'*Ul*..... mais qui, à la figure des autres, le prenoit cependant pour le Maître de la maison, choqué qu'un homme qui avoit l'habit d'Invalide, vînt le relancer jusqu'au sanctuaire de ses plaisirs, lui dit : Monsieur, soyez le bien venu, nous sommes charmés d'augmenter notre compagnie d'un homme comme vous, la livrée du

Roi nous fait honneur. Allons, ma chere petite Junon, ma chere petite femme, remettez-vous; allons, ma chere future belle-mere, & vous, Messieurs, faisons place à Monsieur : puis prenons sur le champ un verre de vin de Champagne; à votre santé, Monsieur, qui que vous soyez, en s'adressant à Monsieur d'*Ul*....

Monsieur d'*Ul*...... n'avoit nullement le ton railleur, aussi sans s'émouvoir, il lui répartit ainsi : Avant de vous remercier, mon jeune *Blanc-bec*, dites-moi, je vous prie, qui vous êtes? & quelle est cette compagnie qui ne peut me voir sans être interdite? Et vous, Madame, en s'adressant à ma mere, qui sont donc ces vieux coureurs d'aventures que vous amenez ici pour séduire ma fille & la corrompre? Le jeune Financier badinoit de tous ces discours; les vieux barbons, ni Madame d'*Ul*..... ne badinoient point, chacun d'eux répartit qu'il avoit été invité aux noces de Mademoiselle avec Monsieur *Vilhomme*, Fermier général en survivance de Monsieur son pere, que tout ce qu'il voyoit étoit des présens de Monsieur.... Le petit Finanacier, fatigué du ton de hauteur de Monsieur d'*Ul*.... termina les réponses des autres par un grand éclat de rire, qu'il finit

en disant à Monsieur d'*Ul*....... qui que vous soyez, prenez donc une place ici, ou prenez moi la porte. Monsieur d'*Ul*......... se mit à sourire de l'impertinence du petit Financier, & lui dit : Jeune homme, jeune étourdi, apprenez à me respecter ; pour vous mettre dans la voie du respect que je vous impose, il faut vous résoudre à passer par la fenêtre avec toutes vos richesses, & encore plus avec vos airs inpertinens ; allons, faites cela de bonne grace, & que je ne vous le dise pas deux fois. Le jeune Financier répondit par un geste si élevé qu'il fit sauter le chapeau de Monsieur d'*Ul*...., qu'il tenoit toujours sur sa tête ; Monsieur d'*Ul*..... l'empoigna comme une Marionnette, lui donna des coups d'étrivieres sur son derriere mis à nud, & voulut le congédier par la fenêtre ; mais Madame d'*Ul*..... & les vieux Podagres qui étoient avec elle & qui connoissoient Monsieur d'*Ul*......, quoique celui-ci ne les connût pas, le prierent de le laisser aller. Non, Messieurs, leur dit-il, s'il eût été aussi sage que vous, je l'aurois renvoyé, comme je vous prie vous-mêmes de sortir & de ne jamais remettre les pieds ici : quant au petit Survivan-

cier, il ira passer la nuit à l'Hôtel des Invalides, & nous verrons demain ce qu'il en arrivera : cependant on pria tant & tant Monsieur d'*Ul*..... qu'on obtint une grace que son derriere n'auroit pu obtenir. Je le veux donc bien, dit Monsieur d'*Ul*..... qu'il sorte, demain je reporterai tout à son pere ; mais je lui donne un bon avis, c'est que je ne le rencontre point dans Paris, car si je le vois, je lui coupes les deux oreilles. Tous sortirent, & la paix rendüe à la maison, Monsieur d'*Ul*..... me donna ordre de le suivre & d'emporter tout ce qui étoit à moi ; on lui livra les colliers, les bagues, les ajustemens dont on fit un paquet séparé, & que Monsieur d'*Ul*..... emporta avec lui dans le Carosse qu'il avoit amené. Tout ceci ce passa avec si peu de bruit par les prudentes réserves de Monsieur d'*Ul*..... que la maison ne s'apperçut de rien. Nous quittons donc Madame d'*Ul*..... à laquelle Monsieur d'*Ul*......ne dit que ces deux mots : Pour vous Madame, je vous laisse, usez de vos droits. Nous descendons l'escalier, me voilà à la porte de l'entrée, j'apperçois une Chaise de Poste, dans laquelle je fus placée avec mes paquets à côté de mon cher Chevalier *du Catel*, qui me reçut

à bras ouverts : quant à mon pere il ſe ſaiſit des paquets nuptiaux qu'il alla remettre au pere du jeune Financier : quoique je n'aye jamais depuis entendu parler de cette hiſtoire, mon petit Financier reviendra cependant ſur la ſcene. Que ſont devenues les cent mille livres, c'eſt ce que j'ignore, & ce que vraiſemblablement je ne découvrirai qu'à la Valée de Joſaphat.

Monſieur *du Catel* étoit muni des pouvoirs de mon pere pour me tranſporter dans un Couvent ſur les confins de la Bretagne, dont l'Abbeſſe lui étoit connue par un de ſes amis dont elle étoit parente : ils avoient arrangé leurs affaires de façon que j'y fus reçue avec la décence la plus convenable ; c'eſt dans cette retraite où j'ai puiſé les ſentimens de la vertu & de l'humanité les plus analogues à mon caractère ; ces ſentimens ont toujours fait ſur mon cœur une vive impreſſion ; mais Nature ! Nature ! tu as toujours été la plus forte, *tant il eſt rare de te contredire impunément.*

Il y avoit prés de ſix mois que j'étois dans cette maiſon, lorſque je reçus une Lettre de Monſieur *du Catel*, qui me marquoit que Monſieur d'*Ul....* étoit parti en détachement

sur les frontieres, avec le Brevet de Capitaine; que la réunion s'étoit faite entre sa femme & lui, qu'elle-même approuvoit mon union, que bientôt elle se disposoit à nous marier, qu'ils étoient même en voie d'arrangement, afin que ce mariage ne fût point sçu de sa famille, attendu que l'histoire du Financier avoit percé; & sur-tout qu'il fût ignoré de sa tante qui le dèshériteroit: qu'il falloit ménager toutes ces choses, afin de ne rien risquer: que, quand le mariage seroit fait, nous verrions quelles mesures nous prendrions.

Cette nouvelle ne me fit ni peine ni plaisir; la raison seule me dicta que c'étoit le parti le plus sage que de donner mon consentement à cette union; je me sentois une inclination pour ma liberté qui surpassoit tous les efforts de la raison; cependant je me rendis, car jestimois le Chevalier, & je lui écrivis en conséquence de ses sentimens, que je l'attendois avec plaisir, & qu'il eût à m'informer de son arrivée.

En effet, trois jours après je reçus de ses nouvelles; j'en recevois bien d'autres à la vérité, mais qui ne font rien à mon histoire; je ne parle que de ce qui est intéressant aux

révolutions de mon étoile. Par sa derniere Lettre il me faisoit part qu'il alloit dans huitaine à Amsterdam afin de m'y recevoir pour épouse en face de l'Eglise, la Religion Catholique étant tolérée dans cette République; que Madame d'*Ul*.... partoit dans l'instant pour m'aller tirer de ma Communauté, & m'emmener avec elle au même endroit: il me désigna même l'Auberge où nous devions arrêter; il m'assura qu'il étoit muni des pouvoirs de mon pere à ce sujet, qu'il n'avoit voulu confier qu'à lui seul; que ma mere étoit seulement chargée du pouvoir de son mari pour me retirer, & d'une Lettre pour Madame l'Abbesse.

Je reçus cette Lettre au moment que je commençois à sentir le prix de la vertu, & le danger de ma liberté; je m'étois déjà avancée au point de faire part à Madame l'Abbesse des sentimens que mon cœur m'inspiroit de me faire Religieuse. Non-seulement les sentimens de piété m'inspiroient cet acte héroïque; mais encore ceux de la vertu & de la raison. L'éducation que j'avois reçue me faisoit horreur; la conduite de ma mere m'effrayoit, & tout ce que je me représentois devoir subir, dès que

je serois une fois remise en ses mains, me préoccupoit & m'accabloit d'un chagrin mortel ; l'expérience du passé étoit une leçon toujours vivante & dont je ne perdois point le plus léger souvenir. Enfin cet état de grandeur que l'on m'avoir fait prendre, qui ne pouvoit se soutenir dans des conjonctures où j'avois tout à craindre de l'inconstance de la fortune, me faisoit voir de si près ma chûte, que je tombois dans la plus affreuse mélancolie. Ajoutez à cela ce goût, cet attrait pour la liberté qui m'ouvroit un précipice que mon imagination étendoit encore davantage. Tout cet ensemble me fit prendre la résolution de me découvrir à Madame l'Abbesse & de lui déposer les secrets sentimens de mon cœur. Madame l'Abesse, convaincue de ma sincérité, me loua sur cette inclination, & me promit tous les secours qui dépendroient d'elle.

Cet aveu rendit le calme à mon ame agitée: ce fut dans ce doux moment de la paix dont mon cœur jouissoit que je reçus la Lettre de Monsieur *du Catel*: je crus qu'il étoit intéressant d'en faire part à Madame l'Abbesse, & de lui dire les projets de ma mere & de mon pere sur le mariage que je lui annonçois. Je lui

cachai le lieu où devoit se consommer cette union, non par discrétion, car je n'y entendois point finesse, mais parce que je croyois que ce récit étoit indifférent. Je priai cette Abbesse de parler à ma mere, dès qu'elle la verroit, de mes dispositions pour le Cloître, & de faire en sorte de réussir dans son entreprise : je lui peignis ma mere comme une femme vive, haute & emportée, qui étoit idolâtre de moi, afin qu'elle pût se monter sur le caractète propre à la faire plier en cas de résistance ; qu'à mon égard j'étois disposée à la seconder de mon mieux.

Ce fut dans ces circonstances qu'arriva la Comtesse d'*Ul*..... Quelle surprise pour vous, cher Lecteur, d'entendre nommer la ci-devant *Margot des Pelotons*, Comtesse ! mais elle l'est, écoutez-la s'annoncer ; elle arrive dans un équipage à quatre chevaux, deux Laquais servant de Postillons, ayant la livrée étrangere du Comte d'*Ul*.... mon pere. Elle étoit accompagnée d'une femme de chambre qui devoit la servir, & moi en même tems. Elle se fait annoncer dans cet équipage à Madame l'Abbesse : au début de ce nom si fastueux Madame l'Abbesse demeure interdite, ignorant la qua-

lité de mes pere & mere. Cependant se remettant de son trouble, elle va à sa grille voir Madame la Comtesse d'*Ul*...

Madame, lui dit la Comtesse d'*Ul*... je viens réclamer ici une fille que Monsieur le Comte d'*Ul*.... mon mari vous a déposée. Voici une Lettre de sa part que j'ai l'honneur de vous remettre. Monsieur d'*Ul*.... l'avoit signé, *Comte* d'*Ul*...... il n'y eut pas le mot à répliquer sur la qualité de *Comtesse*: aussi ne fut-il point question de cela. Madame l'Abbesse ayant lu cette Lettre, dit à Madame la Comtesse ma mere: rien de si juste que de vous rendre votre fille, Madame; je vais la faire avertir de votre arrivée, & que vous la demandez: mais, Madame, auparavant me seroit-il permis de vous représenter, que votre fille, que j'appelle la mienne, nous est si fort attachée, qu'elle aura bien de la peine à nous quitter? Je vous avoue même que les charmes de la Nature joints à ceux de l'esprit, du cœur, & de la vertu la plus exacte dont elle est douée, que ces charmes, dis-je, courent grand risque dans ce monde où vous allez la faire entrer. Je vous dirai bien plus que les sentimens de son cœur, dont elle m'entretient souvent, me conduisent à vous demander, de

sa part, la permission de se faire religieuse : je vous prie même de l'écouter à cet égard avec bonté ; car elle attend de vous cette grace, comme la plus précieuse qu'elle ait à espérer.

A ce discours, la Comtesse d'*Ul*.... frémit, & envisageant Madame l'Abbesse, elle lui répliqua d'un ton aigre-doux : en vérité, Madame, c'est bien pour le Cloître que sont faites des filles comme la mienne ! que l'on y renferme des bossues, des tortues, des filles, des femmes disgraciés de la Nature, & qui se retirent du monde, parce que le monde s'éloigne d'elles, à la bonne heure ! Malheureusement Madame l'Abbesse étoit dans le cas ; elle étoit déferrée d'un œil ; à ce défaut elle ajoutoit une physionomie assez basse. Madame l'Abbesse lui laissa dire toutes ses impertinences, & ne prit pas garde que l'apostrophe étoit à bout portant. Eh bien ! lui dit Madame l'Abbesse, elle va venir, & vous vous entretiendrez avec elle.

On m'envoie chercher, je vais au Parloir, j'y vois ma mere, que dis-je ? Madame d'*Ul*.... non ! mais Madame la Comtesse d'*Ul*.... à laquelle Madame l'Abbesse m'adresse ; voilà, me dit-elle, ma chere fille, Madame la Com

tesse d'*Ul*..... votre mere, qui vient pour vous faire quitter ces lieux; expliquez-vous avec Madame sur vos dispositions. Ma mere, qui me voyoit déjà habillée & coëffée en linge uni, & dans cette simplicité qu'inspire la vertu, s'écria: quoi! Madame, est-ce ainsi que vous souffrez que vos Pensionnaires se coëffent? Qu'est-ce que c'est, Mademoiselle, pour une fille de condition que cet habit gris, cette coëffure de sœur *du pot*, & tout cet attirail de béguines? Allons! allez reprendre vos habits & suivez-moi. Madame, répondis-je à Madame la Comtesse ma mere, permettez-moi de vous dire que je ne sens aucun goût pour le mariage, que j'estime Monsieur le Chevalier *du Catel*, mais que je ne l'aime point pour mari, ni lui ni d'autre; que je me sens portée à la vie de retraite, & que je suis résolue de ne point quitter cette sainte Maison. J'allois continuer, quand Madame la Comtesse ma mere répliqua toute en fureur: comment! petite sotte, petite impertinente, vous me désobéirez, vous me mépriserez! Apprenez qu'il faut obéir aux pere & mere; que c'est à eux à vous choisir un état, & non à ces sépulcres blanchis qui veulent avoir des compagnes de leurs infortunes. Venez vite, & suivez-moi. Sans la grille qui

nous

nous séparoit, j'aurois essuyé une paire de soufflets bien appliqués. Je rendis donc graces à l'obstacle, & répondis qu'il étoit inutile qu'elle s'achauffât, que je ne quitterois jamais cette demeure. Madame la Comtesse encore plus en colere vomit mille injures contre Madame l'Abbesse, sa Communauté, & contre toutes les Communautés du monde. Madame l'Abbesse qui ne pouvoit se faire entendre au milieu des cris de cette Comtesse farouche, lui dit : eh bien ! Madame, pour mettre tout d'accord, je vais écrire à Monsieur l'Archevêque de ...... c'est de lui dont je prendrai les ordres ; & s'il est nécessaire d'en avoir de supérieurs, je ne serai point inquiette de les obtenir ; mais ma chere fille ne sortira pas malgré elle. A ces menaces, Madame la Comtesse se calma, car elle n'avoit garde de faire du bruit ; les secrets qu'elle eût été obligée de divulguer, ne lui eussent point été favorables. Reprenant donc un ton plus tranquille, elle dit à Madame l'Abbesse : eh bien ! Madame, il n'est pas question de tant de menaces ; vous pouvez garder ma fille ; mais dès ce jour le payement de sa pension cesse, & il n'y a aucune dot à espérer de notre part ; adieu, Madame : & vous petite sotte & petite désobéissante, je vous ferai

valoir mon juste courroux, en tems & lieu: faites vos réflexions l'une & l'autre jusqu'à demain matin; je repasserai ici, ou pour accomplir mes promesses, ou pour vous emmener avec moi. Sur celà la Comtesse nous quitta jusqu'au lendemain.

Je suivis Madame l'Abbesse dans sa chambre: quand nous fumes tête-à-tête, voici le discours qu'elle me tint: Ma chere fille, me dit-elle, j'ai tenu bon tant que j'ai pû; mais Madame la Comtesse votre mere ma frappé par le coup le plus sensible; non par rapport à moi, mais par rapport à la Communauté. Ce n'est point assez d'avoir de la vertu, du mérite, des talens, de la piété même la plus fervente pour entrer parmi nous; il faut une dot, sans laquelle il m'est impossible de vous recevoir; nos biens & les dots qui les augmentent sont des dons faits à Dieu, dont nous sommes responsables; ce tout devient si spirituel entre nos mains, que nous ne pouvons ni en diminuer la moindre chose, ni nous relâcher de la moindre somme sans être du nombre de ces économes infideles, & ravir à Dieu la portion la plus sainte que nous lui consacrons; ainsi, ma chere fille, il faut se déterminer à nous quitter, dès que la dot sera séparée de votre vertu. D'ailleurs, continua-t-elle, la vertu peut être pratiquée au

milieu du monde ; je vous la recommande, ma chere enfant ; car sans dot vous ne pouvez être reçue ; ajoutez à cela le défaut du payement de votre pension dont nous menace Madame la Comtesse, & qui m'a si fort accablée de chagrin, que je crains que la Communauté ne s'oppose à ce que vous restiez ici plus long-tems. A ce discours je manquai de tomber à la renverse ; mes esprits irrités me soutinrent, & pour dernier effort je me jettai à ses pieds, je les arrosai de mes larmes, & la priai de point abandonner la vertu que j'avois acquise chez elle, au milieu de la dépravation & de la corruption du monde ; j'allois même lui déveloper le caractere de Madame la Comtesse, & ce que j'avois déjà essuyé sous son empire, lorsque Madame l'Abbesse me quitta brusquement en me disant ; *sans dot*, ma chere fille, *point de Religieuse*.

Cette conduite m'accabla de douleur ; mais reprenant ma fierté, quoi ! lui dis-je, Madame ; la maison de priere est donc un lieu où l'on trafique les ames avec le vil métal de l'or ! je reprens le monde, il m'est moins odieux ; on n'y trafique que les corps ; puis reprenant un air de vertu qui me fit détester ce que je venois de dire, je pris Dieu à témoin des efforts que j'avois faits pour

me soustraire au monde, & sortant ensuite de l'appartement de l'Abbesse, la colere & la piété se contredisant, je courus à ma chambre écrire à ma mere & lui faire part du changement de mes dispositions, sans lui rien apprendre du motif qui l'avoit occasionné.

Ma mere vint dès l'après-midi me prendre à la porte d'entrée du Couvent, qui me fut ouverte; elle paya ce qui étoit dû de ma pension à la Dépositaire, en tira quittance; & étant montées en carrosse, nous poussames notre route jusqu'à Amsterdam. Elle auroit pu me mener également au Japon; je ne connoissois pas plus ce pays-là que la Hollande.

En comptant le départ de Madame la Comtesse, ma mere, de Paris jusqu'à Amsterdam, nous fumes bien près de douze à quinze jours à faire cette course; de façon que le Chevalier *du Catel*, qui étoit parti comme il me l'avoit marqué, étoit arrivé il y avoit déjà deux jours; s'étant informé si nous n'étions pas arrivées à l'auberge où il étoit descendu, & où il m'avoit marqué que je devois descendre, & n'en ayant eu aucune nouvelle, il se rendit le lendemain de son arrivée, & le jour suivant, sur la grande route de Paris, pour nous instruire; en effet je l'apperçus de loin qui se pro-

menoit. Ah ! Madame, dis-je, voilà le Chevalier *du Catel* qui nous attend. Ma mere regarde & l'apperçoit effectivement ; celui-ci qui se méfioit d'elle, quoique paroissant dans une parfaite intelligence, lui avoit dit qu'il ne partiroit que plus de quinze jours après elle, étant obligé de finir quelques affaires ; de façon qu'en supputant les jours, elle devoit être à Amsterdam huit jours au moins devant lui.

Le Chevalier ne m'avoit point apperçue, & regardoit assez négligemment rouler la voiture qu'il ne soupçonnoit point être celle de Madame la Comtesse d'*Ul*..... dont il ignoroit le nouveau titre & la livrée. Je m'apperçus de son ignorance ; aussi, mis-je la tête à la portiere & je l'appellai. Madame la Comtesse fit tant de bruit pour m'empêcher, sous prétexte d'indécence de ma part, qu'il tourna enfin la tête & m'apperçut ; ce fut pour lors que le Chevalier cria au cocher d'arrêter : Madame la Comtesse lui crioit de fouetter ; mais les cris & la course du Chevalier furent plutôt entendus du cocher, que les défenses contraires de sa Maîtresse. Le cocher arrête, le Chevalier monte, saute à mon cou ; je l'embrasse de tout mon cœur ; il salue Madame d'*Ul*..... & se met à côté de nous. Je me fis

un plaisir sensible d'appeller ma mere Madame *la Comtesse*, & je voyois que Monsieur le Chevalier ne m'entendoit pas ; qu'est donc cette Comtesse dont vous parlez, Mademoiselle, dit-il ? C'est moi, Monsieur, dit ma mere. Pardonnez-moi, Madame, j'ignorois que vous eussiez ce titre ; j'ai servi long-tems, j'ai même eu occasion d'avoir M. d'*Ul*.... joint à mon Régiment ; j'ai fait connoissance avec lui, & l'ai toujours sçu distinguer de ses camarades ; mais je ne lui ai jamais entendu donner cette qualité. Cela est vrai, répondit Madame la Comtesse ; aussi ne l'a-t-il pris que depuis qu'il a le brevet de Capitaine. La Noblesse & l'obscurité ne peuvent éclater ensemble ; la modestie doit pour lors unir l'un à l'autre ; mais une fois sorti de cette obscurité, la Noblesse, ses droits & ses prérogatives rentrent dans tout leur lustre. Telle a été la conduite de M. d'*Ul*.... Etant simple soldat, il s'est honoré de ce titre en s'appliquant à ses devoirs ; élevé à un grade supérieur, il s'en est fait honneur par un plus grand attachement à son service ; il a obtenu la Croix de Saint Louis par son mérite ; il est devenu Lieutenant ; jusques-là la modestie a fait percer son mérite ; aujourd'hui, qu'il est Capitaine, il rentre dans ceux

de sa condition; parce que le voilà élevé au grade que sa maison avoit droit d'attendre. M. d'*Ul...* est Ecossois; ses peres ont suivi le Roi Jacques: les Sujets de cet infortuné Roi qui ont pris part à son malheur se sont épuisés à sa suite; la France les a récompensés de leur attachement à leur Souverain autant qu'elle l'a pu. Tel est le sort de mon époux, qui né pour servir son Prince, & ne pouvant parvenir, a préferé de servir dans le dernier dégré pour se rendre digne d'un supérieur, plutôt que de traîner un nom dans l'oisiveté & l'obscurité. Lisez, M, le Chevalier, ajouta-t-elle en finissant, les Héros d'Ecosse: mais vous autres Militaires François, qui croyez tout sçavoir, vous aimez mieux lire de misérables Romans qui vous efféminent, que de vous instruire. Cette mercuriale n'étoit pas hors de propos; j'ai bien vu de ces Militaires parfaitement ignorans sur l'histoire même de leur Nation, pourvu qu'ils sçachent qu'ils sont Comtes, ou Marquis, Chevaliers, si vous voulez; un talon rouge, l'air de petit Maître, voilà toute leur science & leur talent.

Le Chevalier *du Catel*, qui sentoit ne plus avoir affaire à la petite Junon, fille d'un Sergent de Compagnie, en usa avec moi comme avec une fille de condition égale; j'étois charmée de

cette préférence, & je me regardois déjà comme Comtesse. Il y avoit long-tems que j'avois changé en haine mon amour pour le Cloître : à présent j'aurois été fâchée que l'on m'eût prise au mot. Je me raccommodai donc en secret avec mon Abbesse, sans cependant l'estimer.

En entrant à Amsterdam, Madame la Comtesse designa l'Auberge où elle avoit dessein d'aller, qui étoit différente de celle qui m'avoit été indiquée. Madame, lui dit le Chevalier, qui voyoit qu'elle persistoit avec opiniâtreté à suivre son dessein, j'ai loué à l'Auberge de ***, rue de ***. L'intention de Mr. d'*Ul*..... est que nous y demeurions; j'y ai fait préparer un appartement : on vous attend, Mr. d'*Ul*.... y est connu, & nous y serons à merveille. Et moi, interrompit Madame la Comtesse, j'irai où je veux & je ne changerai pas de sentiment. Il fallut que le Chevalier cédât & qu'il lui en coûtât les arrhes qu'il avoit donnés; mais cependant qu'on lui rendit, parce que les chambres ne tarderent pas à être louées.

La Compagnie descendit à une Auberge aux extrémités d'Amsterdam; le Chevalier y voulut louer un appartement, ce que ne voulut point permettre Madame la Comtesse, par dé-

cence, disoit-elle. Le Chevalier nous ayant quittées après nous avoir conduites dans notre appartement que nous trouvames richement paré, se retira pour aller à son Auberge casser son marché, & ensuite vint louer à côté de notre Hotel, où sur le champ il fit transporter ses malles. Madame la Comtesse & moi ignorions où il demeuroit; mais il falloit nous voir le lendemain matin pour arranger nos affaires.

Le Chevalier, après avoir pris possession de son petit appartement, la femme de son Hôte vint pour le voir & lui souhaiter le bon jour, suivant l'usage de ces sortes de gens, qui viennent saluer un nouveau débarqué, non par l'intérêt qu'ils prennent à sa santé, mais à la multitude des coffres qui les assurent de leur confiance; après avoir fait, dis-je, son inventaire à plusieurs reprises, dont le compas étoit dirigé par un œil qui ne se trompe jamais, elle fut apparemment contente de lui, & se félicitant de son acquisition, elle lui apprit que depuis environ huit jours elle avoit chez elle un jeune Seigneur François, qui attendoit la plus jolie fille de Paris, avec sa mere, pour se marier; que ce jeune Seigneur s'appelloit *le Marquis de Ducats*, qui paroissoit riche, & faisoit ici une très-grande dé-

pense ; que c'étoit lui qui avoit meublé l'appartement que ces Dames devoit occuper, qui étoit d'une d'une très grande magnificence. A la peinture qu'elle fit au Chevalier *du Catel* de ce jeune Marquis dont il ignoroit le nom en France, il se douta que c'étoit son petit Financier. Roulant pour-lors dans son esprit mille projets de vengeance contre la Comtesse d'*Ul*..... & contre le petit Marquis *de Ducats*, il ne pouvoit s'arrêter à aucun ; le tems pressoit cependant de se déterminer, car le mariage devoit se faire la nuit de notre arrivée ; il se voyoit donc la dupe d'une intrigante & le jouet de ce petit Marquis.

Toutes réflexions faites, il prit le parti le plus sage sans se compromettre : il sçavoit avec quelle rigueur on punit les enlevemens & la mauvaise conduite dans la République ; il va droit au Sénateur qui fait la fonction de Lieutenant Général de Police, & se fait annoncer comme Officier François, en déclarant son nom ; heureusement qu'en entrant il trouva auprès de lui une Flamande, femme & veuve d'un homme de condition qui avoit servi avec lui dans le même Régiment, & qu'il avoit eu occasion de voir à Arras dans le tems que lui & son Régiment étoient en garnison. Au nom du Chevalier *du Catel*, cette

femme, charmée de renouveller connoissance, l'aborda avec un air riant & l'embrassa avec affection. Que venez-vous faire ici, mon cher *du Catel*? quelle affaire vous amene à Monsieur, qui est un de mes amis intimes? que je suis enchantée de vous revoir! Il fallut faire cesser cet assaut de civilités en répondant à tout; leur ancienne amitié, la mort de son mari, les pleurs, les cris, furent des rôles qui se succédoient tour à tour, & qui quelquefois se confondoient. Au premier instant que le Chevalier eut de libre il dit au Sénateur ce qui lui étoit arrivé, lui peignit le caractére de Madame la Comtesse, ses procédés avec sa fille, ce qui s'en étoit ensuivi à Paris, la retraite de la fille dans un Couvent, les stratagêmes que le pere & lui avoient employés pour la tirer d'une conduite si dangereuse, son concert avec le pere sur son union avec sa fille; les Lettres & les pouvoirs du pere; de-là il passa au stratagême de la mere qui avoit comploté son départ avec ce jeune Financier, au refus de venir à son Auberge, au brillant de celle qu'elle avoit prise, enfin au hazard qui lui avoit appris tout cet affreux libertinage. En même tems qu'il dépeignoit la sagesse, la beauté, la confiance de sa petite Junon, son amour, sa passion, sa sincérité pour se marier

avec elle, il lui demandoit les sûretés dont il avoit besoin pour empêcher un rapt & un viol si injurieux, & l'empêcher lui-même d'en tirer une vengeance éclatante, qui en perdant la mere perdroit une fille innocente & le perdroit lui-même.

Voici quel fut le résultat de la décision du Sénateur, après le conseil pris de la Flamande & du Chevalier *du Catel*: que sur les neuf heures du soir il enverroit des Gardes autour de l'Auberge, qui se saisiroient des appartemens où la Compagnie seroit assemblée; que lui Chevalier *du Catel* les y conduiroit & s'informeroit secrettement si le prétendu Marquis y étoit déjà arrivé. Ce qui fut dit fut exécuté sur le champ; car il étoit déjà plus de sept heures; il pria que le Chef de la Garde n'eût pas son habit uniforme pour être avec lui, & que les Gardes s'avançassent par différentes rues. Le Sénateur envoya sur le champ chercher le Capitaine, & lui donna les ordres convenus; il lui ordonna que, dès qu'il se seroit assuré de ces trois personnes, il mettroit la plus âgée & le jeune homme dans la prison publique, avec défenses expresses de les laisser voir à personne, ni de se voir ensemble; que quant à la plus jeune il la mettroit dans un carrosse avec lequel Monsieur le Chevalier alloit le conduire à l'Auberge, qu'il

la lui déposeroit, & que celui-ci l'ameneroit à son Hôtel, où il fit préparer une chambre pour elle à côté de celle qu'occupoit la Flamande son amie.

Le tout ainsi concerté, le Capitaine alla donner ses ordres & revint prendre le Chevalier *du Catel*; nos deux Officiers prirent un carrosse, & sans suite arriverent à l'Auberge. Le Chevalier descendit & demanda à la porte s'il n'y avoit pas quelques Françoises & quelques François qui fussent arrivés aujourd'hui. On lui dit qu'il y avoit une Comtesse & sa fille, & que dans l'instant venoit d'entrer un jeune Seigneur François, avec lequel la jeune Demoiselle étoit mariée, qu'ils alloient se mettre à table. Le Chevalier alla rendre compte de ces bonnes nouvelles au Capitaine, & s'étant donné le tems de ranger leur petite cohorte bien armée, ils attendirent que la compagnie fût en pleine table & au moment des plaisirs qu'elle procure.

Pendant que tout ceci se passoit à mon insçu, je me crus perdue en voyant entrer mon petit *Vilhomme*, je voyois mon déshonneur parfait sans y pouvoir mettre obstacle; je regardois Madame la Comtesse avec un œil d'horreur, mon prétendu Marquis avec indignation. Cependant comme ce jeune homme étoit efféminé, & que

j'étois sortie, je ne perdis pas courage ; j'assemblai mon conseil & songeai à me préparer à une vigoureuse résistance. Ma mere, qui s'appercevoit que je roulois dans mon imagination bien des desseins, eut le front de me dire que la violence n'étoit plus de saison, que mon cher *du Catel* étoit loin d'ici, qu'il ignoroit ce stratagême, & que de gré ou de force il falloit satisfaire l'amour de mon cher Amant. Je ne répondois rien à tout ce discours, & faisois tout ce que je pouvois pour me rassurer.

Mon petit Marquis se divertissoit tout seul, & quand il fut un peu égayé par le vin de Champagne, il voulut prendre quelque licence avec moi ; ce fut pour lors que je lui dis que tant qu'il n'employeroit que des paroles il étoit le maître, mais que si la violence s'en méloit, je verrois le parti que j'aurois à prendre. Ah ! nous verrons, ma belle petite, me répartis le Marquis *de Ducats* ; de la violence!... de la violence!... Je veux, parbleu, l'éprouver ; puis se jettant avec force sur moi pour m'enlever de la table & satisfaire sa brutalité, je l'empoignai avec fureur, & j'allois l'écraser sous mes pieds, quand ma mere voulut se lever & venir nous séparer. Ce fut dans ce moment critique que nous entendîmes un grand bruit

à notre porte, qui, sur le refus d'ouvrir, fut enfoncée, & que nous vîmes sept à huit Archers, la bayonnette au bout du fusil. Le Capitaine entra, qui voyant ma mere qui me saisissoit à brasse-corps, le jeune homme qui s'étoit relevé & qui vouloit me reprendre, & moi qui gesticulois à droite & à gauche pour me défendre contre l'une & contre l'autre, fit faire main-basse & sur la mere & sur le beau Marquis.

Vous peindrai-je, cher Lecteur, l'attitude de Madame la Comtesse & de Monsieur le Marquis, il suffit de vous dire qu'ils demeurerent pétrifiés, à cette vue inattendue, tels que les fables nous représentent ceux que la terrible Tête de Méduse changeoit en statues, en leur conservant la posture où ils étoient. Moi, saisie de joie, je me débarrassai sans peine de mes adversaires & courus me jetter entre les bras du Capitaine : puis criant au secours, je m'évanouis. On eut vîte soin de me faire revenir, & j'eus assez de raison pour voir toute la suite de cette affaire, curiosité qui servit beaucoup à me ranimer.

Je vis au retour de mon évanouissement ma mere interrogée laconiquement & remise entre les mains des Satellites qui la conduisirent au carrosse qui l'attendoit, & que le Lieutenant du Ca-

Ce livre est fait pour une servante de cabaret ou un valet d'écurie.

pitaine avoit pris avec un second pour le jeune Marquis. On fit les mêmes questions au Marquis qui se jetta aux genoux du Capitaine, en le priant de ne le pas perdre. On le fit relever, on lui défendit les cris, & on le conduisit dans l'autre carrosse, où il fut mené dans les prisons publiques. On emmena également l'Hôte & l'Hôtesse; pour sçavoir d'eux la conduite de toute cette intrigue.

Dès que le Chevalier *du Catel* eût vu de son carrosse toute cette cérémonie, il le fit avancer; mais voyant que l'on emmenoit l'Hôte & l'Hôtesse, il pria de les faire remonter, qu'ils étoient peut-être innocens de tout ceci, qu'il suffiroit qu'ils fissent leur déclaration chez Monsieur le Sénateur où ils seroient conduits, sauf les ordres du Magistrat au contraire. L'Hôte & l'Hôtesse remercierent le Chevalier *du Catel*, & promirent de dire tout ce qu'ils sçavoient.

Des que le Chevalier entra, je me doutai que je devois cette délivrance à ses soins, je l'accablai de caresses, & lui m'embrassa du plus intime de son cœur: je ne cessois de lui dire que je l'estimois au suprême degré. Consolez-vous, me dit-il, ma chere ame, j'ai tout découvert, c'est moi qui ai fait tout ceci. Je vous dirai le comment dans la suite: il faut faire transporter ces malles dès à

présent

présent dans une voiture, (que fit venir l'Hôte,) & nous en aller chez Monsieur le Sénateur qui nous attend à souper, & où vous vous retirerez, parce qu'il y a un appartement préparé pour vous ; ainsi ne craignez plus rien.

Enchantée, comme vous pouvez vous l'imaginer, de toute cette entreprise, je lui déclarai dans la sincerité de mon ame que je m'abandonnois à sa conduite, & que dès à présent ma main, ma foi, mon cœur étoient à lui.

Nous descendîmes ensemble, le Capitaine nous suivit & nous allames chez le Sénateur qui me reçut avec la décence, l'honnêteté & la politesse la plus flatteuse. Que je suis heureux, me dit-il, d'avoir signalé l'exercice de ma charge par une action aussi glorieuse pour moi ! Je sçais qui vous êtes, & qui vous amene ici. M. le Chevalier que voici m'a instruit de tout ; & Madame (en s'adressant à la Flamande) a certifié la vérité de son discours. Vous êtes libre, vous tiendrez compagnie à Madame, vous ne sortirez point d'ici & je donnerai les mains à accélérer votre mariage. Après ce compliment il me quitta pour se faire rendre compte de l'évenement par le Capitaine. Pendant qu'ils raisonnoient ensemble, je m'aprochai de la Flamande, qui étoit avec le Chevalier : cette fem

me sage & vraiment vertueuse rendit grace au Ciel de ma délivrance, & me donna son amitié que je me suis efforcée de mériter.

Quand le Capitaine eut rendu compte au Sénateur, il se retira, & le Sénateur s'approchant de la Compagnie, dit: Cette affaire est plus sérieuse qu'on ne pense, si les faits sont aussi vrais que le Capitaine vient de me les rapporter. Il nous dit en substance ce que le Capitaine lui avoit dit: l'état où il nous avoit trouvés aggravoit toutes les circonstances. Il faut un exemple, dit-il; tous les jours nos oreilles sont choquées de ces transfuges du libertinage le plus odieux. La France fourmille de ces crapuleux enlevemens, il en faut purger Amsterdam; le Sénateur fut interrompu, on vint avertir qu'on avoit servi. Le Sénateur me donna la main, le Chevalier la donna à la Flamande. Je ne pus pas manger, tant j'avois le cœur serré, de l'exemple que le Sénateur alloit faire sur ma mere; j'avois déja oublié toutes ses horribles perfidies, pour ne penser qu'à la tirer d'une aussi fâcheuse affaire. Qu'avez-vous, me dit la Flamande, à côté de laquelle j'étois? Vous êtes délivrée, vous êtes en sureté, que vous faut-il de plus? Hélas! lui dis-je en confidence: mais je serai deshonorée, par l'exemple que M. le Sénateur vient de nous dire

qu'il feroit sur ma mere. Laissez-moi faire, me dit cette femme, je lui ferai prendre des précautions qui empêcheront le déshonneur; tranquilisez-vous, mon petit cœur. Le Sénateur, qui voyoit couler mes pleurs, demanda à la Flamande ce qui les occasionnoit: la Flamande lui redit ce que je venois de lui confier. Ne craignez rien, Mademoiselle, me dit le Sénateur, votre mere ne sera point compromise: c'est à vous à qui elle devra son salut, & comme vous ne prenez aucun intérêt au jeune homme, ce sera lui qui portera la peine de tout, encore une peine qui ne le déshonorera pas. Laissez-moi faire.

Je fus tranquille dès-lors, & je m'amusai. Après le souper on nous mena dans nos appartemens. Le Chevalier *du Catel* alla à une Auberge proche de la demeure du Sénateur, passer la nuit. Le lendemain le Sénateur envoya chercher l'Hôte & l'Hotesse qui avoient reçu ma mere. Ces deux gens innocens lui raconterent que le jeune Seigneur avoit fait meubler à ses frais son appartement pour y recevoir la Marquise *de Ducats* sa femme, que la Comtesse *d'Ul....* sa mere amenoit avec elle. Leur bonne réputation & leur sincérité les sauverent des peines de la Justice; il leur fut enjoint de mettre en paquet les meubles & au-

tres choses qui composoient le ménage, & de les apporter chez le Sénateur en ballot, ensuite il donna ordre d'envoyer chercher ma mere.

Madame le Comtesse d'*Ul*.... avoit réfléchi pendant la nuit, elle n'avoit rien à répliquer aux chefs d'accusation dont elle sentoit l'importance, elle ne pouvoit sçavoir comment leur arrivée avoit été déjà portée aux oreilles du Sénateur, elle ne pouvoit en accuser le Chevalier qui ignoroit l'arrivée du jeune *Vilhomme*, au moment qu'il nous avoit quittés. Dans cette crise d'incertitude elle rêva aux moyens qu'elle allegueroit en sa faveur; ne s'imaginant pas que le Chevalier *du Catel* eût tout découvert, elle bâtit une histoire, ou plutôt elle continua de feindre, qu'autorisée de son mari, elle avoit amené sa fille à Amsterdam pour la marier avec le Marquis *de Ducats*. Fiere de cette affirmative, elle se laissa conduire avec assurance chez le Sénateur

La gravité de ce Sénateur l'émut, les minauderies de Madame d'*Ul*.. ne l'ébranlerent point. Le Sénateur ayant fait retirer son monde, lui dit: Madame, quelle conduite indigne & misérable venez-vous tenir ici? Vous, femme de condition! vous deshonorez votre nom, votre état & votre mari; vous prostituez votre fille à un petit Frelu-

quet François ? & vous choisissez le centre de la vertu pour y faire graver l'infamie la plus honteuse ! Rendez graces à Mademoiselle votre fille, qui par ses larmes m'a touché au point de vous laisser la liberté, faites en sorte d'en profiter, mais cette liberté dépend de votre aveu ; songez qu'on n'excuse ni on ne pallie point ici les crimes de cette nature ; la loi est sévere & exactement observée.

Madame d'*Ul...* reprenant sa fierté lui dit d'un ton assez haut : Je ne m'imaginois pas, Monsieur, qu'une femme telle que moi pût éprouver dans un Pays de liberté, l'infamie d'une prison, & qu'elle fût abaissée au point de devoir sa liberté à sa justification. Je suis venue ici par ordre de mon époux pour marier ma fille avec M. le Marquis *de Ducats* ; hier au soir vos Gardes nous ont surpris dans un moment de gaité où nous badinions, & cette badinerie est l'effet, dites-vous, d'une indigne prostitution ! Que de grands mots qui ne signifient rien ici, & qui osent m'accuser du crime le plus infâme ! J'ai tort, lui dit le Sénateur, & les circonstances m'ont trompé, si vous justifiez votre conduite par l'ordre de votre mari : vous l'avez, sans doute, cet ordre, sans lequel qui que ce soit n'eût été assez téméraire que de former cette union ; montrez-le-moi, Madame, & vous serez libre.

Madame d'*Ul*.... pâlit & fut déconcertée; cependant se remettant, elle dit; Monsieur, cet ordre est dans mes valises. Les voilà, Madame, reprit sur le champ le Sénateur; je vais donner ordre qu'on vous les apporte. Mais, Monsieur, lui dit-elle, qu'ai-je besoin de montrer l'ordre de mon mari? je suis mere & je dois en être crue sur ma parole. Madame, lui répliqua le Sénateur, qui jouissoit avec plaisir de l'embarras de ma mere, vous n'avez point d'ordres de M. d'*Ul*.... c'est moi qui les ai; tenez, Madame, lisez. Le mariage de Mademoiselle votre fille est arrêté avec M. le Chevalier *du Catel*; il est ici avec Mademoiselle votre fille. Ah! scélérat! s'écria ma mere toute transportée de fureur; quoi, *du Catel* est ici avec ma fille!.... Puis se repentant d'avoir fait voir les premiers mouvemens de sa surprise, elle se radoucit, & lui dit; Monsieur, les choses étant ainsi, je vais vous dire ce qui en est; ce jeune homme aime éperduement ma fille; je lui ai fait confidence de notre départ; il nous a devancées ici, & c'étoit seulement pour la voir pour la derniere fois qu'il m'avoit prié de jouer ce petit tour au Chevalier *du Catel*. Mais, Monsieur, en s'interrompant, pourrois-je voir ma fille! Non, Madame, lui dit le Sénateur, il n'en est pas encore tems;

Il faut me donner votre consentement par écrit; je l'éxige de vous. Sans pénétrer plus avant dans vos intentions, je veux bien, Madame, m'en rapporter à ce que vous venez de me dire. Ma mere refusa, le Sénateur s'obstina : ma mere capitula, & enfin donna son consentement dans la forme que lui prescrivit le Sénateur; après quoi faisant entrer le Capitaine qui l'avoit amenée, il lui donna ordre de la reconduire en prison, d'en avoir un grand soin, mais de ne la laisser voir à personne.

Peu après le jeune homme fut amené; cette scéne fut divertissante. J'ignorois, quand le Sénateur nous eut mandés, qu'il avoit déja expédié l'affaire de ma mere: j'étois pour lors dans la chambre de la Flamande où le Chevalier *du Catel* étoit venu nous joindre; nous étions d'une gaité & d'une tranquillité parfaite; l'ordre du Sénateur nous déconcerta; nous descendons & parvenons auprès du Sénateur, qui nous dit de nous mettre dans un cabinet attenant sa salle qui avoit une porte vitrée, pour nous donner le plaisir de la comédie qu'il alloit jouer avec le petit personnage. A peine fumes nous logés, le Chevalier & moi, dans le petit cabinet; à peine eumes nous collé nos yeux sur la vitre, (j'oubliois de vous dire que la Flamande étoit de la partie,)

que parut le petit Financier : le Sénateur, assis dans un fauteuil, vit debout soumis à son jugement un de ces enfans de Plutus qui font trembler la Nation Françoise ; il parut d'un air à demi assuré & à demi effrayé : qui êtes-vous, lui dit le Sénateur, dès qu'il l'eut apperçu? Je suis, lui dit-il, le fils du Marquis de Ducats, Fermier Général des fermes unies du Roi de France. Vous ! Marquis ! lui dit le Sénateur, je n'aurois jamais cru qu'aucun homme de condition fût Fermier Général ; je ne dis pas qu'il ne puisse y en avoir, l'état n'a rien en lui-même qui puisse souffrir absolument d'incompatibilité ; mais comme j'ai la liste des Fermiers de France, cherchez vous-même si vous en trouverez un de ce nom ; le Sénateur lui lut cette liste, & s'arrêtant au nom de *Vilhomme*, n'est-ce pas lui qui est votre pere, mon petit Marquis ? c'est un fort honnête homme, qui n'a jamais eu de Noblesse dans sa race. Il est de *Vire* en Normandie ; son pere & sa mere étoient pauvres, ils sont morts depuis peu ; votre pere à passé par les degrés du bureau, Receveur des tailles, Sous-Fermier, & enfin Fermier Général, & vous avez sa survivance ; mais passons sur les qualités. Qui vous amene ici ? qu'avez-vous fait hier au soir? quel scandale, quelle barbarie, quelle infamie y avez-vous commis ? Le pauvre petit Financier ne

put s'empêcher de se jetter aux pieds du Sénateur & de lui avouer qu'il avoit été corrompu par la mere de cette jeune Demoiselle, qu'il lui avoit donné cent mille livres, & que c'étoit elle qui avoit fabriqué ce complot; qu'il sçavoit qu'elle aimoit le Chevalier *du Catel* qui étoit ici, & qu'il devoit épouser sa fille. Mon tort, ajouta-t-il, est de m'être obstiné à aimer une fille sage & vertueuse, & d'avoir trouvé dansla mere la plus méprisable des femmes. Le Sénateur pénétré d'un action aussi affreuse, voulut se ranger contre la mere; mais dissimulant son ressentiment, & voulant finir avec ce jeune homme qui n'avoit d'autre tort que d'avoir saisi les conseils d'une femme abominable, lui dit: Monsieur, vous devez votre grace à votre sincérité; faite des excuse à Mademoiselle d'*Ul....* & à M. le Chevalier *du Catel*: Mademoiselle, paroissez, me dit le Sénateur. Sur le champ nous ouvrimes la porte, & vimes le prétendu Marquis à genoux, pleurant amerement; à notre vue la confusion couvrit son visage, & d'une voix entrecoupée de sanglots, il s'accusa coupable, fit réparation à moi & au Chevalier. Nous intercédames pour lui; le Sénateur lui donna ordre de se relever, ce qu'il fit: alors le Sénateur satisfait de l'humiliation du jeune Financier,

lui dit : Monsieur, mon dessein étoit de vous renvoyer pieds & mains liés à Monsieur votre pere, & de faire suivre vos ballots que j'ai fait conduire ici ; mais votre ingénuité & votre sincérité prévaudront sur mes premiers desseins ; faites emmener tous ces ballots vous-même & retirez-vous. Le jeune homme vraiment repentant se remis à mes genoux pour me prier d'accepter tout ce qui étoit dans les ballots, étant des meubles destinés pour moi ; que j'en aurois besoin ici. Je refusai constamment des choses qui ne devoient servir qu'à ma prostitution ; & le remerciant, je le priai de ne m'en plus parler. Cependant, par évenement je fis fort mal, ma fierté manqua dans ce moment de me devenir fatale.

Quand le jeune *Vilhomme* démarquisé, fut sorti, le Sénateur nous fit part de la conversation qu'il avoit eue précédemment avec ma mere. Quelle misérable ! s'écria le Sénateur, il ne faut pas qu'elle soit témoins de votre mariage : je lui ai fait donner son consentement par écrit, le voilà : à présent préparez-vous, heureux amans, à recevoir la bénédiction du Prêtre que vous voudrez choisir ; mais que ceci se fasse à mon insçu.

Nous concertames avec la Flamande comment il faudroit s'y prendre. Comme elle sçavoit

l'usage du pays, elle eut bientôt conclu notre hyménée, qui se fit quelques jours après. Nous demeurames à Amsterdam pendant près de trois mois; mais avant de décrire notre départ de cette ville, il faut revenir à Madame la Comtesse d'*Ul*........

Cette pauvre Comtesse avoit le tems de rêver à ses affaires, elle ne sçavoit point quand elle seroit délivrée; elle étoit inquiette de son Financier: enfin quand notre mariage fut fini, & que nous eumes donné le tems à nos plaisirs, que le souvenir de ma mere n'interrompit point, parce que j'étois sure qu'il ne lui arriveroit rien de fâcheux, ma mere parut par ordre du Sénateur, ordre dont lui-même nous avoit prévenus; nous rentrames tous dans le petit cabinet à porte vitrée, pour paroître au premier signal du Sénateur. Madame, lui dit-il, rendez graces à votre fille & au Chevalier *du Catel* votre gendre, si je ne vous fais pas punir autrement; écoutez-moi, & voyez si je dis la vérité. Le Sénateur lui fit part de tout ce que lui avoit dit le faux Marquis; après quoi, il dit à ma mere; eh bien! Madame, que dites-vous de tout ceci? votre infâme conduite m'est-elle connue? vous devriez mourir de honte! je vous abandonne à vos remords, si vous êtes capable d'en

avoir. Ma mere voulu répondre, mais le Sénateur lui imposa silence, en lui disant : qu'avez-fait des cent mille livres que le jeune Financier vous a remises pour prix de la vente de la sagesse de votre fille ? A ces mots, la Comtesse déconcertée tomba à ses genoux, & lui avoua que c'étoit pour donner une dot honorable à sa fille pour la marier avec M. le Chevalier *du Catel* qu'elle estimoit ; mais qu'elle n'avoit jamais eu dessein de laisser pousser les choses jusqu'à l'extrémité..... Ma mere se tut en cet endroit, & le Sénateur se levant, s'écria en nous adressant la parole ; paroissez, mes chers enfans ! dit-il : nous entrames, nous vimes ma mere à genoux, elle n'avoit pas la force de se relever ; je voyois à ses traits la fureur, la colere, peintes sur sa physionomie ; son corps frissonnoit, ses mains & ses genoux trembloient, mais c'étoit de rage, qu'elle cachoit sous un mouchoir dont elle se couvroit le visage. Je courus à elle, je l'embrassai ; elle souffrit mes caresses, mais je ne m'y fiois pas ; elle se releva cependant avec peine ; M. *du Catel* la soutenoit, on la fit asseoir, le Sénateur ayant un peu radouci de sa fierté ; lui dit : Madame, ne pensons plus au passé, je vous pardonne, dès que vos enfans vous pardonnent ; aimez-les, & songez à réparer ce

que vous avez entrepris, par une conduite ſage & vertueuſe : allez, Madame, vous trouverez une chaiſe de poſte au ſortir d'ici pour vous conduire à Paris ; faites en ſorte que je ne vous revoye plus ici.

Ma mere nous dit adieu ; nous la conduiſimes dans ſa chaiſe de poſte, elle partit & nous rentrames. Mon amour-propre avoit ſouffert de voir ma mere ſi humiliée ; mais enfin elle le méritoit, & je vous avoue que je ne la plaignois pas ; heureuſe, ſi elle eût ſçu faire de cette aventure un uſage conforme aux leçons du Sénateur !

Il y avoit déjà bien un mois que nous étions, le Chevalier & moi, chez le Sénateur, à nous divertir & à nous amuſer ; quand un matin le Sénateur me fit avertir, & mon mari, qu'il avoit à nous entretenir. Quand nous fumes devant lui, il nous montra des lettres qu'il venoit de recevoir de Paris elles ſont, nous dit-il, de M. *Vilhomme* pere ; voici ce qu'il me remarque : » Mon fils eſt arrivé ici il y » a environ trois ſemaines. Je n'ai pas été peu ſur- » pris d'apprendre de lui-même la conduite qu'il » avoit tenue à Amſterdam, la façon dont vous l'a- » vez traité, & la converſion de ſon cœur qu'ont » opéré vos ſages remontrances. Je ne peux que » vous en témoigner ma vive gratitude ; j'aurois

» été charmé d'avoir pour fille la Demoiselle
» qu'il n'a pas pus corrompre ; elle est sans doute
» mariée à présent à M. le Chevalier *du Catel* :
» comme je sçais qu'ils ne sont point riches, je
» vous prie de leur remettre les billets que je vous
» envoye montant à cent mille livres, & de re-
» cevoir de ma main tous les billets qu'il a laissés
» chez vous ; c'est un amant plein de repentir qui
» les lui offre, c'est un pere plein de tendresse
» pour lui & pénétré de la plus vive estime pour
» la vertu de Mademoiselle d'*Ul*..... Sa mere est
» un indigne caractere ; sans sa fille je l'aurois
» fait arrêter ; elle est à Paris, je sçais où elle
» loge ; enfin, Monsieur, faites en mon nom
» accepter ces petits présens aux nouveaux
» époux, & qu'ils m'accordent leur amitié.
» Je suis, &c. »

Le conseil pris entre nous, le Sénateur décida qu'il falloit reconnoître la gratitude de M. *Vilhomme*, & accepter ses présens ; qu'il se chargeoit de lui répondre qu'il n'avoit pas moins fallu que ses prieres pour nous porter à accepter des dons que l'on avoit refusés de la part de son fils ; que les nouveaux mariés, & lui, étoient enchantés de sa conversion. Mais que, quant à moi, je le priois de laisser ma mere tranquille, & que je lui rendrois

compte de cette ſage retenue par l'eſtime la plus parfaite. Les ballots que le Sénateur croyoit déja bien loin, ſe trouverent où ils avoient été placés au ſortir de l'auberge ; & nous reçûmes cent mille livres : le tout me ſervit de dot que le Sénateur fit reconnoître au Chevalier, m'appartenir.

Nous nous occupames depuis ce tems à nous déterminer à reſter à Amſterdam, ou à retourner à Paris ; il y avoit de la difficulté dans l'un & l'autre parti. D'un côté, le Chevalier quittoit ſa Patrie, ſes grades, ſes eſpérances, ſes amis, ſa famille ; d'un côté oppoſé, il couroit riſque à Paris que ſon mariage fût découvert : la qualité de Comteſſe que nous croyions réelle, réparoit en quelque ſorte ſa méſalliance ; mais cette qualité étoit-elle fondée ; il craignoit la colere de ſes parens, la fureur de ſa tante ; & c'étoit auſſi ma crainte : je penchois pour Amſterdam ; nous pouvions prendre un appartement à bon compte dans cette ville, nous y étions protégés, nous pouvions vendre ce que nous avoit laiſſé M. *Vilhomme*, tout en étoit précieux, & nous faire, de la ſomme, jointe à notre argent, un fonds ſuffiſant pour mener une vie honnête, telle qu'elle ſe mene dans cette République. Mon mari, avec la protection du Sénateur, pouvoit être employé dans les Armées de la République ; enfin nous pou-

vions réparer ce que le ſort nous auroit enlevé en reſtant en France, & ſur tout à Paris. Nous propoſames au Sénateur nos réflexions, ainſi qu'à la Flamande; & il fut décidé que nous reſterions à Amſterdam. Hèlas! pourquoi le Ciel nous envia-t-il ce bonheur; mais, que dis-je? l'Etre ſuprême eſt le maître de décider de notre ſort: eh! nous eſt-il permis de nous révolter, quand il lui plaît de nous éprouver? Si notre retour en France fut la cauſe de mon dereglement & de mes peines, à qui dois-je en imputer la faute? ſinon à mon propre cœur, ſinon à ma propre vanité. Loin d'ici ces néceſſités du ſort, ces fatalités du deſtin! loin d'ici cette force ſupérieure de l'aſcendant! c'eſt ma faute! c'eſt ma très-grande faute! Dieu que j'implore, Nature que je reſpecte; ſi j'ai mépriſé l'un; ſi j'ai proſtitué l'autre, c'eſt ma faute! c'eſt ma très-grande faute! Philoſophes inſenſés! qui ne connoiſſez d'autres Dieux que la Nature; Ridicules romaneſques! qui ne connoiſſez d'auttes regles de notre conduite que le haſard, & d'autre morale que celle de nos ſens! vous pouvez impoſer le joug de vos extravagances à la corruption des mœurs; reconnoiſſez que le cœur de l'homme peut être ſurpris; qu'il l'eſt même; mais qu'il n'eſt jamais impie qu'en s'attachant à vos maximes. . . . . !

Fin de la premiere Partie.

HISTOIRE
NOUVELLE,
DE MARGOT
DES PELOTONS,
OU LA GALANTERIE
NATURELLE.

HISTOIRE NOUVELLE, DE MARGOT DES PELOTONS, OU LA GALANTERIE NATURELLE.

SECONDE PARTIE.

A GENÈVE.

M. DCC. LXXV.

HISTOIRE NOUVELLE, DE MARGOT DES PELOTONS, OU LA GALANTERIE NATURELLE.

NOus avions donc résolu, le Chevalier *du Catel* & moi, de fixer notre demeure à Amsterdam, & d'abandonner Paris & la France. Nous goûtions déjà la vertu, les mœurs, & la sagesse des Nationaux; nous étions à portée d'y être honorablement reçus, & de hanter la meilleure compagnie; déjà même nous nous occupions de choses nécessaires à notre établis-

sement, lorsque le Chevalier *du Caltel*, mon mari, reçut une Lettre de la part de sa tante, écrite par une de ses amies, conçue en ces termes. » Votre départ de Paris, votre longue
» absence, ont donné lieu aux allarmes de
» votre chere tante, & l'ont réduite aux portes
» de la mort; je viens d'apprendre que vous
» étiez à Amsterdam; je vous y écris à son
» insçu; mais aussitôt la présente reçue, arri-
» vez promptement à Paris, si vous voulez
» encore jouir des embrassemens d'une tante
» à laquelle vous êtes cher. Adieu, mon cher
» Chevalier, je suis, &c. » Le Chevalier me montra cette Lettre avec précipitation & les larmes aux yeux. Je la lus, il n'y eut point d'autre parti à prendre que celui de partir dans l'instant; nous en fimes part au Sénateur & à la Flamande, qui lui conseillerent ce départ, en l'assurant qu'ils auroient soin de moi. Je portois déjà dans mon sein le fruit de notre mutuel amour. Le Chevalier prit congé de moi le cœur pénétré de la plus vive tendresse; je pouvois à peine le consoler. On ignore notre mariage, lui disois-je; après tout, nous avons renoncé à toutes les successions de la France; qu'avez-vous à craindre? allez, partez, mon

cher Chavalier ! aimez-moi, & donnez-moi souvent de vos nouvelles.

Le Chevalier partit enfin ; mais à peine arrivé sur les frontieres de France, il est arrêté par ordre du Roi & conduit au Château de.... Il est intéressant de vous dire comment la nouvelle de notre mariage étoit parvenue à la tante & à la famille de mon mari. Ma mere outrée, en partant d'Amsterdam, de l'humiliation qu'elle y avoit essuyée, & privée de sa chere fille, ou plutôt des ressources capables de satisfaire son avarice par mon mariage, étant d'ailleurs connue dans plusieurs endroits de Paris pour une intrigante, se rendit dans un quartier éloigné de ses premieres habitudes ; là, avec l'argent qu'elle avoit, elle s'y établit sous la qualité de veuve d'un Marchand d'Amsterdam. Elle faisoit dans ce quartier une figure honnête : un Négociant d'Hollande la vint voir sous ce nouveau nom : elle s'en servit pour avoir à Amsterdam des connoissances qui lui étoient nécessaires pour être instruite de nos dispositions ; ayant appris que nous avions résolu de fixer nôtre demeure à Amsterdam, elle crut tous ses projets dérangés, parce qu'elle ne pouvoit plus avoir l'espérance de

me revoir. Elle avoit appris que le pere de ſon petit Financier nous avoit fait préſent de cent mille livres & de tous les meubles qu'elle connoiſſoit. Cette perte lui fut ſenſible : elle en porta la fureur au dernier période. Elle ſçavoit l'éloignement de la tante de mon mari pour mon mariage, & que lui-même craignoit les ſuites d'une exhérédation, qui le privoit de tout ſon bien-être. Elle prit donc la précaution de traverſer nos vues : pour cela elle ſe préſenta ſous le titre de veuve, ainſi que je l'ai déjà dit, à la tante du Chevalier *du Catel* ; elle venoit, lui dit-elle, lui apporter des nouvelles de ſon neveu. La tante charmée de trouver ſon neveu, & informée de ſon mariage avec *une je ne ſçais qui*, ainſi que s'étoit exprimé ma mere, porta ſes plaintes à ſa famille. Tous de concert avoient obtenu un ordre du Roi pour l'enfermer juſqu'à ce que ſon mariage eût été déclaré nul : cet effort n'étoit pas difficile à exécuter ; je le croyois pour-lors impoſſible ; mais pour pouvoir arrêter le Chevalier, il falloit un prétexte qu'on ne put fonder ſur de meilleures raiſons, que ſur celles de la maladie dangereuſe de ſa tante. Ce projet, auſſi bien con-

certé, ne réussit que trop. Voilà une des premieres épreuves que j'ai eu à essuyer depuis mon mariage.

Il y avoit déjà prés de quinze jours que mon mari étoit parti, sans en avoir reçu de nouvelles. Je m'allarmois; on cherchoit à me consoler; mais je ne me consolois point. Un noir affreux se répandit dans toute mon imagination; de terribles pressentimens troubloient ma raison; on tentoit de m'égayer, mais en vain. Ce fut dans cet état que je reçus une Lettre de ma mere. Quelle mere, grand Dieu! mais quelle qu'elle soit, respectons la Nature & ses droits, & déplorons son aveuglement.

» Vous avez cru, ma chere fille, pouvoir
» vous passer de moi, & vous venger des
» conseils qui vous éloignoient du mariage
» secret que vous avez contracté avec *du Catel*;
» vous sçavez ce que je vous ai dit à son sujet;
» vous m'avez accablée de la plus indigne
» confusion, quand j'étois prête à y mettre
» obstacle; vous voilà réduite à une condition
» bien plus affreuse. *Du Catel* a été arrêté, en
» entrant en France, par ordre du Roi; tou-
» te sa famille est liguée pour faire casser votre

» mariage ; qu'allez-vous faire ; qu'allez-vous
» devenir ? Je vous tends les bras, ma chere
» fille ! Prenez avec vous tout ce que vous
» avez ; vendez ce que vous ne pouvez em-
» porter ; & venez chez moi. Je vous donne
» mon adresse, parce que j'ai changé de nom
» & de demeure, de peur d'être exposée au
» ressentiment de vos odieuses poursuites. J'ou-
» blie tout, si vous rentrez en vous-même,
» je suis toute à vous. »

Quel coup de foudre pour mon amour, pour ma vanité & pour cette vertu que je possédois encore ! Quelle affreuse perspective pour un enfant que je portois autant dans mon cœur que dans mon sein ! Je n'eus pas plutôt lu cette fatale Lettre que je sentis pour la premiere fois s'élever tous les sentimens de fureur & de vengeance ; cependant, réfléchissant sur mon impuissance, je repris la Lettre pour la relire encore ; je ne pus achever & tombai évanouie sur le carreau. Ma chûte fit du bruit, on entra dans ma chambre, on me releva, & à force de soins on me fit revenir. A peine eus-je repris mes sens, qu'une abondance de larmes m'inonda ; la Flamande étoit à mes côtés, qui partageoit mes peines sans les connoître. On avoit averti de cet

accident le Sénateur, qui monta précipitamment : il s'informa de la cause de cette indisposition ; mais personne ne pouvoit lui en rendre compte ; voyant à terre la Lettre qui m'avoit saisie, il jugea que cet écrit pouvoit être la cause de ma maladie : il la ramasse & la lit ; lui-même, indigné de tout ce que lui apprenoit cette Lettre, s'avança vers moi & me consola avec plus de succès, en me promettant sa protection ; c'étoit en effet de son secours dont j'avois le plus besoin. Mes yeux s'ouvrirent enfin ; ma langue se délia, & jettant mes regards à droite & à gauche, je fis de tristes plaintes sur l'évenement qui donnoit lieu à mes peines & à leur tristesse. Ayant écouté avec attention les assurances les plus vives de la protection du Sénateur, je repris mes forces & eus le courage de me relever du lit où l'on m'avoit jettée : on laissa un libre cours à mes larmes ; je me sentis soulagée ; & toute la compagnie étant retirée, le Sénateur me dit, en présence de la seule Flamande, qu'il sçavoit la cause de mes malheurs, qu'il falloit la cacher à tout le monde, qu'il falloit que je parusse sans autre marque que celle d'une foiblesse inopinément survenue. Je goûtai ces sages conseils, & me

remis dans mon aſſiette ordinaire. Je conſervois mes larmes pour la nuit, & une joie apparente pour le jour.

Le Sénateur prit la précaution de ſe faire informer de tout ce qui ſe paſſoit à Paris à cette occaſion. On lui apprit en effet l'éclat que cette affaire avoit fait, & les pourſuites rigoureuſes dont on accabloit le Chevalier *du Catel* : qu'il avoit de forts amis, mais que tous étoient indignés du mariage qu'il avoit contracté avec la fille d'une Ravaudeuſe, dont la mere s'appelloit ci-devant *Margot des Pelotons* ; qu'il falloit caſſer ce mariage, pour faire un exemple ſur la Jeuneſſe ; que cette femme, d'ailleurs mere de l'épouſe du Chevalier, étoit une femme connue par un libertinage qui demandoit une ſévérité égale à ſa proſtitution ; que la tante du Chevalier lui offroit une donation de tous ſes biens, s'il vouloit donner ſon conſentement à la rupture ; qu'à tous événemens, il ne ſortiroit pas de ſa priſon qu'au préalable il n'eût donné ce conſentement dans toutes les formes ; que le Procès étoit au Parlement, & que dans peu cette affaire finiroit.

Les choſes cependant traînoient en longueur; le Sénateur ne cherchoit qu'à me raſſurer ; il ne

me faiſoit part d'aucun de ſes mouvemens, encore moins des éclairciſſemens qu'il recevoit, n'étant ni à mon honneur ni à ma gloire; car rien de ſi vrai que ce qu'on lui marquoit; mais le Sénateur ne pouvoit y ajoûter foi : il prenoit tout ce qu'on lui écrivoit pour de faux bruits qui tendoient à appuyer la juſte colere de la famille du Chevalier.

Cependant il n'étoit que trop vrai que le Chevalier, ennuyé de ſa priſon, & ſéduit par la donnation de ſa tante, donna les mains à la rupture de mon mariage. On produiſit enfin ſon conſentement : Arrêt intervint, qui, fondé ſur la nullité de mon mariage, ſur la ſéduction de ma mere, & enfin ſur le conſentement du Chevalier, rompit une union ſi bien aſſortie. Le Sénateur me cacha tous ces évenemens. J'étois prête à être délivrée du fardeau d'un enfant qui devoit bientôt être illégitime. Le tems arrive enfin, j'en ſuis délivrée; cet enfant mourut preſqu'en naiſſant : la tendreſſe d'une mere n'y put être que ſenſible. Mes couches avoient été heureuſes : j'entrai bientôt en convaleſcences. Ce fut pour-lors qu'on m'annonça la mort de ma fille : je pleurai amerement; mais j'eus bientôt lieu d'en remercier le Ciel,

Tels étoient mes sentimens, quand le Sénateur vint un jour m'entretenir dans ma chambre tête-à-tête, & qu'il me fit part de toutes les nouvelles qu'il avoit reçues, qu'il me présenta les unes après les autres

Pendant cet entretien je fondois en larmes. Étoit-ce l'amour pour le Chevalier *du Catel*? étoit-ce la vanité d'une alliance qui m'honoroit, & dont je me trouvois déchue? étoit-ce enfin l'excès de mon amour-propre qui souffroit de la connoissance que le Sénateur avoit de ma naissance & de mon état, qui me faisoit verser des pleurs? Je crois qu'au premier instant tous ces sentimens étoient d'accord pour m'accabler, mais au parti que je pris, c'étoit sûrement la crainte que le Sénateur n'eût certitude de mon état : quoiqu'il n'imputât ces bruits qu'à mes ennemis, ces bruits pouvoient se confirmer entierement par la suite; c'étoit donc mon amour-propre qui m'agitoit : telle est l'exacte vérité. Je n'aimois point le Chevalier *du Catel*; mais je l'estimois, & il étoit estimable. Le défaut de cette alliance pouvoit se réparer; j'étois fille d'un Comte & d'une Comtesse : mon amour-propre, auquel jusqu'à présent rien ne s'étoit opposé, ne cessoit de me confirmer dans cette idée.

Le Sénateur m'engagea à calmer mes peines, à oublier un ingrat, à répéter contre lui la dot du Financier ; que pour rétablir mes affaires & ma réputation, il falloit me déterminer à partir pour Paris, & là me faire rendre justice. Il me pourvut de tous les titres propres à faire voir la vérité de mon mariage & de mes droits. Je goûtai ce conseil, plus par la force de mon amour-propre que par sa solidité. Je vendis mes effets, je remerciai le Sénateur & la Flamande, & revins à Paris.

Aussi-tôt mon arrivée, je me logeai dans un Hôtel garni, sous le nom d'un des parens du Sénateur, qui m'avoit permis de le porter. Ensuite je louai un Appartement fort commode, que je meublai en femme à son aise. Je pris femme de chambre, laquais, cuisiniere ; & je fus bientôt reconnue dans le quartier pour une femme du *bon ton*. Je ne me pressai pas de recevoir compagnie ; mais j'allai consulter mes droits chez un Avocat. On intente procès contre M. *du Catel* pour la répétition de mes droits ; c'étoit tout ce que je pouvois espérer, mon mariage n'étant point revêtu des formalités nécessaires pour faire un titre en France ; j'obtins un Arrêt sur mes

conclusions contre le Chevalier *du Catel*, qui fut condamné à me restituer la somme de 100000 liv. avec les intérêts, du jour qu'il avoit quitté Amsterdam.

Cette affaire fit grand bruit & parvint aux oreilles de Madame d'*Ul*...... qui, quoique méprisée par mon injurieux silence, depuis les Lettres qu'elle avoit écrites au Sénateur, qui étoient demeurées sans réponse, n'y prit pas garde de si prés. S'étant informée chez mon Avocat de ma demeure, elle vint un matin me voir.

Je fus effectivement surprise qu'un jour, étant encore dans mon lit. on m'annonça Madame *Durivals*, qui étoit le nom qu'elle avoit pris, & qu'elle n'avoit encore osé quitter, de peur de l'exécution des menaces de Monsieur *Vilhomme*. Ce nom m'en imposa; je voulus me lever; mais Madame *Durivals*, ne voyant plus personne dans ma chambre, se jetta à mon cou en m'embrassant bien tendrement. C'est donc vous, me disoit-elle, ma chere fille, mon unique enfant, ma tendre *Junon*! Quoi! Madame, lui dis-je étonnée; eh! pourquoi me surprendre sous un nom emprunté? Après ces embrassements elle s'assit sur un fauteuil à côté

de

de mon lit, & me fit le récit de son état depuis son départ d'Amsterdam.... J'ai tout perdu, ma chere fille, depuis ce tems : j'ai été obligée de garder l'*incognito* ; les menaces de Monsieur *Vilhomme*, l'affaire de votre mariage ; tout cet ensemble m'a déconcertée, au point que mes charmes usés n'ont pu trouver de ressources ; ce qui m'a mise dans le cas de vivre à mes dépens. Je suis à présent réduite dans la misere, & n'ai plus de quoi me soutenir : j'ai eu beau écrire à mon mari, je n'en ai reçu aucune réponse ; je n'avois donc plus de ressources que dans votre amitié. J'ai écrit au Sénateur, je n'en ai reçu aucune nouvelle : jugez de mon état affreux. Un seul espoir me consoloit ; c'étoit celui de vous revoir à Paris, quand vous n'auriez plus rien qui vous attachât à Amsterdam. L'affaire que vous avez intentée contre *du Catel* a percé mes oreilles : vous avez obtenu un bon Arrêt ; je me suis informée à votre Avocat, de votre demeure ; c'est lui qui m'a donné votre adresse & votre nom supposé. Remplie de la plus douce consolation, je suis accourue ici pour vous embrasser ; vous prier d'oublier tout le passé, & de nous remettre ensemble. Vous sçavez que

tout ce que j'ai fait n'a été que pour vous; mais je suis si malheureuse que je n'ai pu achever ce que j'avois si bien commencé.

J'étois pendant ce discours de ma mere dans une étonnante perpléxité; je la voyois dans un état digne de pitié. Elle étoit vétue avec des haillons pires que ceux qu'elle avoit dans son état de ravaudeuse. Ce n'étoit plus la soi-disante charmante Comtesse d'*Ul*..... mais véritablement *Margot des Pelotons du coin des rues*. Cependant tout cet appareil n'étoit-il qu'un jeu; étoit-ce vérité? C'est ce que je ne pouvois approfondir; il fallut m'en tenir à ce qu'elle m'avoit dit: la pitié se fit jour dans mon cœur, & ma tendresse me fit oublier tous les maux qu'elle m'avoit faits: son discours d'ailleurs me laissoit de vives impréssions, voyant qu'elle déploroit, dans son état présent, plutôt ses prétendus charmes, que sa conduite, & que son cœur étoit toujours le même.

Quoi qu'il en soit, je lui fis toujours amitié, & lui dis que je la recevrois avec plaisir, si elle vouloit changer de conduite avec moi. Elle consentit à tout, jusqu'à me protester qu'elle se mettoit dans une entiere dépendance, & qu'elle n'exigeoit de moi que le plaisir de rester

avec une fille qui lui étoit si chere. Nos paroles données, je lui dis qu'il étoit nécessaire de louer un Appartement dans un quartier inconnu, où le nom d'*Ul*...... n'eût jamais pénétré, ou bien où il fût oublié ; qu'elle y fit préparer cet Appartement ; qu'elle se mît d'une façon qui pût ne me point faire rougir ; enfin, qu'elle le louât, sous mon nom de *Madame du Catel* ; qu'elle revînt ensuite me voir sous son vrai nom ; que j'arrangerois le tout avec M. *Vilhomme*, l'assurant qu'elle n'auroit rien à craindre.

En effet, ma mere se conforma à ce que je lui dis ; elle alla louer un étage au premier, avec le rez de chaussée ; & le tout ensemble composoit un très-bel Appartement. Je l'allai voir, & j'en fus contente. Me mere le meubla de ce qui lui restoit & de ce que j'avois acheté depuis mon arrivée à Paris, & le surplus fut acheté ; de façon que nous étions à merveille : il ne nous manquoit qu'un Équipage pour être tout-à-fait *Comtesse*. Il n'étoit pas difficile de voir le motif qui avoit jetté ma mere dans une dépendance si grande envers moi ; c'étoit l'espérance de s'approprier mes cent mille livres, & de joindre cette somme à ce qui lui restoit ; mais malheureusement pour

elle, & encore plus pour moi, le Chevalier *du Catel* n'avoit rien, & ſa tante avoit ſubſtitué la donation qu'elle lui avoit faite, par un teſtament auquel elle avoit peu ſurvécue.

Nous vînmes donc habiter le Fauxbourg St. Germain, dans une rue où il n'y avoit que des Portes cocheres, & où le nom de la Comteſſe d'*Ul*.... étoit fort indifférent. Ma mere avoit conſervé ſa femme de chambre; elle fondoit ſur elle d'heureuſes eſpérances. C'étoit une Biſcayenne, fine, adroite, intéreſſée & diſſimulée. J'avois amené la mienne que j'avois priſe à Amſterdam; c'étoit une fort bonne fille; mais m'étant laiſſé captiver par les diſcours adroits de celle de ma mere, elle fit tant que je conſentis à renvoyer la mienne, & à me ſervir de la ſienne; mais je m'en défis bientôt après.

La premiere démarche que je fis dans Paris fut d'aller voir Monſieur *Vilhomme*: je ſçavois que ſon fils étoit en tournée; je fus charmée de ſon abſence. Ce pauvre bon-homme, qui avoit bien ſoixante ans, me reçut avec la plus grande joie du monde m'embraſſa avec amitié, plaignit mon ſort, & m'invita à dîner avec lui. Je fus ſenſible à ſon attention; j'acceptai ſes offres, & je reſtai. Nous étions tête-

à-tête, nous causames de mille riens; il tâtoit ma figure, faisoit l'éloge de mes charmes; & ce qui m'en divertissoit le plus, c'est qu'il employoit pour termes flatteurs les expressions de ses calculs. Jamais chiffre initial, me disoit-il ne m'a tant plu à voir, que celui qui marque votre beauté; que de dixaines je voudrois ajouter aux millions de graces dont vous êtes pourvue! Il me vint en idée, à tous ces discours flatteurs, & si originalement exprimés, que le bon vieillard étoit épris de moi. Ce fut pour-lors que ma raison vint au-devant d'une vertu que je n'avois point encore envie d'abandonner. L'amour n'étoit nullement de mon côté; cependant l'intérêt se glissa dans mon ame; ce premier pas étoit décisif; il ne décida cependant pas. J'interrompis cette déclaration d'amour à la Financiere, en lui parlant de ma mere. Monsieur, j'ai avec moi ma mere, lui dis-je; elle est venue me voir dans un état si affreux, que, par pitié, je l'ai prise avec moi; vos menaces l'ont intimidée, & c'est-elle qui m'a sollicitée d'avoir l'honneur de vous voir ce matin; car pour une premiere visite que je vous dois par toute sorte de reconnoissance, je n'aurois pas pris un tems si précieux pour

vous ; je sçais les usages du monde ; mais comme j'avois à vous entretenir en particulier, j'ai pris cette heure-ci, & j'en suis enchantée. Ah ! million de mon ame ! fonds le plus précieux ! trésor admirable ! que vos droits de présence charment mon cœur ! Comment pourrois-je m'en acquitter avec vous, continuoit-il, en prenant ma main qu'il baisoit avec tendresse ? A quelque heure que ce soit, vous serez toujours la bien venue. Aimez-moi un peu, Tarif adorable. Jamais prise de corps contre nos fraudeurs ne m'a tant flatté que me flatteroit celle que j'imposerois sur votre admirable total. Mon fils eût été trop heureux de vous avoir pour femme ; je lui pardonne toutes ses folies ; les lui avez-vous pardonnées ? Oui, Monsieur, lui dis-je, je les ai oubliées ; il est devenu sage, m'avez-vous écrit, à son retour d'Amsterdam ; j'en suis charmée. Hé quoi ! m'interrompit-il, vous ne sçavez donc pas qu'il est marié ? Non, Monsieur, lui dis-je ; hé bien ! tant mieux, en poursuivant, ce sera le moyen de le fixer. Je ne connois plus, reprit M. *Vilhomme*, la Jeunesse : à peine est-elle née qu'elle est folle, mais folle jusqu'à l'emportement ; tel que vous me voyez, Mademoiselle, je n'ai jamais aimé

que vous ; vous êtes la premiere en date ; je n'ai eu d'autre ambition que celle d'un coffre-fort. Je l'ai, Dieu merci, & bien garni ; bien fin qui me l'enlevera. Cependant j'ai grande peur, petite friponne, que vous ne soyez cette force contre laquelle j'ai toujours lutté ; croyez-moi, je vais vous donner un bon conseil. Vous êtes jeune, vous êtes sage ; méfiez-vous de la Jeunesse étourdie : prenez pour Amant un bon coffre-fort, un homme d'un âge mur ; tel que moi, par exemple : c'est le moyen de vous arranger, & d'être toute votre vie la plus heureuse femme du monde. A force de m'entendre répéter *coffre-fort*, je saisis la main qui l'ouvroit, & sous prétexte de remercîmens & de mille actions de graces, je l'embrassai avec une si véhémente vivacité, que ses doigts secs en sentirent de la douleur. Il retira sa main, la frotta un petit instant ; & voulant avoir sa revanche, me sauta au col & m'embrassa.

Ce pauvre homme se croyant aimé au premier coup d'œil, me demanda permission de sortir un instant. Son absence ne fut pas longue ; il revint m'apporter un Ecrin, qui étoit, dit-il, ce qu'il avoit toujours voulu garder pour se ressouvenir de sa femme, & me le

présentant avec enthousiasme, il ajoûta: Voilà une preuve que je vous aime, mon cher million ; je vous donne ce petit trésor de l'*Amour* le plus sincere ; en voyant ces brillans sur vous, je me ressouviendrai de ma femme : c'est en faire un bien meilleur usage que de les laisser dans mon cabinet ; à présent donnez-moi votre adresse, & nous nous verrons avec liberté: faites-moi avertir la veille quand vous voudrez me venir voir, & que ce soit le matin. Vous jugez bien que cette conversation nous mena jusques au soir ; je pris congé de mon amoureux Financier, & je le quittai. J'avois envoyé chercher un Fiacre ; le vieux *Vilhomme* me conduisit jusqu'à sa porte d'entrée, d'où il apperçut le Fiacre qui m'attendoit. Quoi ! me dit-il, vous n'avez pas d'équipage ? Non, *Monsieur*, je ne suis pas assez riche pour en avoir un ; eh bien ! me dit-il, aimez-moi, Chiffre charmant, & vous en aurez un. Bon ! lui dis-je, mais qui nourrira les chevaux & entretiendra l'équipage ? Laissez-moi faire, aimez-moi, & tout fondra dans votre caisse. Ce fut après de telles assurances que je quittai mon Millionaire & que je revins chez moi.

Je n'avois garde de m'expliquer avec ma

mere, je lui dis qu'elle pouvoit être tranquille, & que M. *Vilkomme* viendroit pour l'assurer de toute son amitié. Ma mere fut ravie de cette heureuse réussite, & reprit son ton de Comtesse. Bien loin d'être dans la dépendance avec moi, elle reprit au contraire le ton haut; ce qui occasionna dans la suite différentes altercations, qui finirent par nous séparer. Nous n'en sommes point encore à cette époque.

A peine fus-je rentrée dans mon appartement, que je priai ma Femme de chambre, quand elle m'eût coëffée de nuit & qu'elle m'eût mise dans mon dèshabillé, de se retirer, en lui disant que je me coucherois quand le sommeil me prendroit, & que j'allois m'amuser à lire pour l'attendre. Dès que ma Femme de chambre fut sortie, je pris mon Ecrin; il me parut superbe; en effet rien n'y étoit en défaut, le travail m'en parut du dernier goût, j'en fus surprise; mais par la suite ayant appris que ce présent avoit été destiné pour une Maîtresse qu'il faisoit trop soupirer après les présens, & qui l'avoit abandonné à la veille de recevoir celui-ci, j'eus lieu de revenir de ma surprise.

Quoi qu'il en soit ; je reviens à mes réflexions ; que signifie ce début ; me disois-je à moi-même, ce bon homme m'aime, il veut me faire, sans doute, sa Maîtresse. Quoi ! répliquois-je, moi, Maîtresse d'un sexagénaire, non, non ! je n'en veux point. Mais si je refuse ses caresses, pourquoi prendre des arrhes ? Non, renvoyons-les-lui, je n'ai pas l'ame mercénaire ; si on m'aime, je veux aimer & jamais me vendre. Cependant je ne suis point sûre de sa disposition, il m'a bien fait présent de 100 mille livres ; celui-ci en est une suite ; cependant s'il vouloit continuer, je le ferai déclarer, & ensuite je prendrai le parti le plus convenable. Bien convaincue de la confiance en mes sentimens, j'attendis M. *Vilhomme* avec une pleine assurance. Ces réflexions faites, le cœur libre & satisfait, je me couchai & m'endormis.

Le lendemain j'étois encore dans mon lit, quand le Chevalier *du Catel* se fit annoncer ; je n'y pensois déjà plus, qu'autant qu'il étoit necessaire que j'y pensasse pour me faire restituer mes cent mille livres de dot. Je le trouvai bien hardi de me venir voir, sçachant les poursuites que je faisois contre lui. C'est

peut-être pour s'accommoder avec moi, reprenois-je, qu'il vient; faisons-le entrer & écoutons le. Mais quand je vins à réfléchir qu'il n'avoit pu tenir contre la pensée d'être exhérédé, & que sans son consentement jamais mon mariage n'auroit été si aisément rompu, je ne pouvois l'envisager qu'avec indignation; je voulus donc rétracter l'ordre que j'avois donné de le faire entrer, mais cette réflexion avoit été trop tardive, il entra au moment que j'étois montée sur ma fierté. Que venez-vous faire ici, Monsieur, lui dis-je, sans lui donner le tems de me saluer; qu'y a-t-il de commun entre vous & moi? Ne suis-je pas assez deshonorée par votre conduite, sans accroître votre joie du plaisir de voir ma confusion? Pardonnez, charmante *Junon*, me dit *du Catel*, & écoutez-moi. Je vous suis infidele, cela est vrai, je vous ai deshonorée: mais toute la faute est à imputer à Madame votre mere; c'est elle qui a prévenu ma tante & ma famille, qui m'a livré aux fers. Ma tante n'a eu aucun pouvoir pour me faire donner mon consentement: des puissances supérieures m'y ont forcé; ma famille, imbue des terribles préjugés que des

informations suspectes lui avoient fait prendre, faisoit des démarches qui ont allarmé mon état & ma liberté : que pouvois-je opposer ? Ma tante a voulu me faire une donation de ses biens, je l'ai refusé, & je ne l'ai point vue, même à sa mort. L'action que vous avez intentée contre moi l'a irritée, elle a fait un Testament en ma faveur, mais un Testament qui porte substitution, de façon que j'ai les bras liés, & ne peux rien faire en votre faveur que de vous payer l'intérêt de cette somme. J'ai fait plus, j'ai attaqué la substitution ; on est d'avis que je ne peux la faire casser : des Avocats m'ont assuré que votre dot auroit son exécution indépendamment de la substitution ; liez-vous avec moi, & que nos Avocats conférent de cette affaire, pour pouvoir vous faire rendre la justice que je vous dois.

Je n'avois constamment rien à répliquer à des raisons si justement fondées, je donnai les mains à ce qu'il me demandoit, & le laissai le maître de tout arranger avec mon Avocat à notre commune satisfaction. Cette conduite sincere me rappella l'estime avec laquelle je l'avois toujours regardé ; la paix se

fit entre nous, mais à des conditions qui parurent bien dures à l'amour dont il étoit toujours troublé. Je le voyois cet honnête homme déplorer sérieusement son état, gémir de mon deshonneur, dont il se croyoit seul la cause; je le consolai, & le priai de me voir rarement, même de prendre sur lui de ne me plus voir. Plus le Chevalier étoit persuadé de la solidité de mes raisonnemens, plus il chérissoit ma sagesse, & plus son amour croissoit, mais il fallut nous séparer, il me dit un adieu tendre, je l'embrassai avec estime, mais ce fut pour la derniere fois; car consumé de chagrins, dévoré de son amour, il tomba malade, & peu après j'appris sa mort. Si de son vivant je ne me flattois pas de pouvoir recouvrer ma dot, mon espoir, tout foible qu'il étoit, ne trouva plus de ressource après sa mort. Sa famille me traitant avec ignominie, me contraignit à finir avec elle à très-bas prix, & me força à ne pas faire éclater aux yeux du public des circonstances qui m'eussent tout-à-fait rendu vile & méprisable; c'étoit cet éclat que je voulois éviter, & ce ne fut que par cet accommodement que je parvins au but de mes desirs.

C'est à cette époque que je rapporterai la mésintelligence qui commença à éclater entre ma mere & moi, qui aux dépens de tout auroit mieux aimé cent mille livres : elle auroit préferé cette somme à un reste d'honneur que ma commune habitation commençoit à faire valoir.

D'après cette visite je commençai à regarder mon état d'un autre œil. Je vis qu'il me seroit bien difficile de me soutenir sur le ton que j'avois pris ; quelle injure pour ma vanité, s'il faut déchoir ! Je fis part à ma mere de mes sujets de douleur. Qu'y a-t-il à s'affliger, ma fille, me disoit-elle ! quand on est jeune & belle on ne doit rien craindre. Je l'arrêtai à cet instant, qui me promettoit d'autres infamies. Quand vous n'aurez, Madame, que de pareilles ressources, renfermez-les dans votre cœur, & croyez-moi, ne m'en faites jamais part. Ma mere ne voulant pas me heurter, me répondit : Vous verrez, ma fille, vous verrez, si la plus haute sagesse produit des fonds. Cherchez à vous marier à présent, vous voilà déshonorée : je vous attends, je vous attends ! .... Je tournois le dos à ma mere, & me retirois dans mon ap-

partement quand elle commençoit à me tenir ces sortes de discours ; aussi depuis ce premier entretien avois-je soin de lui cacher mon trouble & mes ennuis.

Cependant je n'avois point revu mon Financier, je pensois souvent à lui, mais je ne pouvoit me résoudre à vendre mes faveurs, encore moins à substituer de l'amour à cette amitié, cette confiance & cette certaine tendresse que l'âge & le maturité nous inspirent en faveur de ces sortes de gens qui nous estiment ; qui nous aiment même, si l'on veut. C'est cependans, disois-je, c'est sur lui que je fonde mes plus douces espérances, s'il vouloit remplacer ma dot perdue, je lui aurois bien de l'obligation : mais de lui acheter cette grace, jamais je n'en aurai ni le désir ni la volonté. Ce fut dans une de ces réflexions d'une misere prochaine, qui m'absorboit, que l'on m'annonça Monsieur *Vilhomme*. Je le reçus avec plaisir, mais lui me voyant triste & abattue, m'en demanda avec vivacité la raison. Je suis une femme perdue, lui dis-je, je n'ai que vous pour ami, & pour confident ; je rêvois à vous au moment que vous êtes entré ; vous avez prévenu la visi-

te que je devois vous faire. J'ai vu le Chevalier *du Catel*; il m'a fait entrevoir que je ne pouvois rien toucher de la dot que vous m'avez fait recevoir à Amsterdam : je lui fis ensuite le récit de toute la conversation dont j'ai parlé plus haut; de façon que continuant à lui parler, je lui dis : Je vois bien qu'il me faut résoudre à me faire un petit fonds de la vente de mes meubles & de mes effets, & me retirer dans un Couvent.... Laissez-moi tout dire, voyant que le Financier vouloit m'interrompre, je me suis mariée par raison, & pour éviter les surprises de ma mere, & pour me soustraire à son libertinage. J'estimois le Chevalier *du Catel*, mais je ne l'aimois point, je haïssois Monsieur votre fils, il vouloit mon deshonneur, pouvois-je faire plus que de déconcerter ses mesures avec ma mere? mon mariage rompu à la face de l'Univers, ma réputation flétrie, ma naissance rendue vile, ma mere reconnue dans son véritable caractère; qui voulez-vous qui pense à m'épouser? Deviendrai-je la victime des graces qu'on apperçoit en moi? sont elles faites pour être appréciées au prix de l'infamie? Non, non, j'irai ensevelir mes jours, mon nom & l'honneur qui

me

me reste dans un tombeau qui sera ma plus chere retraite. Malgré l'air affirmatif avec lequel je parlois, je dévorois mes larmes & tenois une contenance assurée ; mais craignant de me trouver mal, je recommençois à donner un libre cours à mes pleurs, quand le Financier, touché de mon état, me fit mille protestations de m'aimer & de me secourir. Le discours original qu'il me tenoit, toujours dans une expression à la financiere, expression qui me seroit impossible de rendre au naturel, suspendit le cours de ma douleur : je vis même le moment où j'allois éclater de rire ; mais substituant à cette folie de ma part un air plus ouvert, je lui dis : En vérité, Monsieur, mon cœur oublieroit volontiers ses peines si je pouvois être sûre de tout ce que vous me dites. Quoi ! pouvez-vous en douter, ma chere ame, m'interrompit le Financier ? en voici des preuves. Voilà pour trente mille livres de billets de caisse que je vous apporte, je vous abandonne les intérêts qui vous seront comptés, & vous retirerez le principal quand il vous plaira. Tout ceci est trop constant pour résister long-tems. Mais enfin ce fut à ce dernier discours que je lui

tins que je dus sa fureur de m'aimer & la chute de ma sagesse : aurois-je pu me le persuader ? Monsieur, lui dis-je, je recevrois avec plaisir l'offre que vous me faites si j'étois sûre que vous n'eussiez d'autre intention que celle de m'obliger comme vous avez fait en m'envoyant les cent mille livres, & en me faisant dernierement présent du superbe Ecrin que vous m'avez remis. Mais dans notre premiere entrevue, j'ai vu en vous des mouvemens qui me parloient d'un intérêt que vous exigiez de moi. A ce prix ne comptez jamais sur moi ; je vous respecte & vous estime, mais je suis fort aise que vous me respectiez & m'estimiez, au moyen de quoi nous ne pouvons traiter ensemble d'affaires d'un cœur qui n'est destiné qu'à celui qui me donnera la main pour m'épouser. Si vous êtes dans cette intention, déclarez-le-moi naïvement, & soyez sûr de la préférence.

Je vis à cette proposition mon Financier rougir & interdit ; mais ayant eu le tems de se remettre, il me répliqua ainsi : Madame, me dit-il, je ne puis que louer votre façon de penser & cette haute sagesse qui me par-

lent en vôtre faveur ; je ſerois fâché de vous abuſer, je ne peux vous épouſer ſans mettre contre moi mon fils, ſon épouſe & ſa famille ; je n'aime point la diſcorde : ſi j'étois ſeul à conſiderer, dans huit jours l'affaire ſeroit faite, cependant je ſonderai le terrein. Je vous aime, que dis-je, je vous adore, & pour preuve de ma ſincérité, c'eſt que je vous préfere à mon coffre-fort, que je ſacrifie en entier à vos beſoins. J'étois venu ce matin pour vous en faire ma déclaration & recevoir vôtre aveu ; mais je ne mettois pour témoins de notre union que nos deux cœurs parfaitement unis par l'amour. J'avoue que mon âge eſt un foible dépoſitaire du vôtre, & qu'il ſeroit rare que votre cœur eût été auſſi ardent à recevoir les vœux du mien ; mais je ne doute point de votre amitié & de votre confiance : ces deux qualité acquiſes réparent les défauts d'amour de la part d'une fille ſi charmante. Votre ſageſſe s'irrite de mes propoſitions, je le vois ; mais enfin, c'eſt à moi à céder : je vous proteſte de ne pas attenter plus loin, je me contente de votre eſtime & de votre confiance, c'eſt uniquement à vos beſoins que je ſacrifie les préſens que

je vous fais ; acceptez-les avec bonté, & tant qu'il vous plaira me conserver ces deux priviléges sur vous, je serai content & satisfait : cependant je vais de mon côté faire en sorte de réussir dans mes entreprises & prendre toutes les mesures possibles pour pouvoir vous épouser.

Je l'avouerai, je fus pénétrée de ces sentimens que je croyois sinceres, je me jettai à ses pieds que j'arrosai de larmes de tendresse : de son côté, il me retint dans ses bras avec vivacité, ne cessant lui-même de m'embrasser. Nous nous remîmes cependant, je reçus son présent, & le laissai le maître de me venir voir quand il lui plairoit. J'avois un entier accès chez lui, je l'appellois mon pere, il l'étoit en effet par toute la tendresse qu'il avoit pour moi, & bien plus par les services continuels qu'il me rendoit.

Monsieur *Vilhomme* me venoit voir souvent, il me trouvoit ou dans mon lit, ou à ma toilette, ou enfin à tout autre exercice, sans jamais s'en prévaloir, & toujours arrivoit-il chez moi les mains pleines & le cœur plus embrasé. Je ne pensois déjà plus ni à ses termes, ni à ses expressions, j'y étois familiarisée, il prévenoit mes desirs, & je n'avois rien à souhaiter.

Telles furent les armes qui ſurmonterent mon auſtere vertu. Apprenez, prudes, de cet exemple, que ce n'eſt pas toujours l'amour du libertinage qui conduit au précipice, & qu'euſſiez-vous fait à ma place ? Avant la critique, ſondez votre cœur, appréciez ſes mouvemens ſur les circonſtances, & décidez.

Un de ces jours d'été qui ne permettent pas de couverture pendant la nuit, que le drap ſeul ſouvent incommode encore, il eſt très-peu permis de ſe livrer au ſommeil ; je réfléchiſſois pendant ce tems aux façons d'agir du Financier, je me repentois preſque de le laiſſer languir ſi long-tems, j'entrevoyois la difficulté extrême qu'il y avoit à prétendre de l'épouſer, je repaſſois dans mon eſprit ſes ſoins, ſes attention, ſes ménagemens, ſon reſpect, & le triomphe qu'il remportoit ſur lui-même ; à force de m'agiter ſur ſes heureuſes qualités, je ne pouvois que m'applaudir de ſa connoiſſance, & de rendre graces à Dieu de m'avoir donné un tel protecteur. Apprenez à mon exemple, jeunes filles, que les réflexions ſur nos amours & ſur notre ſageſſe, enflamment plus un jeune cœur que la vue d'un Amant, qui ne triomphe que parce que les mêmes réflexions

ont déjà livré la place. On se trouve étonné quand la faute est faite, on la rejette sur les entreprises de l'Amant, on le traite de traître, de perfide, on réfléchit sur sa trahison, sur sa perfidie ; on raisonne, on se donne gain de cause, on le revoit sans peine, & on s'y livre avec plaisir. Voilà la source de ces fatalités, de ces destinées, de ces ascendans que l'on donne au hazard. Au milieu de ces réflexions je m'endormis cependant & je passai ce qui me restoit de la nuit, c'est-à-dire depuis l'aurore jusqu'à mon lever, dans des rêves agréables, & qui me firent le plus grand plaisir du monde. Je ne m'appercevois point que l'Amour s'introduisoit dans mes sens, & que j'étois moi-même l'artiste d'une conduite libertine dont j'allois commencer la carriere.

Comme mon Financier avoit la liberté d'entrer dans ma chambre à toute heure, ma femme de chambre lui ouvroit la porte, le laissoit entrer & se retiroit. Il arrive auprès de mon lit, dans cet instant de mon sommeil, après avoir refermé ma porte, ne m'entendant point, il ouvrit doucement mes rideaux, & me vit dans l'état de pure nature profondément endormie, il s'en tint à la contempla-

-tion tant que dura mon sommeil ; je ne sçais même ce qui me réveilla, si ce fut le grand jour qui me frappa, ou ce qu'il disoit à voix basse, tant est que je m'éveillai. Quelle surprise pour moi de voir mon Financier comme une statue, les yeux fixés sur moi, la bouche béante, les mains élevées prêtes à me saisir ! Quoi ! lui dis-je, que faites-vous ici ? venez-vous me surprendre ? mais quel effroi ! je ne peux vous le représenter ; quand me voyant moi-même dans cet état de nudité, je fis un cri perçant en cherchant dans la ruelle de mon lit le drap qui devoit me couvrir. Mon cri heureusement ne fut point entendu ; mais lui, pour m'appaiser, me dit : m'envieriez-vous le plaisir que le hazard seul m'a procuré, & ne me sçauriez-vous point gré de mon respect & de ma sagesse ? Je vous l'avoue ! Je repris sur le champ un air ouvert, content & plein de tendresse, je sautai à son cou, & je le remerciai mille fois d'avoir rempli en cette occasion le devoir d'un honnête homme. Les réflexions de la nuit, les plaisirs de mon sommeil se renouvellant dans ses bras, je lui parus apparemment trop vive dans ce moment : car prenant pour amour cette vivacité, le

Financier adroit se glisse à mes côtés, & remporte une victoire complette.

Au sortir du combat de cette surprise amoureuse, mon Financier enchanté de mes procédés, se mit dans un fauteuil à côté de mon lit, & me tint les discours les plus passionnés. Que faire dans cette extrémité? pleurer? il étoit bien tems. Se desesperer? autre sottise. Il avoit raison, & moi j'avois tort. Quoi! luidis-je, ai-je donc tant combattu pour succomber aussi innocemment que je viens de lefaire! Je ne vous en veux point; c'est moi, malheureuse, qui suis la cause de mon infortune! c'est à vous, Monsieur, à réparer mon honneur que vous venez de flétrir. Le bon Financier me dit qu'il étoit venu me dire qu'il ne voyoit point de jour à mon mariage; & me protester de ne jamais attenter à ma sagesse qu'il respectoit; malgré les cruels efforts de son amour, desquels je n'avois rien à appréhender. Mais, mon cher Cœur, tranquilisez-vous, continua-t-il, je vous traiterai comme si vous étiez ma femme; la victoire que je viens de remporter n'en est point une, je ne la dois qu'à la surprise & à votre tendre amitié. Je le sens, je veux la devoir à l'amour. Ainsi, ma chere ame,

attachez-vous à moi, & ſoyez ſûre que je ne vous manquerai jamais au beſoin. Il me tenoit parole ; tous les jours habillemens nouveaux, décorations ſuperbes ; tantôt des billets, tantôt des eſpeces ; de façon qu'en plaçant ces fonds je pourrois être à mon aiſe ſi ma mere n'eût jamais mis le pied chez moi, ou plutôt ſi j'avois veillé à mes intérêts. Je reviens à elle.

Ma mere, qui me voyoit ſi ſuperbe & ſi bien en fond, ne pouvoit attribuer toutes ces largeſſes qu'au Financier ; elle n'avoit oſé me demander les raiſons de cette pompe & de ces viſites fréquentes : elle n'avoit point encore pris cet aſcendant ſur moi qu'elle tâchoit d'y prendre ; mais auquel elle n'avoit cependant que trop réuſſi. Elle me dit un jour : ma fille, votre ſilence ne vous eſt pas avantageux, je vois ce qui ſe paſſe ; votre Financier fait de fortes dépenſes pour vous, je ne vous blâme pas de vous livrer à ſon amour ; mais enfin il faudroit placer ce qu'il vous donne, ce ſera le moyen de faire un heureux mariage. J'ai dans mes mains un homme de condition qui fera bien votre affaire ; c'eſt un jeune homme bien fait, bien bâti & bon Gentilhomme, petit génie,

& mari qui ſera fort commode. J'aurai ſoin de l'éloigner d'ici dès que votre mariage ſera fait ; vous ferez porter ſa Livrée, vous ſerez véritablement Comteſſe ; & ſous ce nom & ſous le voile du mariage vous entretiendrez votre commerce avec votre Financier, ſans que perſonne y puiſſe trouver à redire.

Ce diſcours étoit ſenſé, quant à l'emplacement de mes fonds & quant au mariage ; mais il étoit dans tout le reſte une ſuite des ſentimens, effrontément libertins de ma très-digne mere. J'applaudis à ce qu'elle diſoit ſans lui faire faire de réflexions, ni ſans la contredire ſur ma façon de me conduire avec mon Financier. En conſéquence je la fis dépoſitaire de mon tréſor, & la priai de placer ces fonds ſûrement. Après quoi je ne penſai plus à mes richeſſes.

Quelques jours après, mon Financier vint chez moi à huit heures du matin ; j'étoit éveillée, mon rideau étoit tiré. Eh bien ! mon cher Papa, lui dis-je, qui vous amene ſi matin ? Le plaiſir de vous voir, me répondit-il, la joie de vous embraſſer, & de m'entendre dire de votre belle bouche que je vous ſuis cher. Oui, mon cher Papa, lui dis-je, vous m'êtes & me

ſerez éternellement cher. Puis, tirant de ſa poche un collier de diamans avec une ſuite de rouleaux de louis, il me dit : voilà, ma fille, de quoi vous préſerver de la crainte de manquer. Je le remerciai & l'embraſſai avec la plus grande tendreſſe du monde. Nous n'en étions déjà plus aux formalités, il étoit le maître de moi & de toute ma perſonne. Je peux donc prendre ma place à côté de vous, charmante fille, me dit il ? Vous êtes bien le maître, lui répondis-je ; & tout auſſi-tôt mon ſexagénaire ſe plaça à côté de moi. Quand il eût éteint ce léger reſte de feu qui l'enflammoit, nous nous mîmes à cauſer ; je lui fis part des propoſitions de ma mere ; il goûta ce mariage, & encore plus l'intrigue de ma mere. Peu s'en fallut qu'il n'eût été dans l'inſtant aux genoux de ma mere pour la remercier de ſon infâme réſolution. Je riois de tout mon cœur des folies de mon Financier, & je gémiſſois en ſecret de la fureur de cet homme, à qui rien n'eſt ſacré quand il eſt queſtion de favoriſer leur inique proſtitution. Ce fut dans ce moment qu'il me promit monts & merveilles ; mais ; hélas ! le pauvre homme ſe réjouiſſoit d'avance à ſes dépens. Ce commerce me plai-

soit, il étoit secret. Ma vertu jettoit en vain les hauts cris, je sentois le prix de ma liberté, j'en voulois faire usage. Déjà je traitois de chimere tous ces vertueux appareils, & je m'en voulois d'avoir si long-tems résisté. On eût dit, à voir cette passion dans sa primeur, que j'aurois eu dans l'art d'aimer une plus grande & une plus avancée expérience. Je n'aimois point mon Financier, je l'avoue; mais je faisois avec lui mes premieres expériences; je ne sçais si secrettement je ne le remercoiois pas de ses leçons, toutes imparfaites qu'elles étoient.

Deux jours après, ma mere m'amena dans ma chambre celui qu'elle me destinoit pour époux, accompagné d'un jeune Seigneur avec lequel il étoit fort uni. On m'annonça l'un & l'autre sous leurs véritables noms, dont je déguise ici l'un sous celui du *Comte de la Fere*, & l'autre sous celui du *Marquis des Roziers*. Le premier, qui devoit m'appartenir, me plut assez en qualité d'époux : ma mere l'avoit apprécié à sa juste valeur. C'étoit un grand jeune homme, bien fait, bien bâti, les plus beaux yeux du monde, s'énonçant d'un air un peu à la grenadiere, mais qu'un ton un peu soutenu

déconcertoit, filant l'amour d'un ton romanesque, souvent entreprenant, singe des petits-Maîtres, se vantant de bravoure, mais qu'une épée nue auroit fait rentrer dans le néant, se croyant aimé des femmes, racontant ses aventures, les apostrophant par leur nom, surnom & qualiré, sans jamais avoir parlé à aucune, d'un génie fort borné, & mari commode; d'ailleurs peu ou point fortuné, trainant son talon rouge dans les boues de Paris; tel me parut, & tel étoit en effet mon futur époux. Pour rendre cette peinture parfaite, il faut y joindre son talent; il étoit l'avant-coureur des plaisir des jeunes Seigneurs; il étoit, je ne sçais comment, connu de ma mere; il mettoit sur son compte les galanteries de ceux qui l'employoient: c'étoit un homme à découvertes, qui pouvoit être utile, & que l'on récompensoit de ses avantages; il n'avoit jamais le sou, son industrie lui fournissoit la vie & l'entretien, tantôt en habits superbes, tantôt en haillons de Crocheteur, tantôt libre, tantôt prisonnier; enfin c'étoit un homme à bonnes & mauvaises aventures. Tel étoit au naturel le mari à qui j'ai donné la main.

L'autre, au contraire, je veux dire le Mar-

quis *des Roziers*, étoit un jeune homme bien fait, physionomie fort ouverte, galant, poli & aimable: mon cœur se portoit avec plaisir à le considérer & à l'écouter; je ne fis de résistance que celle qu'éxigeoit de moi la progression de mon amour, & cette résistance ne fut pas longue: car après quatre ou cinq visites, nous fumes l'un & l'autre au comble de nos vœux. Bien loin que cet Amant chéri m'achetât mes faveurs, c'étoit moi, au contraire, qui donnoit le prix aux siennes; je l'aimois sincérement; mais la mort qui me l'a ravi ne m'a laissé que le triste regret de l'avoir si tendrement aimé.

Ce fut dans un de ces évenemens heureux qu'il me parla de mon mariage qu'il falloit faire au plutôt; je lui dis que je n'avois aucune répugnance à cette union, mais que je ne pouvois souffrir mon futur. L'horoscope de ma mere qui m'avoit affligée me réjouit pour lors; le premier pas dans le crime enfante bien vîte des progrès; c'est une pente si douce *à la belle Nature*, que le cœur justifie ses chûtes avec plaisir. Ce fut au milieu de ces entr'actes de l'amour, je veux dire, dans ces momens de repos que nous prenions de tems en tems mon-

Amant & moi, que je lui fis confidence de l'amour de mon Financier ; cette découverte plus infiniment au jeune Marquis, il fonda sur sa continuité les plus douces espérances de son bien-être ; je lui promis cependant, qu'en faveur de son ancienne tendresse, je le verrois à mon ordinaire. Femmes du même ton ! les Seigneurs ne sont pas fortunés. C'est toute sottise que de s'y attacher par un esprit d'intérêt.

Le jour de notre mariage fut fixé ; mon Financier, à qui j'en fis part, hâta les momens de la conclusion. Pour une novice j'avois déjà deux Amans ; le troisiéme ne tardera pas. J'avois l'art de les faire vivre en bonne intelligence, & mon cœur se refusant à l'intérêt, donnoit tout à l'amour. Je crus donc, pour venir à bout de cette intrigue, ne pas dissimuler au Financier que mon époux prétendu étoit très-lié avec le Marquis des *Roziers* ; ce nom qu'il respectoit lui donna lieu de craindre ; mais se confiant à ma sagesse, il ne trouva pas mauvais qu'il me vît, attendu qu'il avoit besoin de son pere, & que j'avois besoin de lui pour faire réussir mon mariage. Quand tous les trois se rencontroient chez moi, j'étois la seule, & mon Amant,

qui avions le divertissement le plus complet. Le Financier ne cessoit de donner le haut bout au Marquis, & le Marquis ne cessoit de donner des témoignages de respect au Financier. Ce fut le Financier qui fit la dépense de mes ajustemens des noces, & de la dot: elle fut consignée de cinquante mille livres seulement de mon côté, & de trente mille livres de la part du Comte, que je n'ai jamais reçues; je suis donc Comtesse, personne ne peut m'en disputer la qualité, personne aussi ne s'y est opposé. Mon mari étoit bon Gentilhomme, il n'étoit pas Comte à la vérité; mais ayant toujours été annoncé sous cette qualité, la possession valoit titre.

Monsieur le Comte *de la Fere* n'étoit pas destiné à partager le lit de Madame la Comtesse son épouse, il s'en soucioit fort peu, il ne portoit pas plus loin ses prétentions sur moi, il les avoit bornées à l'intérêt de la seule dot que je lui remis de 50000 livres, & songea dès le lendemain de son mariage à son départ, pour tenir parole au Marquis, dont il étoit le prête nom.

En effet le Marquis des *Roziers* avoit sollicité auprès de son pere un emploi dans l'Armée

mée auprès du Prince de ***, dont il reçut les ordres quatre à cinq jours après notre mariage. Ceci arriva dans les dernieres guerres d'Italie. Mon cher époux, Monſieur le Comte *de la Fere*, ſe diſpoſa alors à faire ſes équipages avec grande pompe; il s'imaginoit qué cinquante mille livres étoient pour lui un tréſor inépuiſable; malgré ſon peu de génie, il étoit vain: (c'eſt l'ordinaire des eſprits bornés;) à l'éclat de ſon faſte, il étoit ſûr que ſa qualité ne lui ſeroit point démentie; ſes équipages prêts, il prend congé de moi, & ſe rend auprès du Prince.

Me voilà veuve auſſitôt que mariée, me voilà déliée auſſitôt qu'enchaînée, me voilà enfin avec mon cher *des Roziers*, le plus tendre & le plus complaiſant adorateur de mes charmes. Je ne ſçais s'il m'aimoit; je le crois, car il m'en a donné des preuves ſenſibles; pour moi je l'aimois, & me ſentois d'humeur à tout ſacrifier en ſa faveur.

Je ne lui demandois rien, le Financier nous ſuffiſoit, c'étoit bien le moyen d'être toujours Amans & de retenir un homme de condition. Les graces qu'il me faiſoit accorder étoient fixées à mon profit; mais ennemie

de cette indigne proſtitution de l'humanité, je refuſois le tarif & j'obligeois pour le ſeul plaiſir d'obliger. Cette inclination bienfaiſante me donnoit une cour ſuperbe, tous les états ſe rendoient chez moi; la critique ne pouvoit décemment mordre ſur ma conduite, j'étois mariée, j'étois Comteſſe, & de rang à tenir cercle.

Peu de tems après mon mariage, j'en reſſentis les ſuites, elles ne tarderent pas a paroître: mon mari les rendoit légitimes, mais il n'eut que l'honneur de la légiſlation. D'ailleurs c'étoit une condition de ſon mariage, les conventions rendoient les choſes de bonne foi.

Vous jugez bien que le Marquis & le Financier s'en donnoient les gants. Que nous importoit au Marquis & à moi que le Financier ſe crût le pere de cet enfant légitime? il nous importoit bien plus qu'il fût intimément perſuadé qu'il l'étoit. En effet, quand je lui annonçai cette nouvelle, il en fut tranſporté de la joie la plus vive, il m'embraſſa mille & mille fois, & me témoigna tant de tendreſſe qu'il m'accabloit de préſens.

Cependant le tems approchoit que je devois

dire un éternel adieu au Marquis *des Roziers* : il fut obligé de joindre l'Armée en qualité de Maréchal de Camp ; il n'y fut pas plutôt arrivé que le jour d'une bataille indiqué, donnant ses ordres, il fut atteint d'un coup de feu qui le perça de part en part ; il tomba de son cheval ; il fut heureusement secouru à propos, sa blessure ne fut pas jugée mortelle ; le pire de sa maladie fut une opération douloureuse sur les parties de son corps les plus sensibles qui avoient souffert considérablement, & qui en peu de tems menacerent de la gangrenne : il fallut obvier précipitamment à cette cruelle extrémité ; on lui fit l'opération, qui, en le rendant à la vie, l'anéantit du nombre des hommes : heureusement ou malheureusement encore qu'il revit la lumiere.

Dès qu'il put soutenir la voiture, on le transporta à Paris. J'ignorois ce fatal évenement quand je reçus de lui l'horrible description de ses maux. » Je vis, ma chere Com- » tesse, m'écrivit cet Amant adoré, mais je » ne vis plus pour vous, je ne suis plus au » rang des hommes ; venez auprès de moi, » consoler un malheureux, qui n'a plus que

» des ombres de tendresse à vous sacrifier. Le
» Marquis *des Roziers.* »

Jugez de ma désolation d'apprendre si près de moi, aux portes de la mort, un Amant que je croyois éloigné, & appliqué à la donner aux autres; de sçavoir dans son lit un brave militaire que je croyois dans la route de la gloire; & enfin de ne plus voir dans mon Amant que l'ombre de la tendresse. Tout cet ensemble me pénétrant de la plus vive impression & de la plus amere douleur, j'ordonnai un carrosse: m'y étant placé dans un désordre étonnant, je fis fouetter chez mon cher Marquis, je volai entre ses bras. Par bonheur qu'il n'y avoit que son Valet de chambre auprès de lui. Ah! cher Marquis, dans quel état, lui dis-je, votre chere Comtesse vous revoit-elle? Cruel amour! est-ce ainsi que tu te joues de la tendresse des mortels! Tes autels sont propices aux perfides, & tu sacrifies les cœurs les plus tendres à toute ta fureur.... Laissez-moi, m'interrompit le Marquis, en me serrant entre ses bras de toute sa force.... Laissez-moi, chere Comtesse; les Médecins m'ont rendu à la vie, mais qui me rendra à l'humanité; qui me restituera à

ma tendresse ? Je suis le rebut de la Nature, & votre vue ne peut plus m'inspirer que de l'horreur. Ah ! chere Comtesse, pouvez-vous vous imaginer les tourmens affreux que vous me faites éprouver ? ... Ses forces s'affoiblirent en cet instant, & il tomba évanoui..... Son Valet de chambre le fit revenir, en me faisant écarter. Laissez moi, barbare ! lui dis-je, laissez-moi ! que je meure avec lui ! que j'expire dans ses bras ! ne me privez pas de sa vue ! .... J'étois dans cette fureur d'une Amante irritée, quand j'entendis le Marquis qui m'appelloit. Ecoutez-moi, ma chere ame, me dit ce malheureux Amant, je sens que je ne peux survivre à ma douleur. Vivez, adorable fille, vivez, mais souvenez-vous que mon cœur ne peut se séparer de vous ; je vais languir, je vais traîner le reste de ma malheureuse vie, mourir à chaque instant ou éprouver à tout momens les horreurs de la mort, en attendant le néant entier de tout moi-même, qui n'est pas loin de moi. Séparons-nous, mon cher cœur, si vous voulez que le reste de mes instans ne se trouve pas continuellement empoisonné : il suffit à mon cœur de m'en rappeller un souvenir qui me déchire ; laissez-moi

vous oublier, s'il se peut, retirez-vous: adieu! chere Comtesse, mon cœur est le seul présent que je puisse vous faire, mais ce présent sera éternel... Je pars m'ensevelir dans la Terre de mon pere; où, inconnu à l'Univers, il m'aura oublié avant ma mort. Puis s'armant d'un courage mâle, il ferme les rideaux de son lit pour servir de barriere à notre derniere entrevue. J'allois m'écrier à la barbarie, j'allois me replonger sur lui quand les Médecins entrerent. A cette vue je fus obligée d'appaiser ma douleur & de me retirer. C'en est donc fait, grands Dieux! je ne te verrai plus, cher Amant, disois-je en secret, en m'en retournant, je ne te verrai plus; adieu, monde pervers! adieu l'Univers! mon Amant me donne l'exemple de la fermeté & de la constance, c'est à moi à le suivre. Je vais m'ensevelir dans une Communauté & y finir des jours que je ne peux supporter, étant privée de ce que j'ai de plus cher à mon cœur.

Ce fut dans cet état de désolation que je parus aux yeux de ma mere, qui parut elle-même indécise sur le parti que je prenois, parti qui lui auroit fait un tort infini. Mais

s'appliquant continuellement à me diſtraire de ma triſteſſe, elle eut le ſoin de me reproduire des Galans infiniment plus utiles, mais qui ne touchoient plus mon cœur. Les ſens s'attachent continuellement, le cœur ne s'attache qu'une fois, le reſte n'eſt qu'un pur libertinage. La jouiſſance des ſens fait le bien-être du Philoſophe moderne ; il trouve dans l'attachement de ces eſprits animaux l'innocence ; que n'ai-je pu goûter dans la ſuite de ma vie la verité de ces principes ; ce fut cependant la lecture de ces maximes qui m'entraîna à ce prétendu bien-être qui forme aujourd'hui mes plus cruelles ſynderefes.

Dans cette ſituation dans laquelle je reſtai pendant près de huit jours, je fis fermer ma porte à tout le monde. Le Financier étoit venu pluſieurs fois, & avoit paru fort inquiet de la douleur dans laquelle on lui avoit dit que j'étois plongée de la mort du Marquis : j'avois prétexté une maladie ; mais enfin on ne peut point toujours pleurer ; les jours en s'éclipſant entraînent la vivacité de nos douleurs, & bientôt le cœur lui-même s'abſorbe dans la révolution du tems. Je donnai donc ordre de faire entrer le ſeul Financier & de

lui découvrir mes résolutions qui tendoient à me retirer du monde & à m'enfermer dans un Cloître. Il arrive ce bon homme, il me trouve dans un abattement affreux, il m'en demande la raison : je ne la lui cache pas. Ne soyez point surpris de ma douleur, lui dis-je, elle est juste ; je perds un ami, je perds un protecteur, je l'ai vu dans les horreurs de la mort ; que dis-je ? d'une mort pire que celle de la mort naturelle. Cet aspect a réveillé mes sentimens de vertu. Je déplore la vie que j'ai menée avec vous, & sur tout d'avoir profané un hymen, qui est sacré, malgré le jeu que les hommes en font continuellement. Mon dessein est formé, ma résolution est prise, je vais m'enfermer dans une Communauté, y pleurer mes malheurs, & m'arracher à la corruption du siécle..... Non, non, m'interrompit le Financier, c'est moi que vous avez aimé, c'est moi que vous avez chéri, c'est moi que vous avez préferé : vous portez le gage de notre amour, vous êtes à moi, & vous ne pouvez disposer de vous sans mon aveu. Que vous importe que le Marquis soit ou ne soit pas ; votre douleur m'outrage. Allons, chere Comtesse, prenez des senti-

mens plus dignes de vous & de moi. Je l'avouerai, ce diſcours me ſaiſit, j'avois oublié dans ma douleur l'accord que nous avions fait, le Marquis & moi, de lui laiſſer croire ce dont il étoit ſi fortement préoccupé.... Auſſi pour ne point déranger l'économie de nos arrangemens, je repris ainſi mon diſcours. Ce n'eſt pas tant, Monſieur, l'amitié du Marquis, ni le Marquis lui-même que je regrette, que la conduite que j'ai tenue avec vous & avec mon mari, qui me déſeſpere : la vue du Marquis expirant m'a remis devant les yeux le tableau de cette vertu que vous avez fait éclipſer, & mon cœur en proie à cette juſte douleur s'eſt ſenti atteint d'un retour que je ne peux combattre. Demeurons-en, mon cher *Vilhomme*, aux termes de l'amitié, aidez-moi à ſoutenir la vue d'un genre de vie que la vertu me préſente pour me rendre à ma tranquillité ; je ſçais que je ne peux me faire Religieuſe ; je ſuis mariée, il eſt vrai ; mais je peux en embraſſer le genre de vie ; je peux contracter une ſeconde alliance avec la ſageſſe, & par ce moyen me rendre à moi-même cet état dont je me ſuis dépouillée par trop de reconnoiſſance pour vous.

Le pauvre Monsieur *Vilhomme* resta interdit ; la parole lui manqua, il me regardoit avec des yeux passionnés, mais il ne pouvoit que me regarder. J'entrevoyois cependant qu'il rouloit quelques desseins dans sa tête ; mais je ne voulois point l'interrompre, ni lui donner occasion de me faire trahir le secret de mon cœur. Je le vis se lever de dessus son fauteuil, il se promena à grands pas comme un homme qui enfante quelque forte résolution. Enfin il vint à moi, me saisit la main, me dit adieu, en me faisant promettre de ne rien décider sans lui en avoir donné avis. Vous voyez mon état, lui dis-je, je suis prête d'accoucher, ainsi je ne peux me décider entierement qu'après mon rétablissement, mais cette affaire une fois terminée sera le signal de ma retraite. Mon Financier parut soulagé de ce discours & se retira plus tranquillement.

Depuis ce têms je commençai à revoir compagnie, mais compagnie plus choisie, & composée seulement de trois à quatre personnes que je croyois m'être les plus attachées. Ce renouvellement fit comprendre à ma mére que bientôt je rentrerois dans ma premiere vie ; aussi je vis qu'elle reprenoit un air de gaieté qu'il y avoit long-

tems qu'elle n'avoit eu. Un jour dans un moment de bonne humeur où elle me trouva, elle me dit qu'elle avoit fait connoissance avec le Président de.... l'homme le plus aimable qu'elle eût connu : c'est un jeune homme de trente-cinq ans au plus, qui est marié, à la vérité, mais qui n'est point fort passionné pour sa femme, & que sa femme n'aime point ; c'est le fils d'un fameux partisan, il est fort riche, & vous pouvez joindre l'utile à l'agréable. D'ailleurs ces Messieurs sont plus solides que les Militaires, & sont en état d'aider de toutes façons. On ne sçaura pas plutôt que vous êtes amie du Président, que les Cliens aborderont chez vous, & vous deviendrez l'arbitre de la Fortune & de l'honneur des hommes. Ces compagnies d'ailleurs ne notent point une femme, il sera votre ami, votre conseil, & tout en un mot ce que vous voudrez. Ma mere, qui avoit déjà reçu des arrhes de ce nouveau concurrent, me pressoit de l'accepter : mais moi qui haïssois toutes ces Robes noires, je la renvoyai avec un mépris insultant. J'apperçois vos détours, Madame, lui répondis-je, vous ne m'en avez jamais imposé, vous ne vous appliquez qu'à me produire des Galans

quî puissent vous être utiles ; vous devriez rougir de houte de venir me parler de galanterie, pendant que je ne suis occupée qu'à détester ma vie & l'instant où vous m'avez mise au jour. En disant cela, je lui tournai le dos. Mais ma mere n'étoit pas femme à se rebuter pour un air de mépris ; elle laissa calmer ma colere, & ne m'en parla plus jusqu'après mes couches. L'instant de ma délivrance approchoit, je craignois même que les révolutions que m'avoit causé la douleur de la mort de mon Amant n'en précipitassent l'instant.

Deux jours après je revis mon Financier : il avoit examiné qu'une femme de mon âge ne pouvoit avoir ressenti une douleur ni si vive ni si profonde de la perte du Marquis si le cœur n'étoit point de la partie. C'étoit ce sentiment qui l'occupoit, ainsi que je l'ai sçu depuis & qui l'empêchoit pour-lors de me répondre. Ces réflexions murement pesées, il voulut adroitement se servir de quelques moyens qu'il avoit préparés pour me faire tomber dans le piége d'une réelle indiscrétion, ou bien il voulut profiter de cet évenement pour écarter tous ceux qui pouvoient donner un cours trop libre à sa jalousie. Je vis entrer mon Financier avec

un air gai, une maniere aiſée; il m'embraſſe avec ſa tendreſſe ordinaire, & me voyant un viſage ouvert, même riant, il m'en fit ſon compliment. Il m'aimoit, c'étoit la vérité, je ne le haïſſois point; d'ailleurs je lui devois de la reconnoiſſance & de l'eſtime, il avoit ſurpris un moment de foibleſſe, il en avoit profité: quel reproche avois-je à lui faire?

Eh bien! me dit-il, ma chere Comteſſe, êtes-vous encore dans la même réſolution où je vous ai laiſſée la derniere fois? Oui, Monſieur, lui dis-je, rien ne m'en détournera. Tout ici me fait peine, moi-même je me fais pitié; je ſerois bien ingrate envers la Divinité ſi je differois à écouter ſa voix, c'eſt la voix de la ſageſſe & de la vertu: aidez-moi à m'y conformer, bien loin de vous y oppoſer. Vous êtes ſi jeune, reprit-il, que vous ne pouvez encore fixer vos réſolutions; prenez garde à une démarche qui vous rendra la fable de Paris, ſi jamais vous vous laſſez de la pourſuivre. Croyez-moi, on trouve le monde partout; & par-tout où ſe trouve le cœur, les paſſions nous y viennent tourmenter. J'ai réfléchi à votre état, je veux bien ne conſerver auprès de vous que le titre d'ami; je me rends

justice, un Galant de mon âge est trop ridicule; mais, que je sois votre ami, en cette qualité voici le conseil que je vous donne; c'est de faire une expérience de retraite dans quelque maison de campagne. Je vous en offre une à vingt-cinq lieues de Paris; cette Campagne est un Fief, & je suis Seigneur de Paroisse, elle est très-embellie, j'y ai fait des dépenses prodigieuses, elle me plaisoit infiniment; mais je ne suis plus jeune, je ne peux plus facilement me transporter de Paris à cette Terre, & de cette Terre à Paris. si vous voulez me promettre d'y venir je ne vous y joindrai qu'autant que vous le voudrez, & vous n'aurez dans cette retraite que la compagnie que vous jugerez à propos; voyez, mon cher cœur, si cela vous convient.

Etourdie, comme vous le pensez bien, d'une telle proposition, je ne sçavois que répondre; je me contentois à mon tour de le regarder, & de tâcher de découvrir si cette offre n'étoit point un piége. Je pensois qu'il me l'offroit en pur don, mais je doutois si cette pensée étoit le sens de sa proposition Eh bien! me dit-il, ma chere Comtesse, vous ne répondez point....... Alors je repris la parole. Me

feriez-vous, Monſieur, l'injuſtice de me croire coupable de l'ingratitude la plus noire, & penſeriez-vous que je ſuis occupée de toute autre choſe que de la plus vive reconnoiſſance? Je ſuis comblée de vos biens; que dis-je? j'en regorge, & vous voulez m'en accabler! Non, Monſieur, je ne puis accepter le don que vous me voulez faire; c'eſt un bien qui appartient à Monſieur votre fils; je ne peux en conſcience l'accepter. Votre amitié me touche, & donne carriere à toute mon eſtime, mais réfléchiſſez à votre propoſition, & vous verrez que vous ne pouvez faire un ſi grand tort à votre famille que par un crime; votre amitié, encore une fois, vous aveugle; permettez-moi de me retirer dans une Communauté, j'ai aſſez de quoi par vos bienfaits pour m'y maintenir. Je penſois ce que je diſois, mon cher Lecteur: il n'y avoit ni ruſe ni politique dans ma façon de penſer & dans celle de m'exprimer. J'avois aimé le Marquis, & je n'en ai jamais aimé d'autre.

Mon Financier, accablé lui-même par ce déſintéreſſement, & encore plus par cette ſupériorité d'ame qui animoit mes réflexions, ne put s'empêcher d'en témoigner de l'admi-

ration, & revenant à ſon premier diſcours voici ce qu'il me dit, c'eſt en pur don que je vous offre cette Terre, ma chere enfant, je ne peux en faire un meilleur uſage, j'en ai d'autres, & principalement une qui me plaît infiniment : elle n'eſt qu'à quatre lieues de Paris; mon fils n'a jamais mis le pied dans celle que je vous offre, qu'une fois depuis que je l'ai acquiſe, il ne l'aime pas plus que moi, & ſi je venois à mourir il la vendroit ſurement; vous avez tort de vous imaginer que le don que je vous offre ſoit de nature à nuire à mon fils; ſix mois de préſence aux fermes réparent 200000 livres que je peux vous offrir, & ſi le miniſtere continue à nous l[illegible]er regarder comme les colonnes de l'Etat, je [illegible]us aſſure que bientôt le recouvrement de cette ſomme ſe fera en trois mois. Cette Terre peut produire à quelqu'un qui y auroit attention quinze bonnes mille livres de rente : mais je n'en ai pas encore retiré un ſou, parce que tout ce qui m'en revient ſert aux réparations, & le reſte à mes Fermiers, gens d'affaires qui volent ſur nous ce qu'on dit que nous volons aux autres. J'ai encore plus à vous faire enviſager, le fruit que vous portez dans votre ſein eſt à moi,

moi, je lui dois sa vie & son éducation, quel qu'il soit : ainsi c'est une part dans ma succession que je lui assure, promettez-moi donc de l'accepter.

Je fus saisie à cette derniere raison ; c'étoit surement une attention de sa part, mais moi qui sçavois le contraire, je ne pus m'empêcher de rire de sa fausse crédulité. Lui, prenant mon rire pour un affirmatif, me saisit la main, m'embrassa, & dans cette extase s'écria : Que je suis heureux, mon cher cœur ! vous êtes donc sensible à mon amitié ? vîte, je vais vous envoyer l'acte de donation à signer ; & sans me donner le tems de répondre, il sortit avec une vivacité surprenante, pour revenir une heure après.

En effet, Monsieur *Vilhomme* revint une heure après avec un Notaire ; on me lut l'acte, je le signai, & le lendemain il revint m'en apporter l'expédition qui contenoit l'exécution de toutes les formalités. Monsieur *Vilhomme* ne put dans ce moment jouir de ma satisfaction ; je commençois à souffrir beaucoup, & l'heure approchoit de ma délivrance. Monsieur *Vilhomme* étoit dans un coin de la chambre ; il pleuroit & se lamentoit, autant de joie que des

cris aigus que je poussois. En un instant arriverent les gens nécessaires, on fit sortir les inutiles. Monsieur *Vilhomme* voulut rester, on le laissa, & j'accouchai d'une fille. A peine fus-je remise de mes fatigues qu'il vint m'embrasser, & sortit ainsi qu'on le lui avoit conseillé.

Dans ce moment de tranquillité je demandai ma mere, & la priai de serrer un parchemin qu'elle avoit dû trouver sur mon lit. Tranquillisez vous, ma fille, me dit-elle, votre parchemin est en sureté; allez, faites toujours des enfans que l'on puisse envelopper de pareils langes. Je lui recommandai le secret, elle le garda.

Monsieur *Vilhomme* envoyoit tous les jours sçavoir de mes nouvelles, il y venoit souvent lui-même, mais il n'osoit entrer; il y avoit défenses, & les défenses étoient fondées sur un prétexte bien légitime. Enfin le moment arriva où il put entrer. Jusqu'à ma premiere sortie & pendant ma convalescence, il passoit auprès de moi des journées presqu'entieres; il avoit eu soin de prendre une Nourrice de sa Terre à 21 lieues de Paris, où il ne cessoit d'aller voir cet enfant, de façon que tous les jours étoient partagés entre aller à sa Terre

& venir chez moi : il m'entretenoit de la beauté de cet enfant, il trouvoit qu'elle lui ressembloit. Etoit-ce faire son éloge ? Partisans de la belle sympathie, accordez vos systêmes avec la Nature. Je riois de ces jeux de l'imagination. Monsieur *Vilhomme* me divertissoit infiniment. En effet quel plaisir, & en même tems quelle pitié de voir un homme septuagénaire faire le jeune homme de vingt-cinq ans !

A peine pus-je sortir du lit, que ma mere me rappella le discours qu'elle m'avoit ci-devant tenu sur son Président. C'est à présent, me dit-elle, ma fille, que vous avez besoin d'un bon conseil pour vous mettre en possession de cette belle Terre que Monsieur *Vilhomme* vient de vous donner. Je vous offre Monsieur le Président de .... il est toujours à me solliciter pour avoir entrée chez vous ; prenez-le comme ami, il ne peut vous faire aucun tort ; je ne répondis rien à ma mere, j'étois occupée ailleurs.

Il faut avouer que le présent de cette Terre m'avoit entierement remis du trouble que la perte de mon Amant avoit causé dans mon cœur, je ne pensois plus ni à Couvent ni à

Communauté. J'étois seulement fort aise de mener une vie tranquille; j'étois ma maîtresse, assez riche pour me soutenir avec honneur. Je ne souhaitois donc que des jours sereins. D'ailleurs la mort de ma fille que l'on m'apprit quelque tems après me dégoûta du grand monde. Mon cœur ne pouvoit plus s'attacher, je croyois que mes sens suivroient le cours de ce défaut d'impression, je me trompois: cependant ma mere, qui attendoit une réponse, s'impatientoit. Vous ne me répondez point, ma fille? Qu'avez-vous donc? A peine vous ai-je entendue, lui répondis-je; je suis absorbée dans d'autres pensées Répétez-moi ce que vous me disiez. Ma mere me répéta pour lors tout ce que j'ai écrit plus haut. Je trouvai son conseil assez bon, & je crus que je pouvois, sans risque, faire connoissance avec le Président. Je donnai donc mon consentement, & le Président arriva chez moi sur les cinq heures, je n'avois point à craindre qu'on vînt nous interrompre, ma mere avoit eu soin de donner ses ordres.

Je vis en effet arriver un jeune homme de trente à trente-cinq ans, ni beau ni laid, ni bien ni mal fait, qui me fit son compliment

avec ce sérieux & cette gravité qu'inspire la Robe. Si le Financier a un ton de déclarer ses sentimens, & de faire l'amour à sa façon, du moins cette façon est-elle divertissante, mais celle qui est propre à la Robe a quelque chose de si dur, de si lugubre & de si pétrifiant que je ne peux concevoir comment une femme peut se livrer à de telles déclarations. Je ne sçais, Madame, me dit-il, comment remplir les formalités qu'exige de mon cœur le code de vos charmes, combien d'avenirs donnerai-je à la perte de votre tendresse pour me faire entendre un arrêt définitif de votre part ? Point d'interlocutoires, Madame, je vous en conjure, ils me mettroient au désespoir ; je consens fort à un délibéré de votre part, & je souhaiterois être déjà à la Chambre pour le faire juger à mon profit. Je vous avoue que je n'entendois rien à tout ce *baragouinage*, j'entendois mieux le ton de la finance, il étoit plus expressif & plus intelligible : heureusement qu'il parloit sans cesse, sans me donner le tems de répondre ; enfin je l'interrompis tout à coup, en lui disant : Monsieur le Président, asseyez-vous donc, je ne peux souffrir de vous voir debout. Ah ! Madame ? me dit-il, je ne

puis être trop respectueusement à la barre de votre cœur, je me soumets à vos interrogatoires. Je fus donc obligée de laisser debout l'amoureux Président, & le plus sot amoureux qui se puisse rencontrer. Il n'y a pas de risque, disois-je, à voir cet homme; par la suite il me sera utile, j'en ferai mon homme d'affaires.

Mon Président, las de se tenir debout, s'assit enfin, je conclus qu'il falloit entrer en matiere d'affaires pour le mettre plus à son aise: *le Laboureur parle de ses bœufs*. Vos momens, lui dis-je, doivent vous être précieux, Monsieur: une Charge telle que la vôtre est bien capable de prendre tout votre tems, sans parler ici du Palais, & des jugemens que vous portez continuellement sur la vie, la fortune & l'honneur de tous les citoyens. Vous êtes le protecteur des veuves, des orphelins; enfin vous êtes le conciliateur des familles, & vous portez la paix & la consolation dans tous les cœurs. Madame, me répondit le Président d'un ton laconique, qui me donna à entendre que ceci ne l'amusoit pas. Ce que vous me dites n'est qu'une affaire de routine & d'habitude; nous allons au Palais machinalement, nous opinons du bonnet, les

anciens ſont nos guides, il y a toujours une partie qui gagne quand l'autre perd, l'une fait notre éloge quand l'autre nous invective ; de façon que, tout bien compensé, la moitié du monde eſt en notre faveur, & l'autre eſt contre nous. Mais l'éloge des uns ne fait pas plus d'impreſſion ſur nous que les clameurs des autres. Agiſſant ainſi, & ne nous mêlant point des troubles, des querelles des familles, nous avons tout notre tems à nous. Cela ſuppoſé, répartis-je, je ne vous plains plus. Comment ! Madame, voudriez-vous que nous puſſions ſuffire à toutes les obligations des devoirs de la ſociété, ſi nous nous enfoncions ſérieuſement dans ceux de notre état, reprit encore mon Conſeiller ? car il n'étoit que tel, ainſi que je l'ai ſçu depuis ; c'étoit par air qu'il ſe faiſoit annoncer comme Préſident dans les maiſons où il ſçavoit n'être point connu. Nous paſſons la journée de cette façon nous autres jeunes gens, nous faiſons trois toilettes par jour ; la premiere en nous levant pour aller au Palais, la ſeconde pour aller dîner chez nos amis, & une derniere enfin pour aller voir nos Maîtreſſes & nous réjouir pendant le reſte de la journée, & toute la nuit même ;

si la société nous plaît. Comment, Monsieur, vous avez des Maîtresses, & vous vous divertissez à l'exemple du Militaire ! Oui, Madame, me répondit mon Président. Vous coûtent-elles cher, lui répondis-je ? Non, pas beaucoup, car nous ne sommes point riches. Eh ! comment pouvez-vous donc rendre des Arrêts si fulminans contre ces pauvres filles que vous avez souvent séduites, l'interrompis-je ? Ceci, me répondit-il, est autre chose, cela dépent des circonstances, c'est suivant que nous sommes de bonne ou de mauvaise humeur, nous crions contre les plaisirs dans le goût de certains Prédicateurs, c'est l'usage ; mais nous ne sommes ni plus sages, ni plus dévots, ni plus vertueux qu'eux.... Je vous entends, Monsieur, je suis charmée d'être si bien instruite. Je vous plaignois, il y a un instant ; à présent je vous félicite sur votre favorable emploi. Mais parlons d'autre chose, pourriez-vous me donner des conseils sur quelques affaires qui m'embarrassent, & voudriez-vous que je vous fasse voir quelques papiers sur lesquels j'aurois à vous consulter ? Ah ! Madame, m'interrompit le Président avec vivacité, fi ! ne me montrez aucun papier, je ne connois rien a tout ce qu'ils contiennent, envoyez

chercher un Avocat, & il fera toutes vos affaires. Il paroît, Monſieur le Préſident, que vous mépriſez bien les Avocats; cependant j'en ai un qui demeure au ſecond, qui, je crois, ne ſe donneroit pas pour homme d'affaires, encore moins ſouffriroit-il qu'on l'envoyât chercher, comme un laquais; je penſe même qu'il ne ſe donneroit pas pour Monſieur le Préſident. Je ne vois que Cliens monter chez lui, & que carroſſes à la porte: indépendamment de ce que je vous dis, c'eſt qu'il n'y a pas long-tems que j'ai entendu faire l'éloge des Magiſtrats, vos Confreres, d'une autre façon que vous ne la faites; je regarde cette ſociété de Magiſtrats, comme autant de Sénateurs Romains qui meritent nos éloges & notre vénération; je ne ſçais, à vous dire vrai, comment concilier ce que vous me dites avec ce que tout le monde penſe à leur égard. Ainſi, Monſieur, ſouffrez que je n'ajoûte point de foi à ce que vous me dites..... Puis m'appercevant que ſa ſotte vanité ne ſe trouvoit point bien de mes remontrances; je lui dis: Eh bien! Monſieur le Préſident, changeons de diſcours, dites-moi à préſent quel objet vous amene ici? Madame, me dit-il, la haute réputation de

vos charmes & de votre beauté ; le mérite qui éclate dans toute votre perſonne ; voilà Madame, les aſſignations qui m'ont fais voler juſqu'à vous. Peſte ! dis-je en moi-même, voilà du bel eſprit ; puis reprenant la parole, eſt-ce comme ſociété, Monſieur, lui répartis-je tout haut, ou comme Maîtreſſe ? à quelle toilette êtes-vous ? Mon Préſident fut démonté, & ne put répondre : je le vis rougir, pâlir, & balbutier. Eh bien ! répondez donc, Monſieur le Préſident ; répondez donc. Le Préſident obligé de parler, me dit : Madame, ſi j'étois aſſez heureux de pouvoir vous être agréable, je me ferois honneur de vous donner mon cœur : j'ai du bien, je ſuis même riche ; ainſi, Madame, agréez la déclaration que je vous fais d'un amour ſincere & conſtant. Je ris en moi-même de cette ſotte déclaration ; puis prenant la parole, je lui dis : mais, Monſieur, vous avez une femme, vous êtes même nouvellement marié ; vous êtes le juge ſévere de nos conduites, comment vous adreſſez-vous à moi ? eſt-ce pour me tenter ? eſt-ce pour me ſéduire ? d'ailleurs j'ai ſuffiſament de bien pour vivre, & je n'ai pas le cœur auſſi tendre que vous le penſez ; & ſi je m'attachois à quelqu'un, je vou-

drois que le cœur en décidât. Mais, Madame, me repartit le Président, souffrez-moi au moins auprès de vous pour admirer vos charmes. Très volontiers, Monsieur le Président, votre demande n'a rien que de flatteur pour une Coquette; mais à moi elle m'est indifférente; vous pouvez vous satisfaire. Mon Président étoit au comble de la joie de ce que je lui avois donné mon consentement; il étoit si aise qu'il ne sçavoit que faire de ses pieds & de ses mains; & m'envisageant sans parler, je le laissai long-tems dans la contemplation, les yeux attachés sur toute ma personne: revenant ensuite de cette extase, & me prenant par le bras, ah! Madame, me dit-il, qu'il est beau! Pour mieux le contenter, je remontai un peu ma manchette qui en couvroit une partie: le Président apperçut mon coude; & se jettant dessus, ah! le beau coude! Madame, ah! le beau coude! permettez que je le baise.... Très-volontiers, Monsieur le Président; voyez, je ne suis pas cruelle: cependant, par malice, je poussai ce coude qui étoit fort pointu contre ses dents, que je manquai d'ébrécher: il fit un cri qui ne fut pas long; car prenant cette petite malice de ma part comme un avant-coureur de

la tendresse, il fit sa paix avec moi ; il se blâma même d'avoir crié. Je m'apperçus de tant de puérilités de sa part, que je vis bien que ce Robin ne me pouvoit faire aucun tort, & que sa compagnie pourroit quelquefois m'amuser. Ainsi je l'engageai de me venir voir à ses heures perdues.

Dans ce moment il m'arriva compagnie ; on passa une table de piquet ; Monsieur le Président s'offrit à faire ma partie ; il nous fit jouer gros jeu ; il sçavoit mieux, à la vérité, le jeu, que les fonctions de son état ; il fit la chouette ; il perdit cependant considérablement ; mais il étoit enchanté d'avoir perdu ; il étoit beau joueur ou bien amoureux. Je ne fus pas surprise de sa perte ; il n'avoit les yeux que sur moi, & sur-tout sur mon coude dont il étoit amoureux fou. Dans la suite je m'apperçevois que c'étoit par galanterie qu'il perdoit ordinairement. Il avoit cela de bon, de saisir toutes les occasions de me faire des présens, à chacun desquels il avoit la permission de voir, de tenir & d'embrasser mon coude : en six mois de tems il dépensa bien pour ce coude au moins une vigtaine de mille francs : je me suis accoutumée à le voir, à le souffrir ;

& quoiqu'il y ait long-tems que nous ne nous ſommes vus, je ſuis perſuadée que mon coude le flatte encore infiniment. Ce Robin eſt le troiſieme Amant que l'on m'ait donné. Je reviens à mon hiſtoire.

Je me voyois parfaitement rétablie, je ſortois même, quand le deſir de ſçavoir où en étoient mes affaires, mes titres & mes contrats, me réveilla de la confiance inconſidérée que j'avois eue en ma mere; je ſçavois que cette femme ne dépenſeroit pas ce que je lui avois dépoſé, mais en avoit-elle tout le ſoin poſſible à mon profit; elle commençoit à me dominer, & à vouloir me donner un Amant, même avec hauteur & avec empire: nous avions ſouvent des querelles enſemble, & c'eſt juſtement cette diſcorde qui me fit ſonger à mes arrangemens. Dès cet inſtant, je penſai à cultiver mon Avocat qui demeuroit au-deſſus de moi. J'envoyai ſçavoir à quelle heure je pourrois l'entretenir; il me fit faire force complimens, & me répondre que ſi c'étoit pour le voir, il auroit l'honneur de me prévenir; ſi c'étoit pour affaires, qu'il me donnois rendez-vous à quatres heures juſqu'à cinq, ou le lendemain matin à dix

heures ; qu'il auroit ſoin de faire fermer ſon cabinet, pour me donner toute l'audience dont j'aurois beſoin. Je lui fis faire mes remerciemens, & lui dire que le lendemain je monterois chez lui à dix heures.

Sur le champ j'envoyai prier ma mere de paſſer dans ma chambre, où j'avois à l'entretenir. Dès qu'elle parut, je lui dis : il eſt tems, Madame, que je ſçache où j'en ſuis ; je vous prie de me rendre compte de l'uſage que vous avez fait de tout l'argent que je vous ai remis : ſans doute que vous avez placé ces ſommes, & que vous en avez les contrats...... je vous prie de me les remettre. Cette femme étourdie du coup que je lui portois, s'emporta avec chaleur, & reprit les expreſſions de ſa premiere éducation. Je l'interrompis avec un air de hauteur qui la fit fléchir : je ne vous fais aucun tort, Madame, en exigeant de vous ce qui eſt à moi ; vous avez mon contrat de donation de M. *Vilhomme* ; vous avez ou l'argent, ou les contrats d'emploi ; c'eſt ce que je vous prie de me rendre. Mais, fille ingrate, reprit ma mere, vous n'avez donc rien coûté depuis le tems que j'ai été votre dépoſitaire ? vous voulez donc me ré-

duire à la misere, moi qui ai consacré le reste de mes jours à vous mettre sur le *Pinacle*, & qui cherche encore toutes les occasions de vous enrichir ? Il n'est point question de tout cela, Madame, l'interrompis-je à mon tour ; je ne prétends pas que vous manquiez ; vous n'aurez besoin de rien tant que je vivrai ; & à ma mort, si elle précede la vôtre, tout ce que j'aurai est à vous : encore faut-il que je sçache où j'en suis. Toutes mes raisons furent inutiles ; elle cria, pesta, jura, & se retira.

Me voilà dans un cruel embarras ; mon argent seroit-il perdu ? l'auroit-elle placé à son profit ? qu'en a-t-elle fait ? il faut examiner cela & demander conseil. Le lendemain je me rendis au cabinet de mon Avocat : je vis une physionomie riante, pleine d'esprit, des yeux vifs, une élocution facile, un air engageant, & qui avoit l'art de persuader. Quelle différence, dis je, de cet Avocat avec le Président ! Madame, me dit-il, que je suis enchanté de pouvoir vous être bon à quelque chose ! expliquez-vous avec liberté, & soyez sure de mon secours. Je l'entretins de mon état, de ma fortune, du soin que je vou-

lois en prendre, & de la résistance de ma mere. Votre bonne foi, votre sincérité m'enchantent, me répliqua-t-il. Madame je n'ai jamais condamné votre conduite; mais je vous préviens que votre mere vous perd de réputation: l'Avocat me rendit compte de tous ses procédés à mon égard. Qu'elle étoit affreuse! il n'a pas tenu à elle, me dit-il, que je n'aye été votre Amant; elle étoit en marché avec mon laquais, pour me persuader de vous avoir pour Maîtresse; jugez du reste: cependant plus j'ai examiné votre conduite sage, & plus je me suis persuadé que votre mere étoit une misérable: à présent, Madame, il faut prendre le dessuis & maîtriser votre mere, sinon nous trouverons les moyens de vous en séparer; je suis tout à votre service. L'Avocat m'avoit jetté la douleur dans le cœur; il s'en apperçut, & me parlant avec cet air flatteur qui a l'art de consoler des peines les plus vives, il me dit: consolez-vous, Madame? votre vertu gémit de tout ce que je viens de vous apprendre; votre douleur est injuste, mais elle doit être active; il faut surprendre l'instant que Madame votre mere sera sortie, & fouiller dans toutes ses armoires.

armoires. Je n'approuve pas que vous lui ayez dit vos intentions ; cet avis pourra la mettre ſur ſes gardes, & même l'engager à receler de vos effets ; mais ce qui eſt fait eſt fait. Paroiſſez vous raccommoder ; qu'elle vous voye ſans ſoupçon, & pour-lors agiſſez ; ſi d'ailleurs elle fait la méchante, nous lui ferons bien entendre raiſon. Satisfaite de ce conſeil, je voulus quitter mon Avocat ; je lui mis ſur ſon bureau un louis : l'Avocat rougit ; je crus avoir fait une ſottiſe : j'en ajoutai une autre ; l'Avocat reprit ſon air grave. J'en remis un troiſieme ; mais revenant à lui-même, voyant que j'agiſſois de bonne foi, il me remit à mon aiſe en me diſant. Madame, reprenez votre argent ; je ſuis trop flatté de vous être bon à quelque choſe ; donnez-vous de garde de m'en remettre davantage, car je vous prierois de ne plus venir me conſulter. Je repris mes louis ; en ſortant je donnai un écu de ſix francs à ſon laquais. A peine eusje quitté le cabinet de mon Avocat, que je vis une foule de monde dans ſon antichambre que je pouvois à peine percer, qui avoient attendu leur rang comme on attend chez les payeurs. Je ris en moi-même de pitié du mé-

pris que mon Préſident faiſoit d'un Avocat, & je conclus qu'une groſſiere vanité enfloit le cœur de ce Robin ; je n'avois pas tort.

A peine fus-je rendue dans ma chambre, que je m'informai ſi ma mere étoit chez elle ; j'allois me préparer à l'adoucir ; mais on me dit qu'elle étoit ſortie, qu'elle ne reviendroit pas dîner, & qu'elle ne rentreroit que fort tard. Je m'informai ſi elle étoit ſortie à pied : on me répondit que oui ; je me tranquilliſai.

Je me ſouvins pour-lors que j'avois une double clef de ſa chambre, je donnai des commiſſions à mes gens : me trouvant ſeule, j'ouvris la porte de la chambre de ma mere. Heureuſement elle avoit laiſſé ſes clefs aux armoires ; ſon ſecrétaire étoit tout ouvert. Elle étoit ſortie ſi navrée & ſi étourdie, qu'elle avoit oublié de tout fermer. Je profitai de cet heureux inſtant ; je pris dans ſon ſecrétaire tous les titres & parchemins que j'y pus découvrir. Je cherchai enſuite ſi je n'y trouverois ni or ni argent : j'en trouvai épars en pluſieurs tiroirs ; mais la ſomme n'étant pas aſſez conſidérable, je n'y touchai pas. Au bas de ſon armoire il y avoit un coffre-fort, qu'il falloit emporter ; mais il étoit

trop pesant. Comment faire; je trouvai dans le secrétaire des clefs; je les essayai toutes, mais inutilement: je me ressouvins heureusement qu'il y avoit une cave dans le secrétaire dont l'ouverture dépend d'un secret. A force de m'y prendre de mille & mille façons, je trouvai le secret; la cave se présenta à mes yeux toute remplie de sacs en or, & enfin de la clef du coffre-fort. Je prends l'or, je le porte chez moi; j'ouvre le coffre-fort, & à plusieurs reprises, je trouve le moyen de m'emparer de tout.

Cette opération faite, à ma grande satisfaction, je fermai la porte de la chambre de ma mere, & revins dans la mienne. L'après-midi vint compagnie à l'ordinaire; mon Président tenoit le jeu avec moi; j'étois de fort belle humeur, & je me rassurois contre les cris que déjà je croyois entendre de la part de ma mere.

Ma mere rentra, vint voir la compagnie, elle me parut fort gaie, elle n'étoit pas encore instruite de son sort; car voulant me surprendre moi-même, elle se ménageoit les moyens de pouvoir faire sortir de chez elle son coffre-fort; c'étoit ainsi qu'elle me l'a ap-

pris par la suite; dans ce dessein, elle avoit été chercher des confidens chez lesquels elle pût le mettre en toute sûreté; elle avoit trouvé ce qu'elle désiroit, & avoit remis au lendemain à exécuter ses desseins. Pour y réussir, il falloit qu'elle me présentât un visage riant; ce qu'elle fit. Moi, de mon côté, je me prêtai à ses carresses & lui fis sentir que j'avois déjà oublié ce qui s'étoit passé la veille: l'issue de cette aventure fut donc remise au lendemain matin.

Le lendemain je me levai de fort bonne heure; je donnai ordre que l'on ne m'interrompît point de la matinée: mais à peine hors de mon lit, je fus étourdie par les cris de ma très-digne mere qui crioit à toute tête, *au voleur, à la garde!* Par bonheur que sa chambre étoit sur un derriere. Les domestiques, qui l'entendoient, y entrerent; elle leur montra son coffre-fort & son secrétaire vuides; elle les étourdissoit de ses cris: ces gens, ne voyant aucune porte, aucune serrure de forcée, rien même de dérangé, lui persuaderent que c'étoient des voleurs privés; qu'il falloit se taire, pour pouvoir les découvrir. Elle se tut, voyant que c'étoit le plus

ſûr parti. Ma femme de chambre & mon laquais entrerent chez moi tout effarouchés, en me diſant : Madame, nous ſommes perdus ; Madame votre mere a été volée, & ce ne peut être qu'un de nous qui ait fait le vol. Je me mis à rire de toute cette ſcene. Ces gens ne ſçavoient que penſer de mon rire, & ſe tuoient de me dire que ce ſeroit ſur eux que tomberoit la peine. Allez, mes enfans, leur dis-je, ſoyez tranquilles & raſſurez-vous ; vous ſçaurez bientôt qui eſt le voleur ; allez dire à ma mere que je le tiens, & qu'il ne lui échappera pas ; on l'interroge actuellement. Ma mere arriva ſur le champ toute en pleurs. Quoi ! ma fille, eſt-il bien vrai que vous connoiſſez le voleur & qu'on l'interroge ? Oui, ma mere, lui répondis-je, tranquilliſez-vous ; dans le jour vous en aurez des nouvelles, mais il faut me dire combien vous aviez d'argent, & en quelles eſpeces : vous a-t-on volé vos contrats ? Ah ! mon dieu, je ne penſois pas à cela, dit ma mere ; & ne faiſant qu'un ſaut, elle paſſa à ſa chambre, ou elle eut la douleur de ne plus trouver ſes contrats. Elle revint à moi auſſi-tôt me conter ce nouveau chagrin, les yeux tout

noyés de pleurs ; eh bien ! lui dis-je, ne dites mot, gardez le silence, dites-moi combien il y en avoit, au nom de qui ils sont, & quelle somme chacun porte.

Ma mere s'en retourna un peu plus tranquille travailler à me mettre en main ce que je lui demandois ; elle ne mangea pas de la journée ; je ne la vis qu'un moment le soir, mais avec un air plus inquiet ; demain, disoit-elle, je découvrirai ce mystere.

Quant à moi, je m'occupai du soin de ne voir personne jusqu'à l'heure de la compagnie, de compter mes especes, & de rendre compte à mon Avocat de ce qui s'étoit passé, en le priant d'examiner mes contrats : je n'eus que faire de compter les sacs, ils étoient étiquetés ; je trouvai cent mille écus en or & près de cent mille livres en argent ; je voyois bien que les trois cent mille livres m'appartenoient, j'en avois assez reçu de mon Financier pour faire cette somme ; mais je ne voyois point d'où provenoient les autres cent mille livres pour me les approprier. Je compris aisément que ce fonds étoit une ressource de l'industrie de ma mere ; je pris donc la résolution de les lui remettre : mon Avocat

me dit qu'il y avoit pour dix mille livres de rente, en différens contrats viagers, sur la tête de ma mere & sur la mienne ; ce qui faisoit un fonds de cent mille livres ; ces contrats étoient de nouvelle date. Je vis que cette femme avoit été économe en tout point ; je louai sa prudence : mon Avocat m'assura ensuite que la donation que Monsieur *Vilhomme* m'avoit faite étoit en regle, & que j'étois véritablement propriétaire de la Terre ; qu'il falloit faire signifier cette donation aux Fermiers, Rentiers & Vassaux de cette Terre, & faire enrégistrer cet acte à la Justice du lieu. Mon cher Avocat ! lui dis-je, voudriez-vous me rendre ce service ? Très-volontiers, me répondit-il. Charmée de l'esprit de cet honnête homme, & plus encore de sa politesse & de ses manieres prévenantes, je le cultivai si souvent qu'enfin je devins amoureuse de lui, au point de le prévenir des faveurs que je brûlois de lui accorder. Que les femmes sont folles ! ou plutôt, qu'elles sont tyrannisées par mille contradictoires, quand elles ont donné un libre empire à leurs sens !

Mon Avocat étoit d'un caractere singulier,

toujours gai, toujours uniforme; il aimoit les femmes; il n'auroit cependant point fait un pas pour se concilier leur cœur; mais il n'en auroit refusé aucune qu'il eût rencontré favorable à ses desirs. Il nous est impossible, me disoit-il quelquefois, de nous distraire de nos devoirs; j'aime mon état, je ne le changerois pas pour la place du Premier Président; je n'ai besoin de personne, & tout le monde a besoin de moi. Je vis tranquille, heureux au sein de ma famille; j'aime la paix du cœur, & la tranquillité de l'ame; le plaisir est de mon goût, mais je ne m'y livre jamais. Tel étoit effectivement son caractere. Comme je sçavois qu'il sortoit tous les soirs sur les sept heures pour s'amuser, je le priai de descendre chez moi. J'ai bonne compagnie, lui dis-je, venez vous y délasser. Il accepta ma proposition avec plaisir; il avoit d'ailleurs une femme aimable, d'un caractere bienfaisant & l'esprit orné; ce sont les seuls amis que j'aye pu rencontrer, & aussi les seuls que j'aye cru devoir me conserver. Nous étions dans ce tems proche des vacances; mon Avocat m'avoit réglé la conduite que je devois tenir à ma Terre pour la gou-

verner avec sagesse; mais ne pouvant lui promettre d'exécuter ponctuellement tout ce qu'il me prescrivoit, il m'assura qu'il dégageroit sa parole d'avec quelques personnes qu'il suivoit ordinairement à la campagne, pour me donner la préférence. Cette préférence me charma, & me lia bientôt à lui plus étroitement.

Je reviens au jour que je devois voir ma mere, qui me remettroit l'état de ce qui lui avoit été volé la veille. Elle vint dans ma chambre, je sortois de chez mon Avocat. Qu'avez-vous donc fait hier toute la journée? je ne vous ai point vue, lui dis-je. Je crois, me dit-elle, que vous me prenez pour une bête pour ne point appercevoir que c'est vous qui m'avez joué le tour dont je me suis plaint hier. Fille ingrate & dénaturée! vous me réduisez à la misere, pendant que je n'ai travaillé que pour vous enrichir. Rendez-moi mon argent & mes contrats, ou vous verrez éclater une vengeance trop bien méditée pour que l'objet m'échappe. Madame, lui dis-je d'un ton de hauteur, à quel prix malheureux cherchez-vous à m'enrichir? Tremblez plutôt que je ne vous sacrifie à mon juste ressentiment: j'ai suffisamment d'armes

pour vous réduire & soustraire au monde un monstre tel que vous. Je souffrois beaucoup en lui parlant de cette façon, mais je prenois cette voie comme la plus sûre & la derniere que je pouvois employer. Je fus saisie à mon tour de l'air abattu & consterné que je lui vis; je ne sçavois à quoi attribuer sa frayeur. Perdon, ma chere fille, s'écria-t-elle, vous sçavez tout, apparemment; excusez mes égaremens, laissez-moi de quoi vivre & ne m'abandonnez pas. Avouez-moi que c'est vous qui m'avez pris mon or & mon argent. Oui, Madame, lui répartis-je, si votre repentir est sincere je vous pardonne, mais votre conduite me répondra de votre sincérité. Tenez, voilà cent mille livres que je vous remets. Cette somme, je pense, vous appartient; je garde le reste qui est à moi. Quant aux contrats, de quel droit avez-vous mis les sommes qu'ils renferment sous votre nom.; C'étoit donc afin de me les ravir & que je ne pusse en profiter qu'à votre mort; Signez-moi un écrit comme ces contrats n'appartiennent qu'à moi seule, & vous me rendrez justice. Ma mere, en recevant les cent mille livres, me signa cet écrit, que mon Avoçat eut soin de

faire rédiger dans une meilleure forme. Depuis ce tems ma mere fut douce & soumise à ma conduite.

Je ne sçavois à quoi attribuer un changement si subit & si extraordinaire. Je sçais donc tout ! me répétois-je souvent ; mais qu'est-ce que ce tout quelle s'imagine que je sçais ? En vain voulois-je découvrir ce qui ne m'étoit point encore permis de sçavoir. Dès le même jour je mis ordre à mon domestique & à ma dépense ; je voulois de l'ordre, de la décence, & non de l'éclat & du superflu. Je voulus que ce fût de moi que l'on prît les ordres, & à moi que l'on rendît compte. Faisant moi-même la dépense, je voulus en sçavoir le montant, je me bornai à mes dix mille livres portées en mes contrats, le reste me fit un fonds de surérogation ; je plaçai mes cent mille écus avec l'aide de mon Avocat, & je me fis quinze mille livres de bonnes rentes. Les vacances approchent, je brûle d'aller à ma Terre.

Il y avoit du tems que je n'avois vu Monsieur *Vilhomme*, je ne m'étois point apperçu de son absence pendant ce tems de nos affaires. Dès que je fus tranquille, je pensai à lui

en ne doutant point qu'il ne fut malade, je me préparois à l'aller voir un matin que je m'étois fixé ; ce matin même on m'annonça à ma toilette Monsieur *de Vilmarests*, on fit entrer ; quelle surprise me saisit en voyant dans cet homme mon petit Marquis *de Ducals*, fils de Monsieur *Vilhomme*, qui m'abordant d'un air respectueux & soumis, m'apprit la mort de son pere, & me rendit ses dernieres dispositions à mon égard, dans lesquelles il ratifioit la donation qu'il m'avoit faite avec un présent de cinquante mille livres. Monsieur de *Vilmarests*, après que j'eus fait lecture de ce Testament particulier, me dit : Madame, c'est avec le plus grand plaisir du monde que je satisfais aux volontés de mon pere. Voici l'acte comme je ratifie ces dons, & voici des billets sur les Fermes pour valeur du legs de cinquante mille livres : que je suis enchanté que mes folies se trouvent réparées par un pere qui a rendu hommage à votre vertu & à votre sagesse ; je rougis encore de honte de ce qui m'est arrivé, & il falloit une occasion aussi triste & aussi favorable pour oser me présenter devant vous. S'il ne falloit pas moins de mon côté que les dernieres volontés d'un

homme que j'eſtimois pour me faire accepter ces derniers préſens, je fus enchanté de les recevoir de la main d'un fils que je voyois marcher dans la voie de la vertu & de la décence. Je lui fis mille remerciemens, & lui dis que j'avois tout oublié. N'importe, Madame, me dit-il, c'eſt une grandeur d'ame de votre part d'avoir oublié mes extravagances; mais il eſt de la grandeur de la mienne de ne les jamais oublier. Rendez-moi votre eſtime & votre amitié; c'eſt tout ce que peut prétendre un cœur auſſi coupable que je l'ai été. Je dois vous reſpecter, & mon reſpect doit ſe prouver par l'abſence. Je ſçais combien votre réputation ſouffriroit, ſi vous me rendiez libre l'accès que je ſouhaiterois avoir auprès de vous: auſſi je me l'interdis & vous vois peut-être ici pour la derniere fois. Je fus ſaiſie de tant de ſageſſe & de tant de retenue, je lui voyois le cœur gros de ſoupirs & de larmes qu'il retenoit à peine; mais lui, ſans attendre ma réponſe, me quitta, & jamais depuis je ne l'ai revu.

Ces ſentimens d'une vraie vertu, confondus dans mon ame avec le regret ſincere que je reſſentis de la mort de Monſieur *Vilhomme*,

me firent verser des larmes ; je les chérissois ces larmes, & je vis la vertu se frayer pour la premiere fois une voie pour se faire entendre. Je plaignis mes égaremens, je pleurai sur ma conduite, bien résolue d'y mettre ordre. Je crus mes pleurs sinceres, je changeai de façon de vivre à la vérité, je n'eus plus avec les hommes aucune familiarité, je n'aimois plus enfin ; heureuse si mon Avocat n'eût été qu'un Amant ordinaire !

Ce fut quelques jours après que j'appris la mort du Marquis de *** par son Valet de Chambre, qui m'apporta une Lettre de sa part, & la derniere qu'il m'écrivoit. Voici ce qu'elle contenoit : » Je meurs, me dit-il enfin, ou plutôt je cesse de vivre, car il y a » long-tems que je suis mort, mon cœur n'a » cessé de vous aimer, & je meurs en vous » adorant : recevez ce que mon Valet de » chambre vous donnera de ma part, & sou- » venez-vous de moi. Adieu, ma chere ame, » pensez souvent à un homme qui n'a jamais » été un instant sans penser à vous. » Je lus cette Lettre avec la derniere émotion ; toute ma tendresse se réveilla, & je pleurai amérement la mort, la triste mort de mon unique

& cher Amant. Il m'envoyoit un Ecrin ſuperbe, & des billets ſur les fermes pour une ſomme aſſez conſidérable. Que ce préſent fut cher à mon cœur! c'étoit le ſeul qu'il m'eût fait? hélas! ſon cœur me tenoit lieu de tout, j'aimois uniquement un homme qui m'aimoit uniquement.

Le tems qui entraîne tout, diſſipa ma douleur; je coulois des jours ſereins & tranquilles, mon cœur n'étoit plus le jouet de ſes paſſions. J'étois riche, je portois un grand nom, tout me rioit, tout m'enchantoit; j'étois ſage enfin. Il me falloit apparemment encore une ſottiſe pour me livrer entierement à l'amour de la ſageſſe.

Mon Avocat me tint parole, il me vint voir à ſept heures du ſoir, je jouois avec le Préſident au Piquet tête à tête; il y avoit à côté de nous une table de réverſis. Le cercle de ma compagnie étoit brillant. On l'annonça ſous le nom de mon Avocat, je le ſaluai avec amitié, il m'appelloit ſa chere Cliente, & moi je l'appellois mon cher Avocat; j'avois dans mon cercle deux femmes de condition avec leurs maris, qui dès qu'elles virent l'Avocat, ſauterent à ſon cou & l'embraſſe-

rent ; chacun à l'envi faisoit son éloge : lui recevoit toutes ces acclamations avec autant d'esprit que de modestie. Remarquez que sous sa conduite les uns avoient gagné leurs procès, les autres avoient perdu, mais aucun ne lui en reprochoit la perte ; une malheureuse victime de Thémis, qui étoit le Comte de ***, & qui étoit un des Joueurs à la table de réversis, se réveilla à cette conversation, & jetta feu & flamme contre les Juges & contre son Rapporteur ; il auroit même continué ces imprécations, si le judicieux Avocat ne l'eût interrompu : mais il le fit avec tant d'esprit & d'un air si enjoué que le Comte de *** ne put s'empêcher d'en rire : on donne, dit l'Avocat en finissant, vingt-quatre heures à ceux qui ont perdu leur cause pour jurer, pester contre l'Avocat, le Rapporteur & les Magistrats ; mais ce tems passé, il n'est plus permis que de penser à réparer le tort que la perte du procès a fait...... Puis appercevant le Président qui jouoit avec moi, il s'avança vers lui & lui fit une profonde révérence, en lui demandant pardon de ne l'avoir pas apperçu plutôt. Le Président lui fit un salut de protection que l'Avocat remarqua ; mais

mais comme il sçavoit à quoi s'en tenir, il se mit à mes côtés pour me regarder jouer. Le Président lui lançoit souvent des regards méprisans & l'apostrophoit en termes quelquefois indécens : l'Avocat ne répliquoit rien, mais il jouissoit en secret du malin plaisir de voir l'embarras du Magistrat.

Il y avoit déjà long-tems qu'il s'appercevoit que le Président, ou me ménageoit ou ne sçavoit pas le jeu ; pour être sûr de l'un ou de l'autre, il lui dit son sentiment sur une carte des plus mal jouée de sa part. Monsieur le Président, lui dit l'Avocat, vous êtes sûrement distrait, j'en connois aisément la cause dans le tête à tête où je vous vois ; vous auriez dû jouer telle autre carte. De quoi vous mêlez-vous, Monsieur l'Avocat, répartit le Président ? tout doit vous être respectable partant de nous, & vous nous devez une entiere soumission partout où vous nous rencontrez ; maltraitez-nous de paroles dans vos petits conseils, à la bonne heure, vous êtes payés pour cela ; mais sçachez respecter nos démarches. L'Avocat, sans s'émouvoir, lui répartit : Une partie de Piquet a-t-elle quelque chose d'aussi mystérieux que la façon d'un Arrêt, pour le prendre sur

le ton que vous le prenez ? Je vous passe ces puérilités, je vous dois du respect comme Magistrat, & vous me devez des égards comme Avocat, mais sortis une fois de ces qualités, nous sommes assez égaux. Que ce terme ne vous révolte pas. Puis continuant son discours sur la carte mal jouée, ou vous ne sçavez pas, lui dit-il, le jeu, ou vous faites votre cour à Madame d'une façon bien enfantine. Toute la Compagnie applaudit à l'Avocat, & le Président se tut. Quand à moi je riois dans le fond de mon cœur, & je m'applaudissois de voir le Président humilié. Le jeu fini, j'engageai le Président & l'Avocat à se raccommoder ensemble & à souper avec moi; le Président, qui m'aimoit, accepta la proposition, & l'Avocat y consentit; j'envoyai inviter Madame *du Breuil*, femme de l'Avocat; c'étoit ainsi qu'il s'appelloit : la partie se lia de façon que les deux femmes de condition, & leurs maris, s'en mirent; ce qui me fit un grand plaisir : on se raccommoda aisément avec le Président, qui étoit un bon homme, sans fiel & sans amertume ? on se divertit; enfin tout le monde se retira fort gai & fort content. J'ai sçu par la suite que cette conversa-

tion l'avoit déterminé à quitter ces faux airs qu'inspire une vanité grossiere, & que sans être une aigle dans sa place, c'est un très-honnête homme, & que l'esprit de justice intéresse véritablement.

Les vacances approchent, je m'apprête à faire mon entrée triomphante dans ma capitale, je donne mes ordres, ou plutôt l'Avocat me les fit donner; je l'emmene avec sa femme & deux de mes amis & ma mere; nous arrivons; je vis avec un grand plaisir & un secret amour propre, l'avenue bordée de paysans le fusil sur l'épaule, une cocarde au chapeau, qui entourerent nos carrosses & nous conduisirent ainsi jusqu'au Château, on fit la garde toute la journée & toute la nuit; le soir feu d'artifice & illuminations. Enfin ce ne fut pendant deux ou trois jours que fêtes, que cadeaux & divertissemens. Ma mere, entr'autres, étoit si enchantée qu'elle ne sçavoit à qui témoigner sa joie. Eh bien, ma fille, me dit-elle dans un de ces ravissemens, ceci est pourtant mon ouvrage; pouvez-vous me mépriser à présent? Je la laissois dire & je ne l'écoutois pas.

De mon côté j'avois fait préparer des tables

pour tout le village; tous les habitans mangerent & burent à discrétion pendant ces trois jours: je fis plus, par le conseil de mon Avocat, je fis demander le rôle des tailles & je payai l'année en leur faveur; cette marque d'amitié envers eux me fit combler d'éloges, & me donna leurs cœurs. C'est la façon d'agir avec ces sortes de gens; au premier début ils nous donnent leur amitié, ou nous livrent à leur haîne.

Mon Avocat prit sur lui de leur remettre tout ce qu'ils devoient d'ancien; je demandai au Curé qui me vint voir & saluer en cérémonie, de ne me rien cacher de tout ce qui pouvoit leur être utile, que je voulois leur servir de mere; enfin mon Avocat harangua les Juges, & leur donna des instructions. Tels sont, ce me semble, les premiers soins qui doivent décider de notre conduite, dès que nous sommes chargés de la déployer sur les peuples: le paysan n'est point fait pour être notre esclave, encore moins pour être gouverné avec une verge de fer.

Je reviens à présent à l'examen de ma Terre, & à celui de mon Château. Mon Avocat fit de nouveaux baux, les derniers étoient de

moitié trop bas; il s'apperçut de la mauvaiſe adminiſtration des gens d'affaires du Financier, il leur fit rendre compte; ils redevoient conſidérablement, il leur en fit grace, & les congédia; il augmenta les fermes de moitié, & cette terre qui ne produiſoit rien d'utile à Monſieur *Vilhomme*, me produiſit vingt mille livres de rente. Mon Avocat fit des baux au rabais pour la culture des jardins, l'entretien des parterres, du parc & des allées, de façon que, tous frais faits, je retirois de ma terre dix-ſept mille livres de rente. Il viſita enſuite les papiers terriers, qui étoient en fort mauvais ordre; il fit rentrer les mouvances qui en avoient été ſeparées; tous les Vaſſaux paſſérent leur déclaration, & en moins de deux ans, ſans procès ni conteſtation mon terrier me rapporta ſix mille livres année commune. De tels ſervices méritent certainement un attachement conſtant; je ne rendis que trop auſſi cet attachement inviolable.

Pendant le tems que mon Avocat s'occupoit, j'examinai le Château & toutes ſes dépendances. Rien de ſi ſuperbe que les appartemens, & les meubles qui y étoient, rien de ſi commode que leurs compartimens, rien de

si beau que la vue, rien de si galant que les parcs, les jardins & les terrasses, aux pieds desquels tomboit la riviere de****. Quand j'eus satisfait mes yeux & que mon amour-propre fut content de ce côté, je songeai à rendre les devoirs de bienséance à mes voisins; j'en avois d'un rang médiocre, & d'un rang élevé; je donnai mes soins aux seconds qui me reçurent avec bonté; je les partageai ensuite avec les autres qui me reçurent avec amitié. Nous nous liâmes tous ensemble, de sorte que j'étois peu de jours sans être visitée ou sans rendre des visites; nous mangions souvent ensemble : cette vie me plut infiniment.

Après la description de toutes ces dissipations, je rentre un peu dans mon intérieur. Mon Avocat menoit à la campagne à peu près la même conduite qu'à Paris. Toute sa matinée étoit occupée à mettre ordre à mes affaires, souvent il entroit dans ma chambre où il me trouvoit au lit pour conférer avec moi sur le plus avantageux des partis qu'il me proposoit. Ses conversations toujours sur des objets sérieux, n'ayant rien de froid ni de pédantesque, il assaisonnoit l'importance de ses conseils de mille petits traits enjolivés, de

mille petites plaisanteries sur ma paresse, sur ma beauté, sur mes amours, de sorte qu'il excitoit souvent dans moi des ris immodérés; c'est tout dire, que la vivacité de son esprit m'amusoit infiniment & me rendoit sa présence agréable. D'abord, je ne sentis que de l'amitié & de l'estime, j'éprouvai bientôt des sentimens de reconnoissance, ils étoient tendres, ils approchoient de l'amour: pouvois-je m'y méprendre? c'étoit l'amour même. Mais comment déclarer cet amour à un homme solide, divertissant, amusant, & qui ne sentoit autre chose que de l'amitié pour moi, ou plutôt qui n'avoit jamais connu l'amour? Je me proposai d'employer tout l'art possible pour fixer ce cœur; rien ne réussit. plus j'employois d'art, moins il y prenoit d'attention, & si quelquefois il me voyoit sortir du simple & du naturel, c'étoit un motif de plus pour l'exciter à de perpétuelles badineries; j'enrageois souvent, je pris donc le parti d'être plus familiere avec lui, & lui dis un jour: Quoi! mon cher ami, vous n'avez donc que de l'esprit? où est donc votre cœur? vous n'avez donc jamais connu l'amour? Non, Madame, me dit-il, j'espere ne le jamais connoître. Je souhaite

lui répartis-je, que quand vous le connoîtrez, vous ſoyez aſſez puni pour rencontrer une ingrate. Tant mieux, Madame, me répliqua-t-il, j'en aurai bientôt perdu le ſouvenir. Il eſt cependant ſi doux d'être aimé & d'aimer, lui dis-je, que je ne conçois pas qu'un homme comme vous n'ait jamais éprouvé cette douceur d'aimer. Hé ! Madame, que dites-vous ? nos cabinets ſont pleins des ſuites funeſtes de ce malheureux amour, il n'y a qu'à lire nos Mémoires. Qu'eſt-ce en effet qu'un Amant ? c'eſt ordinairement un homme oiſif, un homme inutile à la Société, inſupportable à lui-même. Qu'eſt-ce qu'une Maîtreſſe ? une femme, ou fiere ou extravagante, un coquette, une femme à caprices, un cœur à reſſorts qui prend le feu de ſon imagination pour de la tendreſſe, & toujours les mouvemens de ſes ſens pour ſon cœur. Voilà, en vérité, une belle ſociété qu'un Amant & une Maîtreſſe ! Je ſentois que ce portrait étoit véritable, j'en rougis dans l'ame, mais le dépit m'entraînoit. Ce dépit étoit ſi vif que je ne pus m'empêcher de lui ripoſter : c'eſt-à-dire à votre façon de penſer, lui dis-je, qu'il faudroit qu'une femme vous demandât la permiſſion de vous

aimer, & la liberté de vous prodiguer des faveurs ? car, quoique vous n'aimiez pas, il peut y avoir certaines femmes qui vous aiment. A la bonne heure, me répartit l'Avocat, je suis à ce prix l'homme du monde le plus amoureux, & reprenant ensuite son air badin qui m'amusoit ; mais, me dit-il, ne seroit-ce pas vous qui m'aimeriez ? Je rougis sans lui répondre : mais l'Avocat prenant sur le champ son parti, me jetta sur mon lit, m'embrassa avec vivacité, je ne dis pas tendresse, car je ne lui en supposois pas. Vous êtes bien vif, lui dis-je, Monsieur l'Avocat : attendez que je vous prie auparavant, encore craindrois-je d'être refusée. Je lui dis ces derniers mots avec un certain ton de langueur qui lui donnoit une nouvelle ardeur : lui feignant de raccommoder mon lit, qui paroissoit en mauvais ordre, je lui laissai entrevoir des charmes qui, séduisant ses sens, l'emporterent à me donner des preuves d'une tendresse qu'il n'avoit point encore connue. Au milieu de nos mutuels embrassemens je lui fis la confidence de l'amour que j'avois conçu pour lui. Je vous avouerai, me dit-il, que je vous aimois, que vous seule au monde étiez capable de m'inspirer un amour

que je n'avois jamais éprouvé : je souhaitois rencontrer une femme aimable, & qui m'aimât, sans qu'elle pût pénétrer la tendresse que j'aurois eue pour elle : par cette délicatesse de ma part, je n'ai rien à craindre de l'inconstance des femmes. J'ai voulu voir le terme où aboutiroient les fréquentes attaques que vous m'avez faites. Rien ne m'a échappé de vos différentes façons de vous faire entendre. Je voyois votre dépit secret, je riois du fond de mon cœur des artifices qu'une femme amoureuse employe pour venir à ses fins ; jugez donc du plaisir & de la satisfaction que je ressens entre les bras de la plus aimable femme du monde. Une coquette se fût piquée de mes prétendus mépris, & j'aurois ris de sa colère. Une pareille leçon doit apprendre quels détours les hommes employent pour trahir notre foiblesse.

A tous égards je ne pus me repentir d'avoir donné de l'amour à l'homme le plus aimable & le plus solide que j'aye jamais rencontré. Nous nous sommes vus de cette façon pendant près de dix ans sans que l'on se soit apperçu de notre intelligence. Je n'ai jamais trouvé personne plus égal, plus véritablement à moi.

plus attaché à ses devoirs plus discret & plus sincere ami. De telles liaisons donnent peu de remords, je n'en éprouvai aucun pendant notre commerce, sa mort seule me réveilla de ma léthargie, & me faisant envisager l'indécence & le crime de ma conduite, me remit ensuite dans la voie de la véritable vertu.

Nous ne quittames la campagne qu'aux Rois, & nous revinmes à Paris, bien contents de nos vacances: je continuai mon même genre de vivre; on m'aimoit on m'estimoit, j'ose le dire: ma mere étoit soumise, & on n'entendoit plus parler d'elle. Six mois se passerent dans cette tranquillité, au bout desquels ma mere reçut une Lettre de Monsieur le Comte d'*Ul*.... qui lui marquoit que sa santé dépérissoit, qu'il avoit besoin de repos, qu'il avoit obtenu un congé de six mois, & qu'il les viendroit passer chez elle.

Dans le cours des vicissitudes dont j'ai rendu compte, je l'avouerai, j'avois oublié mon pere, & encore mieux mon mari: la Nature ne me rappelloit pas le premier, le souvenir de l'autre m'étoit en horreur; de façon que l'un & l'autre ignoroient mon état présent. Mon pere s'imaginoit que j'étoit chez ma mere, & que

nous menions une vie au moins aisée, puisqu'il n'entendoit point parler de nous. Il choisissoit notre maison préférablement à l'Hôtel des Invalides, vu son âge & ses infirmités. Ma mere ne me parla pas de la Lettre qu'elle reçut; elle y répondit que j'étois grosse Dame depuis mon second mariage, que j'avois une belle Terre, qu'elle demeuroit chez moi, trop heureuse d'être ma premiere Domestique. Tel est l'éloge que faisoit de moi ma très-digne mere. Je fus bien surprise aussi de la Lettre que je reçus de mon pere, par laquelle il me témoignoit ces reproches; il me demandoit ensuite sur quel ton je le recevrois, qu'il attendroit ma réponse avant de se déterminer.

Surprise d'une Lettre aussi affligeante pour moi, j'eus la discrétion de n'en rien témoigner à ma mere, & lui écrivis que je sçavois à quoi m'en tenir sur ce qu'il m'avoit écrit, que l'auteur de sa Lettre étoit la même personne dont il avoit toujours eu lieu de se méfier, qu'au surplus je le conjurois de venir recevoir mes tendres embrassemens, que je l'aimois & le respectois trop pour qu'il pût douter de mes sentimens. Mon pere, à ma réponse, sentit que le trait qui l'avoit percé ve-

noit de la part d'une femme indigne de ſa confiance : il m'a même avoué depuis que s'il m'avoit écrit dans ces termes, ce n'eſt pas qu'il ajoutât foi à la réponſe de ſa femme ; qu'il n'avoit eu intention que de ſçavoir de moi des diſpoſitions dont il n'avoit jamais douté.

Mon pere partit donc au reçû de ma Lettre, & arriva dans mes bras : je lui avois fait préparer une chambre à côté de la mienne pour être plus ſûre des attentions qu'on auroit pour lui. Il étoit effectivement bien changé, entiérement vieilli, & accablé d'infirmités. Mais c'étoit toujours le même eſprit & le même bon ſens. Il me félicita de ma bonne conduite, & de mon état floriſſant : je l'inſtruiſis de la vie que j'avois menée, &, à l'exception de mes amours, il fut au fait des moyens dont la Providence s'étoit ſervie pour me mettre en l'état où je me trouvois. Par mes bons ſoins, la vie réglée & la bonne compagnie qu'il trouva chez moi, en moins de trois mois il ſe porta à merveille : ſon ami le plus précieux étoit l'Avocat, ils ne pouvoit ſe paſſer l'un de l'autre ; l'Avocat ſur-tout ne pouvoit s'empêcher d'admirer la juſteſſe de ſon eſprit, & ſon bon ſens ſurpaſſoit, ſelon lui, l'intelligence la plus éclairée.

S'il recevoit tant d'amitiés de ma part, il y étoit très-ſenſible, ſans ceſſe il faiſoit mon éloge. Madame d'*Ut....* qui ne pouvoit le ſouffrir, mais qui le craignoit, le mettoit ſouvent dans des impatiences qui l'irritoient juſqu'à la fureur. Comment avez-vous pu venir à bout de cette femme ? me diſoit-il quelquefois : car ſon eſprit eſt auſſi mépriſable que ſa conduite ; au premier jour je la ferai expirer ſous le bâton. J'adouciſſois l'eſprit de mon pere, pendant que je réprimandois la conduite de ma mere : je venois à bout de tranquilliſer le premier ; mais pour ma mere, c'étoit *laver la tête à un Maure.* Cependant la tranquillité revint, ma mere fut contrainte de ſe ſoumettre ; nous paſſions d'heureux jours, lorſqu'environ neuf mois après l'arrivée de mon pere, il fut ſurprit à ma campagne d'une attaque d'apopléxie : le pauvre homme ne languit que deux jours, après leſquels il expira. Je fus ſenſible à cette perte, mais ma mere s'en réjouit. Heureuſe encore ſi cette mort eût été pour moi l'unique ſujet de douleur ! Mais pour ſurcroît d'infortunes on vint m'avertir que, depuis quatre à cinq jours, on voyoit roder autour du Château deux hommes

forts & robuftes, qui fembloient avoir quelques mauvais deffeins.

Quoique je ne me connuffe aucun ennemi, je ne néligeai pourtant point cet avis, & priai de m'informer comment ils étoient faits: on fe fouvint pour-lors d'avoir vu ces deux hommes à l'enterrement de mon pere : dont l'un étoit grand, affez bien fait, un habit étranger, uniforme, il étoit accompagné d'une efpéce de *Pandour* : ils avoient fuivi le cortége. A la peinture du premier je reconnus le Comte *de la Fere*, mon mari, qui venoit faire quelque mauvais coup, & qui n'étant point brave, s'étoit fait accompagner par quelqu'affidé : il fut donc queftion de me mettre en fureté, je priai l'Avocat de m'être utile en cette occafion ; il alla lui-même à..... Ville à deux lieues de ma Terre, demander main-forte au Lieutenant de la Maréchauffée de cette Ville, qui fur mes juftes plaintes envoya un détachement pour me prêter fecours & arrêter ces deux hommes. La Maréchauffée arriva, il me fit donner deux Cavaliers qui fe cacherent dans le Château pendant que d'autres allerent à la découverte. A peine ce fecours fut-il arrivé & rangé que je pris de fortes affurances, bien

déterminée à recevoir ces hommes. En effet, à force, de leur part, de tourner inutilment autour du Château ; je les apperçus venir droit à la porte d'entrée ; je criai que les *Pandours* arrivoient, & me mis en état de les recevoir ; je reconnus d'abord mon mari ; pour son Spadassin, je n'avois garde de le connoître, je ne l'avoit jamais vu ; il avoir la physionomie rude, féroce, & prête à tout entre prendre ; sa figure me fit frayeur. Quoi ! c'est vous, Monsieur, dis-je au Comte de la *Ferre* ; depuis huit jours vous êtes ici, vous rodez comme un voleur autour de ma maison, & vous arrivez chez moi à main armée! mon Mari, fort poltron de son naturel, fut saisi de crainte en me voyant lui parler d'un ton si ferme ; aussi se contenta-t-il de me faire une révérence sans proférer un seul mot. Le Spadassin répondit : oui, Madame, nous venons ici & nous y venons en garnison jusqu'à ce que vous ayez donné à Monsieur votre mari, qui est mon Capitaine, trente mille livres dont nous avons besoin ; allons, mon Capitaine, démeublons tout ceci en attendant qu'on nous réponde ; & vous, Madame, conduisez-nous au coffre-fort & au buffet ; il faut

faut commencer par prendre ce mobilier ; point de résistance, Madame, allons, donnez-moi la main ; sinon je vous passe trois balles à travers le corps. Je jettai un léger cri, comme étant le signal. Point de violence ; lui dis-je, Monsieur, je veux vous conduire par-tout. Je fis étaler toute l'argenterie ; on les laissa l'emballer : quand cela fut fait, le Grenadier se fit apporter une échelle pour détendre les tapisseries ; je commencois à trembler voyant que personne ne venoit à mon secours ; mais à peine le Grenadier eut-il quitté ses armes pour monter à l'échelle, à peine étoit-il déjà grimpé jusqu'au haut, que quatre de mes fusiliers entrerent la bayonnette au bout du fusil, qui entourerent mon Pandour. Qui fut bien sot ? ce fut mon mari : qui fut craintif ? ce fut mon spadassin. On le fit descendre, on le lia, on dressa procès verbal de tout ce qui s'étoit passé ? je priai pour mon mari, on me le laissa en garde ; ensuite on conduisit mon homme aux prisons de la ville de ***** où au bout de huit jours, son procès fait & parfait, il monta pour la derniere fois de sa vie à l'échelle.

Mon mari plus tremblant qu'un criminel

devant son Juge, se jetta à mes pieds, me demanda pardon, & me pria de ne le pas perdre. Il me dit qu'il avoit contracté des dettes en Italie, dont le défaut de payement l'avoit forcé de quitter son emploi; que craignant que je ne voulusse pas les acquitter, il avoit formé le projet de me faire peur, & d'emporter de force ce qu'il se doutoit bien que je lui aurois refusé. De combien avez-vous besoin, lui dis-je? .... De dix mille livres? .... En ce cas, Monsieur, il ne falloit pas tant de façon: votre mauvaise conduite vous a fait faire d'assez mauvaises actions: vous avez été chassé d'Italie, sans doute; & vous n'avez pas où vous retirer: allez, Monsieur, partez dès cette nuit; cette affaire si lâche & si méprisable peut avoir des suites; voilà dix mille livres que je vous vais faire compter? mais si j'entends parler de vous, je vous ferai renfermer pour ne me pas deshonorer. Le Comte de la *Fere*, charmé d'avoir cet argent, s'en alla fort content; mais où alla-t-il? à Paris, Ville qu'il auroit du fuir de toutes ses forces A peine y fut-il arrivé, qu'il dissipa cette somme & eut recours aux ressources, pour continuer ses débauches, Les lettres de change se protestoient

faute de payement ; il fut arrêté : ce fut de sa prison qu'il m'écrivit son désastre : je ne me hâtai point d'y remédier ; au contraire, je sollicitai des ordres supérieurs pour le faire enfermer ; j'étois même déjà de retour à Paris, lorsque l'on me renvoya sa lettre de mon Château. Déjà les ordres m'étoient remis, quand je reçus de sa part une assignation qui tendoit à rompre notre mariage, attendu que je n'étois point fille de Monsieur & de Madame *d'Ul*.... que même il se soumettoit de prouver que le mariage de ces deux personnes n'étoit qu'un concubinage.

Cette nouvelle me frappa sans me surprendre : je crois tout cela, me disois-je en moi-même, & tout est vraisemblable, mais qui suis-je ; quel est mon pere & quelle est ma mere ? voilà mon embarras.

Je montai sur le champ chez mon Avocat, à qui je fis le récit de l'ignorance où j'étois de ma naissance. Cet homme sensé me remit de mon trouble, en me disant, que vous fait votre naissance ? Vous vous êtes crue fille de Monsieur & de Madame d'*Ul*.... vous avez été mariée sous leur nom ; ce sont eux qui vous ont mariée en qualité de pere

& mere ; c'eſt à Madame d'*Ul*.... à démêler cette énigme : quant à vous, vous n'avez point de quoi vous glorifier de votre naiſſance, elle eſt au plus bas étage ; votre état eſt fixé, rien n'eſt plus à déſirer pour vous, que votre tranquillité. Le plus bel évenement qui puiſſe en arriver, c'eſt de voir votre mariage rompu avec un homme auſſi mépriſable, & de n'être fille de perſonne ; il n'y a que l'éclat qui ſoit en ceci déſagréable ; mais armez-vous de fermeté, & que cela ne vous faſſe aucune peine : ſix mois de campagne auront enſeveli tous les caquets : laiſſez moi, je vais interroger votre mere.

A peine deſcendois-je fort tranquille de chez mon Avocat, que j'apperçus Madame d'*Ul*.... furieuſe, comme vous le penſez, d'avoir reçu une pareille aſſignation. Je lui conſeillai d'aller voir Monſieur Dubreuil : elle monta chez lui : Monſieur Dubreuil lui demanda la vérité des faits ; qu'il ne falloit point faire de bruit, que tout dépendoit de ſon aveu pour pouvoir conduire ſon affaire. Madame d'*Ul*.... jura qu'elle étoit femme de Monſieur d'*Ul*....& que j'étois leur fille. En ce cas, dit l'Avocat, allez me chercher

un certificat de mariage. Je ne l'ai jamais retiré, lui dit-elle. Eh bien! vous sçavez la Paroisse où vous avez été mariée, allez le retirer.

Ma mere ne se pressa pas de suivre les conseils de mon Avocat, & laissa écouler plusieurs jours sans y aller; elle passa ces jours-là dans une furie terrible; il étoit impossible de tenir avec elle: je songeois aux moyens de m'en défaire, quand la procédure de mon mari me tira d'inquiétude à cet égard; car étant sortie à quelques jours de là & allant apparemment chercher ce certificat sous les Charniers des Innocens, elle fut arêtée & conduite à la Conciergerie.

Dès que je sçus sa détention, j'allai la voir, & prendre avec elle des mesures pour pouvoir l'en faire sortir: ce fut là qu'elle m'avoua qu'elle étoit ma mere, mais que je n'étoit point légitime. Cet aveu me fit une peine infinie: je consultai mon Avocat qui me consola; mais quelques jours après ce fut bien pis, quand on vint me présenter une autre femme qui se disoit ma mere, & que l'on avoit arrêtée sur sa déposition. Je n'avois aucune réponse à faire, sinon que je ne la connoissois point: on

pour recevoir nos rentes & regler nos affaires. A peine cet ouvrage étoit-il fait que nous retournions à ma Terre. Je m'étois donné un petit équipage propre, mais sans faste, & par ce moyen nous étions les Maîtresses d'aller & de venir à notre volonté.

Pendant ce tems de tranquillité le cœur dégagé de soucis, libre de toute passion, la raison porra son flambeau au plus intime de mon cœur. Quelle criminelle conduite n'appercevois-je pas? j'ai prostitué mes sens à la plus honteuse licence! vaines excuses, qu'une galanterie permise qui fait la décence de nos mœurs; vains prétextes, que la beauté & la sensibilité! si les sens ont triomphé, la raison ne s'apperçoit-elle pas de leur triomphe? Suis-je au monde pour être l'image d'une brute? & la loi naturelle qui se fait jour, ne m'a-t-elle pas sans cesse opposé son flambeau? je me suis méprisée! orgueil légitime, viens à mon secours, & triomphe du cruel ennemi de ma raison.

De ces sentimens de mon intelligence, je passois à ceux de la Religion; j'entrevoyois, à l'aide de ses maximes, la corruption du cœur de l'homme, sa pente à se deshonorer lui-même

& à remplir l'eſprit des plus cruels remords. J'ai foulé au pieds mes devoirs, j'ai profané les ſecours du Ciel, je me ſuis ſervi de la permiſſion que le Ciel donne à notre foibleſſe pour mépriſer & cette liberté, & les ſecours qu'il m'offroit dans la perſonne d'un époux. Je me ſuis enrichie des tréſors de mon iniquité; cependant c'eſt à ces mêmes tréſors qui procurent ma tranquillité, que je dois aujourd'hui le retour de ma vertu.

Je flottois au milieu de tous ces ſentimens; ils m'accabloient des plus durs ſoucis. Ma chere amie s'appercevoit de la perte de ma gaité, elle me ſurprenoit même quelquefois au milieu de mes combats, les larmes aux yeux; elle s'en impatientoit. Ne pouvant retenir ſon ſilence qui la jettoit ſouvent dans de cruelles inquiétudes, elle m'aborda un jour dans ma chambre, ſous prétexte de vouloir déjeûner avec moi: qu'avez-vous donc, ma chere Comteſſe, me dit-elle? je vous vois en proie à de violens chagrins; auriez-vous des ſecrets que vous n'oſeriez confier à ma foi? par grace, ma chere amie, inſtruiſez-moi de ce qui ſe paſſe dans votre cœur. Je le veux bien, lui répondis-je d'un ton de voix languiſſant & entre-

coupé de soupirs, je le veux bien ; je lui fis part des actions les plus secrettes de ma vie, & des remords qui m'agitoient, à l'exception de mes amours avec son mari. Vous avez mené une vie licencieuse, ma chere compagne, reprit Madame *Dubreuil* ; mais votre cœur ne fut jamais criminel ; la preuve se trouve dans vos remords ; oubliez le passé, ne vous en entretenez jamais, suivez ce que la raison & la Religion vous prescrivent, & assurez vous que le Ciel & la raison, vous ont déjà pardonné. La vie que vous menez, la solitude qui fait nos plus cheres délices ; la joie intérieure & extérieure que nous goûtons, que vous goûtez même au milieu de vos justes remords, est un témoignage non suspect de cette vertu qui domina chez vous au milieu même de vos plus grands égaremens. L'homme est foible, vous avez éprouvé sa foiblesse ; la raison rend l'homme fort, la Religion le soutient ; attendez tout de l'une & de l'autre : & ne séparez jamais ces deux guides infaillibles.

Vos richesses sont un trésor d'iniquité, cela est vrai ; mais il vous est facile de les employer en trésors pour l'éternité. Employons les forces de notre cœur, de notre ame &

celles de nos facultés à réparer notre conduite passée en usant de ces forces dans les maximes que la raison & la Religion nous indiquent ; soyons vertueuses, soyons bienfaisantes, soyons modestes, soyons pieuses ; tel est le genre de vie, qui vous rendant & à la raison, & à la Religion, vous rendra cette paix, & cette vertu l'objet de nos délices. Croyez-moi, servons-nous de nos remords, comme d'avertissemens salutaires : l'esprit foible, de cœur criminel, se plongent dans l'horreur du tableau ; mais, l'esprit courageux ; le cœur vertueux s'en font un dégré pour aspirer à la perfection. Formons ici un genre de vie qui puisse satisfaire la raison & la Religion ; oublions le passé, ne voyons que le présent, & ne méditons que sur l'avenir.

Les grands sentimens de cette tendre amie me saisirent, je l'avoue, & me firent un sensible plaisir : à mesure qu'elle m'entretenoit, je sentois ce baume si précieux de la vertu se répandre dans mon cœur ; mon esprit éclairé, ne s'occupoit que de ses devoirs ; mes larmes cesserent ; ce serrement de cœur s'évanouit, & je m'abandonnai & à ses embrassemens & à ses conseils.

Mon premier soin fut de me rendre la mere de mes Vassaux, d'introduire la paix dans les familles. Que de meres dénaturées ! que de filles prostituées qui auroient été sages, si au lieu d'invectives & d'anathêmes qu'on prononce contre leur conduite, on eût admis cet expédient qui est la base de la vertu ! Que de criminels Ministres qui regorgent des biens de l'Eglise, prêchent la pénitence au milieu des repas les plus délicieux, ou d'un nécessaire quéré ! que de dévots, indignes objets du rebut de la raison & de la Religion, qui sacrifient ces victimes aux foudres des vengeances du Ciel, & qui ne donneroient point un écu pour établir leur bien-être. Monstres cruels, vous dévorez la substance de la veuve & de l'orphelin, votre vie n'est qu'un continuel concours de calomnies, de fureur ; Dieu vous redemandera compte de leurs ames, & leur sang criera vengeance au jour sacré des foudres du Ciel ! Ma chere amie prenoit le soin des pauvres & de nos aumônes ; nos actions étoient vertueuses aux yeux de notre société & aux nôtres ; elles étoient protégées du Ciel, elles subsistent encore telles à présent. Fasse le très-haut qu'elles subsistent éternellement ! c'est

notre unique desir ; notre cœur est pur, notre esprit est simple & droit, & nos jours sont sereins & tranquilles.

Ce fut dans le cours de cette conduite que le Ciel m'envoya une de ces femmes agitée par le torrent de ses passions, & à qui je devois de la reconnoissance. On se souvient encore de mon séjour à Amsterdam, du secours que j'y reçus de la part du Sénateur, secours que je devois à la bienveillance de cette Flamande que le Marquis *du Catel* y rencontra. J'ai passé légerement sur ce qui la concernoit ; parce que je devois y revenir : voici le tems d'en parler plus amplement.

Cette femme, que j'appellerai *Dorothée*, étoit grande, bien faite, avoit un port majestueux, les trais de la physionomie touchants, parloit avec graces, joignoit à un visage ouvert & riant, un caractere sans fard & sans dissimulation enfin, c'étoit une femme faite pour plaire : tel fut le portrait que sa vue offrit à mes yeux ; elle étoit Françoise, mais elle avoit épousé un fameux Commerçant d'Amsterdam, avec lequel son pere étoit en relation ; l'Amour les avoit unis, un amour contraint les avoit désunis. Ne

pénétrons point plus avant, nous l'entendrons elle-même.

Un matin on vint m'annoncer la visite de cette femme, sous le nom de *Pascali*, qui étoit le nom de son mari ; nous étions mon amie & moi à nous entretenir à notre ordinaire ; je la fis entrer ; elle m'aborda avec un air de connoissance & de familiarité qui me frappa ; mais ne la remettant point, je pris un air réservé ; elle s'en apperçut, les larmes lui vinrent aux yeux, & s'écria : Quoi ! ma chere Junon, vous ne me reconnoissez pas ? Seriez-vous ingrate, ou suis-je entierement effacée de votre mémoire, ou enfin, suis-je si changée que la Flamande du Sénateur d'Amsterdam vous soit entierement inconnue ? A ces mots, je me levai de dessus mon siége avec précipitation & m'envolai au cou de ma chere Bienfaictrice ; pardonnez, lui dis-je, mon maintien réservé à votre égard. Je ne vous ai jamais oubliée, vous êtes toujours présente à mon cœur ; mais le nom sous lequel vous avez parue, une espece d'abattement dont vous êtes obsédée, m'ont fait une telle impression, que si vous ne vous fussiez nommée autrement, je vous avoue que je ne vous aurois

ou point, ou que très-difficilement reconnue. Que je ſuis charmée de vous revoir! heureuſe ſi je puis vous être bonne à quelque choſe! Hélas! dit cette femme déſolée, je n'ai plus que vous pour reſſource. En ce cas, l'interrompis-je, vous ne ſerez pas fruſtrée de vos eſpérances; reſtez avec nous, cette Dame que vous voyez eſt mon intime amie, nous partagerons avec vous vos peines & vos douleurs, quelque choſe qui puiſſe vous être arrivée; mais avant que d'entrer en matiere, il faut commencer par déjeûner, vous êtes fatiguée. En ce cas, me répondit-elle d'un ton de voix affoiblie, faites-moi le plaiſir de me faire donner un lit, & quand j'y ſerai, faites-moi donner un bouillon: voilà de quoi j'ai actuellement le plus beſoin. Sur le champ, je lui fis préparer un lit; nous montames avec elle dans la chambre qu'on lui avoit préparée, nous l'aidames à ſe déshabiller, & nous la mimes au lit: à peine y fut-elle, qu'on lui donna un bouillon; nous nous retirames & la laiſſames à ſon aiſe.

Quel malheur eſt-il arrivé à cette femme, diſois-je à mon amie? dans quel état, bon Dieu! la vois-je ici! Notre cœur étoit auſſi ſaiſi de douleur que le ſien; qu'eſt-ce que la vie, di-

fions-nous? quelle vicissitude dans le cours d'un terme aussi brief que celui de notre existence! Matiere, me répliqua mon amie, matiere à exciter notre humanité donner de la force à notre vertu, & à oyer nos extravagances dans cette mer de bonnes actions que nous offrent les trésors d'iniquité, dont vous ne sçaviez que faire au milieu des remords qui vous agitoient il y a quelque tems. Allons, poursuivons, & soyons charmées des occasions que la Providence nous envoye pour notre propre avantage.

Mon amie monta chez *Dorothée* à l'heure du dîner pour sçavoir si elle n'avoit besoin de rien, elle la trouva profondément endormie, & elle se retira; elle dormoit encore à quatre heures du soir; ce ne fut qu'à sept qu'elle se réveilla, & qu'elle pria de lui donner un bouillon: on lui demanda si la compagnie lui feroit plaisir: n'en doutez pas, répondit-elle; mais je pourrois mal répondre aux témoignages de leur amitié, je prie que l'on me laisse passer la nuit; demain il ne paroîtra plus rien à mes fatigues, & je serai en état de me lever & de remercier ma chere Bienfaictrice.

Le lendemain nous entrâmes chez elle dès qu'elle nous l'eût permis; elle étoit encore dans

son lit; nous lui portames du chocolat, & nous en primes avec elle. Que d'obligations ne vous ai-je pas, nous dit cet infortunée femme! j'étois morte sans vous: imaginez-vous que depuis six mois je suis à Paris à dépenser mon argent pour prouver mes droits contre des Débiteurs de mon mari qui ont fait banqueroute; mon mari est mort il y a près d'un an, & depuis ce tems je suis en proie à la douleur, de façon que je n'ai plus de ressources pour ma propre vie, que le secours des ames généreuses & sensibles. Je ne sçais, dans mon désespoir, comment vous m'êtes revenue à la mémoire; j'ai couru tout Paris pour m'informer de vous; mais inutilement. Heureusement je me suis souvenu du fils de ce Fermier général, des égaremens duquel le Sénateur vous délivra; & je me suis informée à lui où vous étiez; c'est lui qui m'a appris votre fortune, votre sagesse, votre vertu & le lieu de votre résidence actuelle, je suis partie toute la nuit pour me jetter entre vos bras, je vous ai cru généreuse, je ne me suis point trompée. mes peines sont finies.

L'esprit de ma chere *Dorothée* étoit seul de la partie, le cœur étoit oppressé, je m'en appercevois bien; mais je fis semblant de ne m'en point apperçevoir, nous la priames d'être libre, elle

nous dit qu'elle étoit aſſez repoſée, qu'elle alloit ſe lever & deſcendre après nous, nous nous retirames & nous l'attendimes. Elle arriva comme on alloit ſervir le dîner, elle ſe mit à table avec nous & mangea de fort bon appétit, elle reprit une gaité qui, toute forcée qu'elle me paroiſſoit, répandoit ſur toute elle-même ce certain je ne ſçais quoi qui entraîne les cœurs; ſon abattement ne la défiguroit plus tant à mes yeux: enfin, je commençois à revoir les premiers traits qui m'avoient tant charmée. Nous la laiſſames encore ſe repoſer toute la journée, il nous vient compagnie le lendemain, elle s'amuſa; &, choſe que je n'aurois jamais préſumée, c'eſt qu'au bout de huit jours cette femme redevint telle que je l'avois vue à Amſterdam: une vie tranquille, ſoutenue d'un eſpoir auſſi flatteur, ſe voyant entre nos bras, ramina ſes forces preſqu'éteintes par la douleur.

Nous l'avions d'allieurs diſſipée par la vue du Château, des Jardins, du Parc & de tout ce que nous avions jugé plus à propos de calmer ou ſuſpendre ſes ennuis. Cependant j'appercevois toujours ce certain poids de douleurs qui l'accabloit; je n'oſois lui demander ce qu'elle avoit, encore moins le ſujet de ſes peines, peut-être lui

aurois-je rendu ſervice en la priant de nous en inſtruire : charmée de ſon côté de notre conduite, de l'ordre de ma maiſon ; elle s'écrioit de tems en tems : O vertu, ô ſageſſe, que vos cultes ſont doux, & que ceux du crime ſont amers ! Ces ſentimens qui avoient pénétré le fond de ſon cœur, cherchoient une iſſue pour s'exhaler au dehors, elle voyoit ma retenue, elle s'en irritoit, mais admiroit me diſcrétion.

Un jour que nous nous promenions dans le Parc ſeules, tête à tête, nous nous aſſimes ſur un banc de gaſon ; notre converſation étoit toute philoſophique. Cet entretien, m'interrompit-elle eſt trop ſérieux, entretenons-nous de nos évenemens. Je le veux bien, lui dis-je, & pour vous mettre à votre aiſe, je vais commencer par mes aventures. Je ne lui cachai aucune circonſtance de ma vie, à l'exception du nom de mes Acteurs.

Dès que j'eus fini, elle s'écria : » Que de rou-» tes différentes conduiſent au libertinage du » cœur ! Je ne ſuis nullement ſurpriſe de vos » égaremens, ils ſont moindres que les miens, » votre licence n'a jamais attaqué votre cœur, » mais la mienne avoit ſa ſource dans la propre » corruption du mien.

» Je ſuis née à Vallenciennes de pere & mere

» Commerçans, mon éducation a été formée au
» sein de la vertu de la plus dévote mere ;
» à peine eus-je appris à lire que l'on me fit
» apprendre par cœur toute la Bible, à peine
» commençoit-on à m'entendre balbutier qu'on
» me mit entre les mains d'un Directeur, j'al-
» lois tous les mois à confesse me vanter, com-
» me dit *Boileau* ; on me faisoit apprendre les
» contestations qui regnoient pour lors sur les
» affaires de l'Eglise, à dix ans j'étois déjà
» chef de parti, ma mere m'adoroit, mon
» pere seul n'étoit mécontent ni de ma mere
» ni de moi, ma mere ne se mêloit ni de
» son commerce, ni de sa maison, toujours
» à l'Eglise ou chez son Directeur, elle ne
» faisoit pas un pas en faveur de sa famille,
» elle étoit révérée comme une Sainte, on
» m'appelloit la petite *Eustochie*, parce qu'on
» appelloit ma mere la *Sainte Paule.* J'étois
» souvent témoin des différends qu'elle avoit
» avec mon pere : il avoit raison, mais je ne
» le concevois pas pour lors. J'étois souvent
» grondée par mon pere, mais c'étoit des souf-
» frances que ma mere m'apprenoit à respec-
» ter, de façon que mon pere, las de tou-
» jours recommencer en vain, fut le plus

» ſage, & ſe tut. L'âge de me marier arrivé,
» mon Directeur m'en empêchoit, me repré-
» ſentant le célibat comme un état d'une plus
» grande perfection. Toute dévote que je fuſſe,
» je n'obéiſſois qu'à regret : mais mon pere
» eut pour cette fois raiſon à mes yeux, il
» ſe moqua des remontrances de ſa femme,
» & me maria à un Commerçant d'Amſter-
» dam, dont je vous ai appris la mort il y
» a quelques jours. Je m'abandonnai à mon
» mari, qui me fit quitter toute ma dévotion
» qui m'étoit déjà devenue à charge ; mais à
» quoi m'employera-t-il ? je ne connoiſſois ni
» les uſages du monde, ni les bienſéances de
» la ſociété ; je ne ſçavois en aucune façon
» les devoirs de mon état, ni à quoi un do-
» meſtique à régler m'engageoit. Je ne con-
» noiſſois de la Religion que l'erreur, le ſo-
» lide m'étoit inconnu, enfin je ne me con-
» noiſſois pas moi-même.

» Je quitte Valenciennes, & viens avec
» mon mari à Amſterdam. Je n'avois plus là
» ni Directeur, ni dévotion, ni eſprit de parti :
» il fallut me réduire à mon commerce, mais
» j'y ſentois une répugnance invincible, les
» leçons de mon mari ſe perdoient en l'air ;

» j'étois toujours chagrine, & ne pouvois m'ac-
» coutumer à sa conduite : il crut qu'en me
» donnant la permission de faire des connois-
» sances, ce qui est peu usité dans ce Pays,
» je pourrois reprendre mon air naturel, &
» qu'insensiblement je l'écouterois : j'usai de
» cette permission, non pour y faire des con-
» noissances parmi les femmes de mon état,
» mais parmi les plus hautes Dames de la
» Ville : le hazard m'en fournit l'occasion ;
» le Sénateur que vous avez vu venoit souvent
» chez mon mari, étant intéressé dans son
» commerce ; quand il n'y étoit pas je lui
» tenois compagnie, je voyois qu'il me flattoit
» beaucoup, & je commençois à m'y attacher ;
» mon mari revint pendant que nous étions
» à causer ; il s'étoit plaint quelquefois à lui
» de ma conduite à l'égard de mon aversion
» pour le commerce ; dans nos conversations
» je lui avois avoué cette répugnance ; j'allé-
» guois la conduite de ma mere & les raisons
» d'éducation : mon mari remit sur le tapis
» les causes de ses peines à cet égard : ses
» raisons étoient justes ; mais toutes justes qu'el-
» les étoient, il m'étoit impossible de m'y ren-
» dre. Mon mari, pour lors, dit au Sénateur

» qu'il m'avoit permis de voir compagnie,
» telle que je la ſouhaitois. Le Sénateur, s'of-
» frir de me recevoir chez lui où il recevoit
» du monde du bon ton ; qu'il ſeroit char-
» mé de me voir. Mon mari remercia le Sé-
» nateur, & ſur le champ m'ayant fait habiller,
» le Senateur m'emmena dans ſon équipage
» & me conduiſit à ſa femme.

» Ce fut là que j'oubliai ce commerce &
» mon mari, que j'oubliai les reſtes expirans
» de ma dévotion, qu'enfin je laiſſai mon
» cœur entre les bras du Sénateur. Ce com-
» merce dura long-tems ; nous allames à ſa
» Campagne, nous y reſtions des quatre, ſix
» ou huit jours, ſuivant le torrent de nos
» plaiſirs. Sa femme mourut, il ne l'a regret-
» ta pas plus que moi, elle étoit de trop.
» Mon mari m'ordonna de revenir ; le Séna-
» teur s'en moquoit ; ils ſe brouillerent en-
» ſemble ; je fus bientôt brouillée avec mon
» mari, & je reſtai chez le Sénateur où
» vous m'avez trouvée. Mon mari avoit écrit
» à mon pere & à ma mere toute la turpitude
» de ma conduite ; les ſermons me volerent
» par écrit ; mais mon cœur trop long-tems
» captivé n'avoit que ſuſpendu l'éclat de ſes

» folles ardeurs. Mon pere me déshérita, je
» m'en souciai fort peu.

» Deux ans après votre départ d'Amster-
» dam, le Sénateur tomba malade; il vit ap-
» procher sa fin & me tint ce discours: J'ai
» pourvu à vos besoins, me dit-il, avant ma
» mort; préparez-vous à passer à Londres;
» j'y ai adressé des fonds à un fameux Ban-
» quier, avec lequel je suis en correspondan-
» ce: vous ne pouvez, après l'éclat que vo-
» tre famille & votre mari ont fait, habiter
» avec eux; ils peuvent même après ma mort
» vous jouer de mauvais tours; ainsi, croyez-
» moi, voilà de l'or & des diamans que je
» vous remets en main, partez dès demain
» pour Londres, & adressez-vous à M...,
» vous y serez bien reçue; souvenez-vous
» d'un homme qui meurt en vous adorant.
» Je regrettai sincerement le Sénateur qui
» mourut quinze jours après mon départ pour
» Londres, où je m'étois réfugiée chez son
» Banquier; j'y fus accueillie & très-bien
» reçue; je restai trois mois chez lui au milieu
» des plaisirs; mais ce tems passé, ne voulant
» pas lui être à charge davantage, je le priai
» d'exécuter la volonté du Sénateur, & de

» me rendre ce qu'il lui avoit fait passer : ce
» Banquier me promettoit tous les jours &
» ne me tenoit aucune parole : fatiguée de
» tous ces délais, j'allai un matin pour le
» surprendre dans son cabinet, résolue de
» n'en point sortir que je n'eusse mes fonds :
» je trouvai la porte du cabinet fermée, je
» heurte, on vient à moi & on me dit que
» M.... étoit parti pour la campagne pour
» huit jours : allons, dis je, il faut donc at-
» tendre ; mais quelle surprise le lendemain
» de voir des Gens de Justice, des Commis-
» saires, des Huissiers, s'emparer de tous ses
» effets & le déclarer banqueroutier ! Je ne
» vous dirai point les pleurs que je versai,
» la rage qui s'empara de mon cœur ; je me
» consolai de cet évenement avec l'or que le
» Sénateur m'avoit remis, & encore les bi-
» joux que j'avois apportés : je quittai cette
» maison, & allai louer une chambre garnie ;
» mais comment m'accoutumer, seule & sans
» expérience, à me passer de domestique ; la
» douleur s'empara de moi, j'eus recours à
» mon pere & à ma mere, à mon mari ; je
» suppliai, tout fut inutile : voyans cette bar-
» barie, je suivis le penchant de mon cœur ;

» je louai un appartement commode & assez
» bien meublé ; je pris une femme de cham-
» bre qui me servit de cuisiniere, & un la-
» quais. Je m'imaginois que mes fonds de-
» voient toujours durer.

» Quand mes especes furent taries, ma
» femme de chambre, qui étoit intriguante,
» s'appercevant que je vendois mes bijoux,
» me dit : je vois que vos fonds, Madame,
» finissent ; ne vaudroit-il pas mieux les ac-
» croître aux dépens de quelques Seigneurs
» ou de quelques Gens riches, plutôt que de
» vous laisser manquer ; vous en êtes aux bi-
» joux ; quand vous n'en aurez plus, que
» ferez-vous ? pendant que vous pouvez en-
» core vous soutenir, croyez-moi, suivez mes
» conseils : mon cœur, qui étoit parfaitement
» d'accord avec ces sentimens d'affection de
» la part de *Justine*, (c'étoit le nom de ma
» femme de chambre,) consentit à tout.
» Dans le jour même elle me présenta le fils
» d'un riche Négociant, qui me donnoit tout
» ce qu'il voloit à son pere ; bientôt j'eus le
» Marquis & le Comte, & en peu de tems
» il ne fut plus question dans Londres que
» de la belle Flamande : je ruinai tant de

» Seigneurs & tant de peres qu'on me pria
» de ſortir de Londres ; j'emportai mes richeſ-
» ſes & me retirai en Italie ; je n'y fis pas
» fortune, & la mienne y dépérit. Enfin, je
» quittai l'Italie & revins à Paris.

» A peine arrivée dans cette Ville, j'ap-
» pris la mort de mon mari ; je retournai à
» Amſterdam, où je fis valoir mes droits,
» qui, malgré les oppoſitions des parens du
» défunt fondées ſur ma mauvaiſe conduite,
» prévalurent, ayant fait voir la dureté avec
» laquelle j'avois été traitée ; mais comme
» mes droits étoient à prendre ſur des débi-
» teurs de Paris, que mon mari que j'avois
» fait mourir de douleur avoit négligé ſon
» commerce, je fus obligée de revenir à
» Paris, où depuis un an j'ai dépenſé tout
» ce que j'avois, à la pourſuite de mes droits
» contre des banqueroutiers, qui ne me les
» rendront jamais ? mon deſſein étoit, pour
» me rétablir dans mes finances, de fixer
» dans cette grande Ville le théâtre de mon
» infamie. Cette réſolution me fit peine, mes
» yeux s'ouvrirent ſur mes égaremens ; je
» pleurai ſur le commerce criminel dont
» j'appercevois toute l'horreur, & je tombai

» dans le désespoir : ne sçachant à qui m'a-
» dresser, incertaine de mes démarches, j'ai
» écrit à mon pere & à ma mere ; mais leur
» fureur n'a rien de l'Humanité ; ils me re-
» fuserent tout secours, & m'abandonnerent
» entierement ; je tombai malade, abîmée
» dans ma douleur : à peine pus-je trouver ce
» qui m'étoit nécessaire, je n'eus plus de ressour-
» ce que de m'aller jetter dans la riviere.

» Ce fut dans cet état de la crise la plus
» violente que je me suis souvenue de vous,
» & qu'après tant perquisitions, le Ciel m'a
» enfin rendue à votre amitié. «

Cette conversation ne se tint pas, de la part da ma chere Dorothée, sans répandre un torrent de larmes, qu'un sincere repentir faisoit couler ; je la consolai ; nous nous retirames dès qu'elle put se relever, bientôt nous songeames à faire sa paix avec son pere & sa mere. Nous eumes le bonheur d'y réussir, & j'eus la satisfaction de la voir employer son bien à entrer dans une Communauté, dans laquelle, libre de ses actions, elle les consacra toutes à la vertu & à la sagesse la plus austere ; elle nous vient voir souvent, & nous sommes charmées de la voir,

de l'entretenir & de nous amuſer. Critiques, le jugement que vous portez de notre conduite, eſt la ſuite de la dureté de vos cœurs : Sçachez, que la douceur, l'honnêteté & la tendreſſe, ſont les fruits les plus précieux d'une ſolide piété.

FIN.